

**Brigade
Mondaine [294]
– les oies
blanches du**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

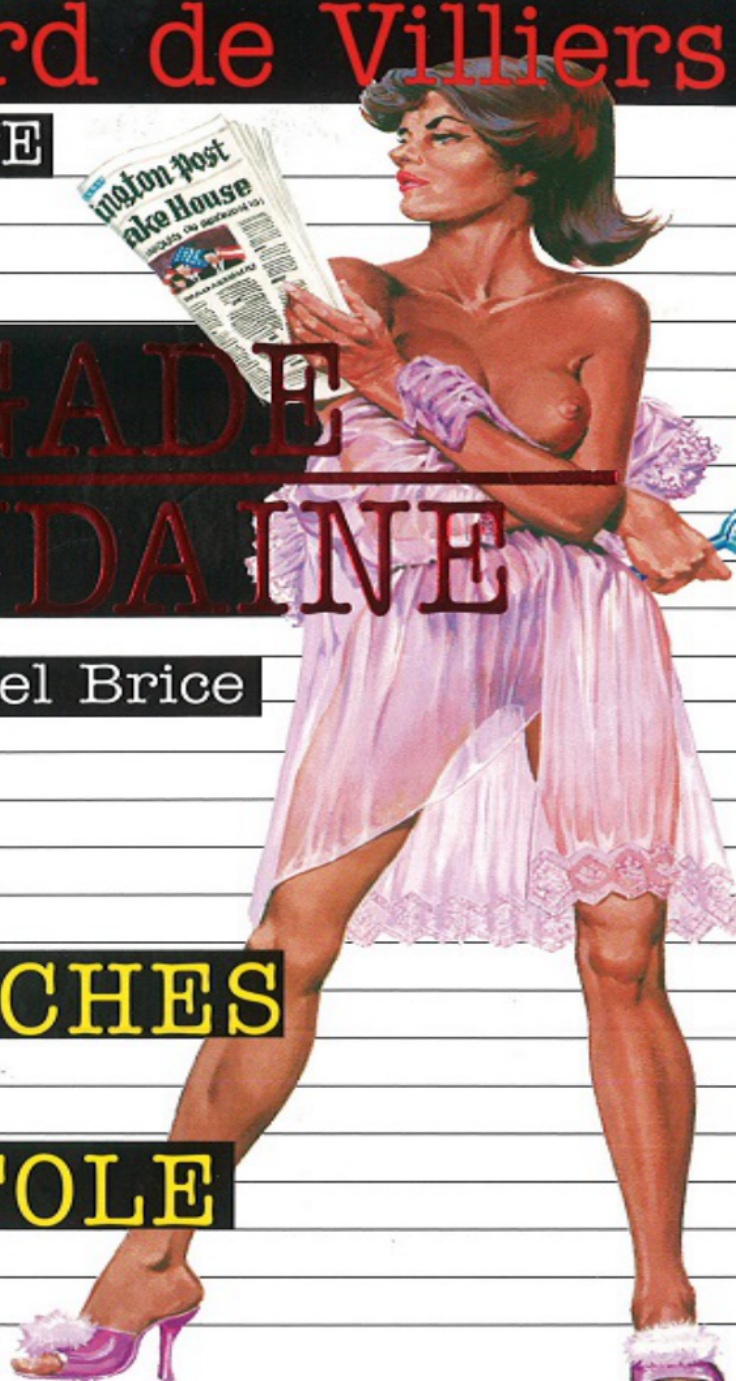
PRÉSENTE

BRIGADE
MONDAINE

Par Michel Brice

LES
OIES
BLANCHES
DU
CAPITOLE

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE (N°294)

LES OIES BLANCHES DU CAPITOLE

Les dossiers Brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

QUATRIEME

Britzer s'approcha de la voiture après avoir rajusté sa cravate devant les vitres teintées. Un chauffeur en livrée rouge et blanche, apparu par enchantement, lui ouvrit la porte située juste devant les roues arrière. En pénétrant dans l'habitacle, le chef des assistants fut surpris par l'ambiance chaleureuse qui y régnait. L'ensemble baignait dans un nuancier de beige et brun. Des carrés translucides recouvraient le plafond et laissaient filtrer une douce lumière bleue.

En baissant rapidement les yeux, il vit que la femme portait des bas résilles bleus et des hauts talons de couleur identique. C'est en prenant une inspiration qu'il s'aperçut qu'il était resté en apnée depuis qu'il était entré dans la limousine.

CHAPITRE PREMIER



À moitié allongée sur le long canapé de cuir noir, Nadège de l'Ecluserie jouait avec une flûte de champagne au contenu attiédi. En la portant à ses lèvres, elle récapitula son début de soirée. Deux, quatre, cinq... Elle en était à son sixième verre. Étrangement, ce n'est qu'une fois le liquide avalé qu'elle sentit son corps flotter. Peu désireuse de sortir de cette légère brume, elle se détendit en s'allongeant davantage.

Dans le mouvement, la flûte chuta sur le parquet hongrois et la robe de soirée de Nadège remonta jusqu'à mi-cuisse. Elle frissonna au contact du cuir frais. La légère étoffe de tissu fleuri laissa apparaître un pan de peau blanche veloutée et des formes rondes, pas tout à fait sorties de l'adolescence.

Un frôlement près de son genou sortit Nadège de sa léthargie. La ville de Washington vivait également au ralenti ce soir-là. Derrière les lourds rideaux de velours, en bas, dans la rue, le bruit strident d'une sirène de police retentit dans la circulation fluide. En tournant la tête, ses yeux noisette cherchèrent l'origine de la caresse. Phil, c'était son nom, avait retroussé les manches de sa

chemise. Sa cravate sombre était dénouée.

Elle lui fit un sourire qu'elle voulut engageant. En retour, il avança la main, et effleura le renflement du ventre. Puis il remonta le long des roses qui parsemaient la robe de la Française et caressa un de ses seins retenus par le soutien-gorge, contenu à grand-peine, même. Celui-ci était de la taille d'un pamplemousse, un véritable pomelo de Floride. L'élasticité et la souplesse de la généreuse poitrine de Nadège lui soutira un « ah » soudain, étonné et gourmand. En se reculant un peu, il essuya une goutte de sueur sur son front.

Cette soirée de mi-avril était exceptionnellement belle, typique de Washington. Dans les rues de la capitale américaine, les cerisiers, gorgés de sève, étaient proches de l'éclosion. Les bourgeons gonflés dardaient sur les milliers d'arbres. La température, souvent fraîche en cette saison, avait brusquement grimpé pendant la journée pour atteindre les 25 °C.

Un peu intimidé par la vision qui s'offrait à lui, Phil passa sa main moite sur son pantalon de coton sombre. Elle était exactement à son goût, la jeune Française. Ses rondeurs étaient parfaites, contrairement à ces filles américaines qui essayaient de perdre du poids à coups de dîners liquides. En imaginant les cuisses immaculées sous le tissu, il eut un début d'érection.

Nadège libéra alors ses pieds des talons rouges qu'elle portait pour la première fois et dont les boucles avaient laissé leur empreinte sur sa peau. Le bruit mat des escarpins sur le bois agit comme un déclencheur. Son corps se relâcha tout à fait et elle glissa avec volupté dans la somnolence, ses longs cheveux blond vénitien étalés sur le canapé.

C'est cette couleur que Phil avait remarquée quand il avait aperçu Nadège pour la première fois au Capitole. Ils étaient tous les deux des *underages pages*, des assistants de sénateurs. Leur travail était de transporter les dizaines de lettres que leur sénateur envoyait chaque jour à ses confrères et ses relations. Ce job, qui durait uniquement le temps de la saison parlementaire, pouvait paraître peu reluisant vu de l'extérieur. Mais être un assistant était un sacré privilège pour des jeunes gens âgés de 17 à 19 ans.

Chaque année, la liste d'attente pour obtenir ce sésame s'allongeait un peu plus, tout comme la dette américaine. Tous les moyens possibles, même les moins avouables, étaient alors déployés par les parents pour faire entre leur rejeton dans le monde à part des élus américains, dans leur intimité.

Et cette année, la bagarre pour devenir assistant était particulièrement âpre. Car la promotion 2008 était chanceuse. Les élections présidentielles créaient une ambiance électrique au sein du Congrès. La bataille faisait rage dans le camp démocrate entre les deux derniers prétendants : une candidate, première femme à prétendre sérieusement au poste suprême, face à un jeune candidat noir.

C'était l'occasion d'écouter de grands hommes politiques. Ce soir, Janet O'Leigh était l'invitée d'honneur. L'ancienne directrice de la campagne de la

candidate à l'investiture démocrate était une de ces femmes de l'ombre, dont le pouvoir dépassait les simples fonctions officielles. Tous les assistants attendaient le discours qu'elle devait prononcer dans la rotonde du Capitole.

Par ailleurs, la compagnie n'était pas désagréable, loin de là. Sur les cent « assistants », il y avait plus de 80 jeunes filles. Et, cerise sur le *cheesecake*, ce travail procurait des avantages en nature, pour un petit nombre d'entre eux, triés sur le volet. Des plaisirs inédits pour des adolescents peu sortis du giron familial. Des plaisirs découverts au cours des secondes parties de soirées entre assistants, concoctées par leur responsable, Anderson Britzer.

Bien entendu, personne n'était au courant de ces soirées initiatiques très spéciales. Au pays du puritanisme roi, le cocktail de ces débauches organisées aurait pu se révéler explosif en cas de fuite. Même les ex babas californiens les plus libérés auraient été choqués de découvrir ce qui s'y passait. Fort heureusement, rien n'avait transpiré hors du cercle des initiés.

Nadège n'avait pas eu trop de difficultés à se faire admettre dans les rangs des assistants. Elle était le prototype de la jeune fille « comme il faut », celle que tous les sénateurs, surtout les plus âgés, s'arrachent. Son père était un des nombreux conseillers de l'ambassade française de Washington. Née à l'étranger, ballottée dans plusieurs pays au gré des nominations de son père, elle était arrivée voici dix ans aux Etats-Unis. Embrassée de temps à autre par un père adepte des allers-retours éclairs entre Washington et Paris. Un conseiller dont on disait qu'il était le « Monsieur bons offices » du président français auprès du candidat noir, Barack Obama. En fait, elle avait surtout été élevée strictement par sa mère et quelques nounous.

C'était d'ailleurs à côté de celle-ci que Phil l'avait aperçue pour la première fois. Oh, qu'il s'en souvenait de ce jour de la rentrée des sénateurs américains ! Nadège portait une jupe bleu marine et un chemisier qui lui moulait les seins. Ses cheveux étaient détachés. Mais il avait été incapable de lui parler, tétanisé.

Maladivement timide, « au point de s'excuser quand il rentre dans un mur », selon sa mère, il ne lui avait jamais adressé la parole par la suite. Sans que jamais Nadège n'en imagine les conséquences. Car, depuis ce premier regard, Phil nourrissait une véritable passion pour la Française. Il n'avait plus eu qu'une idée en tête : la retrouver, pour qu'elle l'écoute.

Photographe très amateur à ses heures perdues, il s'était exclusivement consacré à Nadège. Il avait affiché des centaines de photos de la Française sur les murs de son studio, aménagé dans le sous-sol de la luxueuse maison parentale de la banlieue de Washington. Des photos volées, « floutées » ou en gros plan, capturées au zoom. Elle était en robe, en jean, les yeux discrètement maquillés, les jambes sous la mousseline d'une jupe...

Ces images étaient sa source d'inspiration, sa boîte à fantômes nocturnes. Unique interprète féminine de son cinéma intime, Nadège passait à la casserole dans toutes les positions possibles et imaginables. Avec et sans

objets sexuels, habillée ou le plus souvent nue, sur un lit, corps offert, avec porte-jarretelles ou seulement des bas résille bleus, jouant avec lui seul et parfois d'autres hommes. Comme il n'était pas doté d'une grande imagination, les poses s'inspiraient des films pornos dont il était un fervent spectateur sur son ordinateur portable.

Tous ses rêves se terminaient inmanquablement par un gros plan sur ses seins. Des globes pleins et moelleux, « à croquer » se répétait Phil les soirs de poésie.

Il les avait maintenant à son entière disposition. En pinçant légèrement le mamelon pendant quelques secondes, il le sentit grossir contre ses deux doigts et tendre le tissu. Son autre main poursuivit son jeu exploratoire sur la cuisse offerte. Nadège ressentit une douce chaleur l'envahir tandis que les doigts musclés s'attardaient sur un grain de beauté situé en haut de sa cuisse.

Elle dégustait dans sa somnolence le fait d'avoir enfin un homme qui prenne son temps à la caresser au lieu que d'aller brusquement chercher son plaisir. Elle était partagée entre deux envies : accélérer le mouvement ou laisser le jeune découvreur poursuivre sa lente exploration. Mais elle trouvait la retenue de Phil pas déplaisante du tout. Bien au contraire. Elle poussa un léger gémissement à certains gestes maladroits.

Quand le grand jeune homme brun avança la main vers la cuisse, elle se surprit à sourire de ce massage érotique plutôt agréable.

— Il est plutôt pas mal, sourit-elle intérieurement... Et dire que je ne l'avais jamais remarqué.

Pour la dernière party de la saison, il avait fait fort. Il s'était décidé à passer « à l'attaque » en dégainant son arme favorite : l'alcool. À vrai dire, la seule qu'il avait utilisée pour arriver à mettre quelques jeunes filles dans son lit.

— Tu accepterais de trinquer avec un pauvre photographe amateur perdu dans l'horrible monde politique ? avait-il lancé en s'approchant d'elle, une flûte de champagne à la main et fausse mine de chien battu.

— Mais tu t'es trompé d'adresse, lui avait-elle souri en retour, intriguée. Ici, il n'y a que des vieux bureaux et des sénateurs ambitieux. Pas vraiment le genre de photos que tu pourrais vendre dans les journaux people ! Mais tu photographies quoi, au fait ?

Encouragé par la réponse de Nadège, il écarta les bras en haussant les épaules :

— Oh, des trucs simples, des paysages et surtout... des belles plantes !

Et il se mit à virevolter autour d'elle, singeant un photographe de mode, les mains en forme d'appareil photo comme s'il prenait des clichés. Tout en répétant « clic-clac » à tout bout de champ, ses yeux brillaient d'une nouvelle leur...

— Ah, super, il faudra que tu me montrés ce que tu fais, ça a l'air très sympa, rit-elle... Mais arrête de tourner comme ça, tu me donnes le vertige.

Et, après plusieurs verres, ils s'étaient allongés sur le grand canapé de cuir, seul endroit un peu intime de la salle où ils se trouvaient. Une dizaine d'assistants se tenaient maintenant dans la pièce mise à disposition par Anderson Britzer, leur responsable. Situé à l'écart du grand couloir desservant les nombreux bureaux du premier étage, l'endroit constituait une incongruité dans le vaste bâtiment construit au XIX^e siècle. On y accédait par un escalier étroit, masqué par une porte en tous points semblable aux autres.

Elle servait de lieu de réunion quand des responsables politiques tenaient à se rencontrer en secret. De la taille d'un appartement familial, la salle avait été sobrement aménagée de meubles de style colonial.

Des lustres de cristal en forme de fleur dispensaient une douce lumière électrique. Mais sa principale particularité était la présence d'une vingtaine d'écrans plasma, éloignés de cinquante centimètres les uns des autres et qui tapissaient tous les murs, sans exception, à hauteur d'homme. C'était dans cette pièce, dite « salles des écrans », que l'on pouvait « zapper » au choix sur plus d'un bon demi-millier de chaînes du monde entier. Un endroit très discret que les rares et heureux utilisateurs avaient à cœur de préserver du brouhaha plébéen.

Autour du buffet, où les bouteilles d'alcool gisaient sans vie, les conversations ronronnaient gentiment. Certains parlaient politique, avenir, argent surtout... Parfaites conversations de futurs cadres supérieurs surbookés avec grosse voiture de location, salaire à six chiffres, madame dans la maison avec jardin pour élever les 2,3 enfants et le chien. Et la maîtresse. En option. Une blonde aux seins sculpturaux mis en valeur par un gilet mauve trop petit d'une taille, racontait sa dernière opération de chirurgie esthétique. Pour la bagatelle de 15 000 dollars, elle disposait désormais d'arguments prêts à faire fondre tout homme politique normalement constitué. Un bon investissement à juger les tétons qui pointaient sous le gilet et le regard particulièrement attentif de ses interlocuteurs.

Caché par le dossier du canapé, Phil se répétait par réflexe qu'il « vivait enfin l'aube de sa véritable vie », une expression sortie de la série télévisée adorée de sa mère. Il accentua soudain la pression de ses doigts et Nadège se laissa aller à ce contact tout en maintenant ses yeux mi-clos. La main gagna l'intérieur de sa cuisse un peu potelée, juste à l'endroit où la peau est la plus satinée, palpa le repli de la chair, et s'avança jusqu'au bord de sa culotte de dentelle noire.

— Tu dors, Nadège ? Est-ce que tu m'entends ?, chuchota-t-il d'une voix agréable et claire.

Elle perçut une sorte de zézaiement dû à l'alcool.

— Tout va bien, je suis ok, marmonna-t-elle en levant sa tête de quelques

centimètres.

Mais l'effort était trop important et elle n'avait qu'une envie : retourner à ses rêveries et se fondre dans la mollesse du canapé.

— Continue, encore, encore, c'est bon... ajouta-t-elle dans un soupir.

Elle respira profondément et étendit un peu plus les jambes, dans une position plus propice à la suite des événements. Le cuir crissa sous la peau. Ce simple mouvement du tissu permit aux deux doigts fouineurs de soulever sa culotte sans difficulté. Son ventre se contracta lorsque les doigts franchirent le morceau de dentelle pour venir à son contact. Il était chaud, légèrement bombé et accueillant comme un oreiller de soie. Surpris par le mouvement de Nadège, Phil murmura :

— Ça va comme cela ? Je ne te brusque pas trop ?

— Oui, continue, c'est bon, c'est doux, vas-y même un peu plus fort, plus loin, s'entendit-elle répondre, la bouche engourdie et sèche.

Et quand les doigts masculins descendirent vers sa toison bouclée, elle plaça sa main droite sur la sienne et accompagna vivement le mouvement vers le bas. Il pencha la tête en avant et distingua le triangle mousseux, d'un blond vénitien, tout comme la chevelure mi-longue de Nadège, désormais étalée en corolle sur le haut du canapé. Une légère odeur marine de sueur fraîche et de musc féminin parvint à ses narines. Il s'attarda donc sur la toison et respira fortement ce qui augmenta considérablement son excitation.

De son côté, la main libre de Nadège ne demeurerait pas inactive. Ses longs doigts remontaient maintenant le long du pantalon noir jusqu'au niveau de la braguette. Elle sentit une érection imposante, qui gagna encore en volume à son contact. Elle commença à masser la grosse boule compacte prête à percer le tissu. La bague qu'elle portait à l'annulaire frottait contre le tissu, augmentant les sensations. Elle entendit le halètement de Phil à quelques centimètres d'elle.

Sa main empoigna la verge à travers le pantalon. Celle-ci était plus dure que jamais. Prisonnier du vêtement, le membre n'attendait que de se libérer de son carcan pour accéder au grand jour.

Phil se rapprocha davantage de Nadège et lui effleura les lèvres. Songeant que les manœuvres d'approche avaient suffisamment duré, celle-ci lui susurra à l'oreille.

— Vas-y, je suis prête !

Il plongeait alors ses doigts dans son intimité, déjà largement humidifiée. Les plis des pétales fragiles s'écartèrent sans aucune difficulté. La pénétration arracha à la jeune fille un petit soupir.

Les deux doigts commencèrent un mouvement de va-et-vient tandis que le pouce titillait le bouton de plaisir rosé... Sous la pression de la culotte qui ne recouvrait plus qu'une infime parcelle de sa toison mordorée, Nadège respira

par à-coups.

Phil fixa les motifs fleuris sous lesquels les seins montaient et descendaient à vitesse croissante, prêts à déchirer la robe. Ses tétons pointaient douloureusement à travers le tissu. Nadège appuya le haut du corps dans le canapé et parla par saccades.

— Encore, enfonce-toi encore, vas-y !

Son ventre accompagna le mouvement des deux mains de haut en bas, par ondulations saccadées. Elle était secouée d'ondes de plaisir et elle se prépara à l'explosion du plaisir. Ses ongles s'enfoncèrent dans le cuir souple.

Une voix résonna alors dans la salle.

— Vous êtes l'élite de la nation, la crème de la crème, les futurs leaders de notre glorieux pays béni des dieux !

Le discours de Janet O'Leigh venait de commencer.

Les phrases de l'ex-directrice de campagne de la candidate démocrate retentirent à l'entrée du Capitole.

Pas encore tout à fait sortie de sa torpeur, Nadège de l'Ecluserie se rassit. Elle coiffa ses cheveux éparpillés, se rencogna contre le dossier du canapé et ramena bien vite ses jambes l'une contre l'autre. Puis, la robe soigneusement rabattue, ainsi qu'il convient à une jeune fille du monde, elle se tourna vers le jeune homme. Encombrée d'un accessoire devenu inutile, elle raccompagna en douceur la main de Phil vers son propriétaire désabusé.

— Tu entends ? Janet commence à parler. Désolé, c'était bien. Mais tu comprends, c'est la fin de l'année, les élections..., lâcha-t-elle d'un sourire contrit, comme pour s'excuser de l'interruption des festivités.

— En cette année où se tient une élection présidentielle si importante pour notre pays, poursuivait la voix claire... Une élection qui pourrait porter un métis ou une femme à la présidence des Etats-Unis, une première dans l'histoire de notre pays... Vous êtes l'espoir des Etats-Unis d'Amérique ! Vous incarnez ce que nous sommes de mieux, ce que nous pouvons rêver de plus beau pour notre pays et le monde entier !

Sur l'écran plat, Janet O'Leigh apparut alors en gros plan. D'emblée, ce qui sautait aux yeux, c'était la chevelure, d'une blondeur très simple – et forcément très travaillée –, rassemblée en un chignon discret. S'attardant sur son visage, la caméra pointa la bouche aux lèvres charnues pour s'arrêter sur les yeux d'un bleu transparent. Comme si elle était happée par leur fixité, hypnotisée par un feu glacé que seul le battement régulier des cils venait interrompre.

Nadège remarqua ensuite les pommettes hautes, saillantes. Sans doute l'effet du Botox, pensa-t-elle immédiatement...

— Comme quoi, ce produit chimique qui fige la peau tel un parchemin, n'est pas l'apanage des vedettes de Hollywood, ajouta-t-elle pour elle-même.

Les femmes politiques, surtout si elles veulent faire carrière, ont bien besoin de cette petite aide...

Mais, dans ce cas précis, la peau semblait à la fois être lisse et capable de mouvement. Ce qui, pour une femme de 45 ans, était remarquable. Janet O'Leigh en paraissait dix de moins, au naturel comme par écran interposé. Mais Nadège ne parvenait pas à s'expliquer une chose. Le fait que son apparence, son maintien, son expression, tout en elle laissait deviner quelle femme d'expérience elle était, combien on pouvait s'appuyer sur elle. Combien on pouvait avoir confiance en elle. La croire et la suivre.

Était-ce un nouveau produit miracle qui permettait de cumuler jeunesse et expérience ? Ou était-ce autre chose ? En tout cas, le résultat sautait aux yeux. Il était immédiat. Troublant même. Incapable de détacher ses yeux de l'écran, Nadège augmenta le volume sonore.

Les quelques couples présents dans la salle se tournèrent alors vers l'écran le plus proche d'eux, parmi la dizaine accrochée le long des murs. Comme par enchantement, les lumières déjà tamisées du salon s'éteignirent presque totalement, lui conférant une allure d'étrange aquarium éclairé par les murs. Les silhouettes bougeaient en silence comme des ombres chinoises. Le Capitole ressemblait à une sorte de grosse meringue blanche visible à des centaines de mètres au-dessus de son monticule, que les Washingtoniens appellent une colline. La nuit enveloppait maintenant la ville d'un noir d'encre atténué par le vague halo des lampadaires municipaux.

À la manière d'aimants qui s'attirent, les couples s'étaient formés aux quatre coins de la salle. Sous l'impulsion de la voix de l'oratrice, une voix rauque et vibrante, Nadège ressentit une boule de chaleur monter en elle et le désir lui tennailler à nouveau le ventre. Et sans avoir rien réfléchi, presque par réflexe, elle avança sa main vers le pantalon de son voisin. Parvenue à la braguette, elle appuya des doigts. Phil sentit son sexe se remettre à gonfler et à durcir. En pressant davantage, elle saisit qu'il ne portait pas de caleçon sous son pantalon. Elle sentait battre la hampe gorgée de sève.

Quasi hypnotisée par la voix de Janet O'Leigh, Nadège se tenait maintenant au-dessus du piton qui tendait la toile du pantalon. Les deux mains de Phil s'attaquèrent aux boutons qui fermaient sa robe. Sitôt l'espace libéré, elles se précipitèrent vers le soutien-gorge pour sortir les deux globes généreux de leur tanière. Nadège poussa un gémissement.

Phil prit ce gémissement pour une invitation à s'enhardir. Tout en palpant les seins de ses mains, il frotta du bout des pouces les mamelons relâchés. Sous la pression des doigts, ils se dressèrent aussitôt de plusieurs millimètres. Phil les fit rouler sous ses doigts en les pinçant légèrement.

Son excitation ne cessa de croître. Au bout d'une trentaine de secondes de ce massage vigoureux, il lâcha alors un sein, ouvrit d'un geste ferme sa braguette et y plongea la main de Nadège. Le sexe jaillit et se déploya le long de ses doigts.

Derrière le canapé, la plupart des assistants, tout en poursuivant une discussion de façade, s'étaient assis pour mieux profiter du spectacle qui s'offrait à eux. Deux autres couples s'adonnaient à un autre genre de conversation aux deux coins opposés de la salle. Près de la porte d'entrée, à moitié masqué par les sombres rideaux qui descendaient jusqu'au sol, un brun massif caressait distraitement le décolleté d'une blondinette.

Matt Hampshire connaissait la jeune fille depuis un quart d'heure au grand maximum. Elle lui avait dit s'appeler Andrea ou Amanda, Amira... Ou quelque chose dans ces eaux-là. En tout cas, un prénom en A.

— Salut beau brun, tu sors accompagné ce soir ou tu es seul ?, l'avait-elle abordé, arborant son sourire le plus enjôleur.

Elle singeait une pose de la glaciale et fatale Lauren Bacall.

— Non, je suis seul et je vis toujours chez mes parents.

La réponse était tombée, neutre. Et lui, les sourcils froncés, ne paraissait pas avoir saisi l'allusion.

— Dans ce cas, permettez-moi de faire un bout de chemin en compagnie de votre majesté, avait-elle pouffé en portant sa main à sa bouche.

Derrière les ongles rose bonbon et manucurés de frais, son haleine exhalait un mélange indéterminé d'alcool fort et de fruits.

Matt haussa les épaules. Mais n'ayant rien d'autre – et personne d'autre – à se mettre sous la main, il ne repoussa pas la main qu'elle avait posée sur sa poitrine.

— Elle vaut un 5 sur 10, pas plus, nota-t-il automatiquement la jeune fille.

Il avait pris cette habitude depuis l'an passé de noter les filles avec son équipe de lutte. Et il y avait de quoi faire vu la masse de groupies qui assiégeaient leur vestiaire les jours de match. Mais ce n'était rien à côté de son meilleur ami qui comparait dans un petit carnet rose les différentes spécialités horizontales de ses partenaires, histoire de faire profiter ses amis de ses innovations techniques.

Mais là... Il revint à sa cavalière de l'heure. Belle bouche pleine, des seins acceptables et qui semblaient naturels, des fesses qui... Non, il ne voyait rien de spécial à ajouter sur la croupe, la jupe était trop ample. Bref, c'était un plan B honnête mais pas de quoi en faire son 4 heures, alors son 8 heures... Pourtant, sans savoir vraiment pourquoi, il avait dévié en sa compagnie dans l'angle mort. Un verre de plus, un sourire, une pose aguicheuse, un index qui frôle sa joue...

— Tu es vraiment un beau mec, tu sais, minauda-t-elle en tâtant d'une main ferme son biceps, tel un maquignon une laitière championne de sa catégorie. J'aime surtout tes cheveux, et ce muscle qui ne demande qu'à gonfler.

Amanda le trouvait totalement craquant, l'as de la lutte libre. Bon,

d'accord, ses oreilles en forme de chou-fleur ne feraient pas forcément la Une des journaux pour minettes mais elles lui donnaient un air de dur qui ne laissait pas insensibles une bonne partie de ses amies. Durant la dernière fête très alcoolisée qui s'était déroulée dans la maison de ses parents et en leur absence, elles avaient même croisé les doigts pour qu'il soit également adepte d'une autre forme de lutte... Plus imbriquée... Ce qui avait provoqué pas mal de rires gras autour des verres de divers whiskies et vodkas de tous les parfums.

Restait maintenant à amener ce grand balèze où elle le voulait. Et ça, c'était une autre paire de manches. Forte d'une vie sexuelle commencée à 13 ans, elle avait derrière elle plus de quatre ans d'expérience et une centaine d'amants de passage. Elle savait ce qui leur plaisait. Surtout les plus âgés, même les hommes politiques. Sa boutique avait plusieurs rayons, la maison était accueillante, à chacun d'y faire son choix. Sauf que pour lui, constata-t-elle en silence, il faudrait passer à la vitesse supérieure.

Elle appuya davantage son corps sur celui de son partenaire, par à-coups... Ses petits seins s'aplatissaient contre le torse musculeux. Elle soupira d'aise. Et tandis que sa main droite jouait avec les boucles recouvrant la nuque du garçon, l'autre main s'était faufilée entre son bas-ventre et celui de Matt. Ainsi coincés, les doigts massaient avec vigueur le léger renflement du pantalon. Mais sa cible ne semblait pas prêter beaucoup d'intérêt à cette opération séduction.

La tête nonchalamment posée sur son épaule, Matt fixait le coin opposé de la pièce, là où se tenait un autre couple. Et ce qu'il voyait l'irritait au plus haut point.

Juste en dessous des pétales du lustre argenté qui projetaient une faible lumière, Kate Richardson faisait plus ample connaissance avec la bouche de son partenaire. Emergeant d'une robe rouge vif sans bretelles, ses épaules couleur caramel se reflétaient dans le miroir devant lequel elle se trouvait. Les seins haut placés qui accrochaient à la perfection le vêtement libre de tout son soutien-gorge, étaient visibles en transparence.

Matt sentit sa bouche happée par les lèvres humides d'Amanda, gonflées d'impatience. Sa langue s'engouffrait entre ses dents, affamée. En fermant les yeux, il se rappela une autre langue, celle de Kate, qui avait pris possession de lui, il y a quelques semaines. Cette langue habile, rosée, légère et caressante avait fouillé son bas-ventre et tiré sa sève intime dans la plus grande douceur. La langue de Kate, unique, légèrement sucrée, inoubliable. Il sortit de sa rêverie comme Amanda retirait ses lèvres. L'arrière-goût d'alcool qui envahit sa bouche lui fit soudainement ouvrir les yeux. Et ce qu'il vit lui serra le ventre.

Les muscles du dos de Kate ondulaient sous la soie. Ses longues jambes fuselées étaient perchées sur des hauts talons. Ses fesses, pleines et fermes, se mouvaient, comme indépendantes de la taille fine que soulignait la ceinture de

la robe. Alors, des mains les empoignèrent et les pressèrent. À ce spectacle, Matt crispa ses ongles dans les côtes de sa partenaire, la serra si fort qu'elle sursauta.

— Eh ! ça va pas, la tête ? protesta Amanda, avant de se redresser tout à fait. Elle le dévisagea, l'air furibond. D'abord, tu es mou comme un *marshmallow* et puis ensuite tu joues les sadiques. Préviens-moi quand tu redeviens normal, si jamais ça arrive un jour, gronda-t-elle en tournant les talons.

Redevenir normal, voilà qui lui semblait impossible dans l'immédiat. Car il était jaloux, maladivement jaloux de Kate.

Kate Richardson, la meilleure amie de Nadège de l'Ecluserie, était la fille cadette d'un des trésoriers officiels de la campagne du candidat noir. Kate la charmeuse, la préférée de son père qui passait tous ses caprices à cette étudiante médiocre mais très à l'aise en société.

À l'occasion de ses 17 ans, il lui avait offert, malgré l'avis de sa mère, un coupé sport. Une voiture qu'elle avait personnellement habillée de sa couleur fétiche, le rouge carmin. Et qu'elle avait étrennée, en compagnie de Nadège, par une virée d'un week-end à New York, cheveux au vent.

Quelques semaines plus tard, apprenant que Nadège avait été acceptée comme assistante d'un sénateur de la côte Est, Kate avait fait des pieds et des mains auprès de son cher papa pour rejoindre le camp des assistants. La liste était bouclée depuis belle lurette. Mais après plusieurs jours d'un intense lobbying, celui-ci avait finalement convaincu un sénateur de remplacer son premier choix par sa fille. Un joli chèque avait dissipé les dernières réticences du notable.

Depuis, on la voyait débouler devant le Capitole dans son petit bijou sur roues. Elle se moquait bien des commérages des secrétaires et de la jalousie des autres assistantes. Cependant, à la surprise générale, elle s'était révélée dans son travail d'assistante. Elle apportait une aide précise, soignée, toujours souriante, à l'humour corrosif. Bref, c'était « une vraie perle noire », comme la surnommait en catimini son patron de sénateur. Une perle qui avait aussi expérimenté la face cachée du Capitole et ses plaisirs nocturnes.

Pour l'heure, sa langue tournait dans l'autre bouche en un baiser fougueux. Kate maintenait son partenaire collé à elle en tenant fermement son visage. Seul un crâne entièrement rasé luisait dans le miroir. Après quelques hésitations, des longues mains, s'attardèrent sur la croupe de la jeune fille, caressant ses fesses rebondies sous la robe, s'attardant sur la pliure des cuisses.

De l'autre côté de la pièce, Matt, immobile n'avait pas manqué un seul des gestes du couple. Il contemplait la scène, fasciné.

Était-ce l'émotion qui déformait les sons ? Nadège aurait juré que, désormais, la voix de Janet O'Leigh emplissait tout l'espace. Aux haut-

parleurs des écrans plats s'ajoutait, en effet la voix originale, amplifiée par le micro, quelques dizaines de mètres plus bas. Sous la gigantesque coupole du Capitole, Janet O'Leigh se tenait parfaitement droite. Sans être rigide, elle s'ancrait dans l'estrade. Ses mains serraient avec fermeté chaque côté du pupitre en plexiglas. Sur la surface translucide, aucune feuille. Juste de l'eau, et l'habituel stylo pour le décor. Elle avait commencé à parler depuis à peine deux minutes et, déjà, la petite assemblée des assistants qui lui faisait face avait resserré le demi-cercle autour d'elle, le verre à la main.

Autour d'elle mais également *en dessous* d'elle ! Janet O'Leigh avait insisté auprès de l'organisateur de la soirée, comme à son habitude, pour être sur une estrade de soixante-dix centimètres de haut. Un détail qu'elle exigeait à chacune de ses interventions publiques. Un « point non négociable », selon une expression bien connue des relations d'affaires américaines.

— Et pourquoi soixante-dix centimètres précisément ? lui avait demandé un organisateur avec une légère pointe d'ironie dans la voix.

— Afin de pouvoir observer la ligne d'horizon au-dessus des têtes, et en particulier regarder les hommes, surtout les plus grands, de haut, avait-elle rétorqué d'un ton qui ne souffrait aucune discussion.

Quelques semaines plus tard, l'insolent avait quitté son poste sans davantage de procès.

— Je suis dure mais juste. Car le monde politique est impitoyable, assurait-elle d'une voix cassante à tous ceux qui s'avisait de lui faire le moindre soupçon de critique.

Et, ce soir, elle avait la ferme intention de leur prouver ce qu'elle valait. Puisque les moyens légaux n'assureraient pas forcément la victoire de sa candidate favorite, elle allait donner un coup de pouce au destin. Plus que quelques heures et son plan allait se mettre en place.

Sous son tailleur noir de rigueur, un chemisier d'un grand couturier italien laissait imaginer une poitrine menue et tonique. La respiration était totalement maîtrisée. Le feu sous la glace. Touche de fantaisie dans sa tenue, Janet O'Leigh arborait une broche blanche qui s'accordait avec ses hauts talons de couleur écru. Comme un point parfait, le tout s'achevait par une paire de jambes que moulait le pantalon de marque... Une paire de jambes, elle aussi parfaite, de pouliche de race, auraient dit les spécialistes. Ou de tueuse à gages, auraient ajouté les amateurs de polars. Ou de maître-chanteur au féminin...

La voix se fit soudain plus chaude. Comme heurtée, hésitante, sous l'emprise d'une émotion inédite. Elle se coula en un murmure.

— C'est ici, sous cette coupole, au centre de notre bien-aimée Amérique que j'ai pris la décision qui a guidé ma vie. Celle d'embrasser la politique, de la désirer, la chérir... Devant ces peintures... poursuivit-elle en désignant de son bras gauche la frise grisâtre peinte en trompe-l'œil qui se trouvait juste en

dessous de la coupole.

Et même s'ils avaient fait dix fois, vingt fois la visite de la rotonde, en compagnie des chers administrés de leur sénateur venus visiter Washington en un pèlerinage dont ils se souviendraient toute leur vie, les assistants ne pouvaient pas se détacher des mains qui scandaient les phrases, qui épousaient la rondeur du bâtiment.

La coupole a beau avoir été photographiée sous toutes ses coutures, l'effet provoqué par ce joyau suspendu à plus de 50 mètres de haut, était toujours aussi saisissant. Majestueux, c'était le mot qui leur venait à l'esprit. Et leurs corps paraissaient maintenant pétrifiés, dans ce Capitole quasi-désert, si différent de la ruche bourdonnante dans laquelle ils vivaient au quotidien depuis un an. Le simple bruit d'un pas, un rire un peu trop sonore, tout cela prenait maintenant un sens mystérieux, plein de secrets inavouables.

— Le désir de la politique vous rendra désirable, soyez-en certains et ce pouvoir est plus puissant que tout. Plus puissant que le feu, l'eau, le vent. La politique, c'est le pouvoir, c'est le meilleur du sexe...

La phrase, commencée dans un murmure, s'était achevée sur une forme de râle. Aux derniers mots de Janet O'Leigh, une chair de poule collective s'était emparée du groupe de la rotonde. Demeurés longtemps immobiles, tels des soldats de plomb au garde-à-vous, les assistants s'ébrouèrent. Comme pour chasser le trop-plein d'émotion qui les avait envahis pendant quelques instants, pour retrouver un peu d'air après l'instant vécu. Une jeune fille desserra le bouton supérieur de son chemisier, un jeune blondinet caressa le dos de sa voisine. Une autre assistante ébouriffa ses cheveux après les avoir détachés. Quelques talons résonnèrent sur le sol en marbre.

Présent au cœur du groupe depuis le début du discours, Anderson Britzer observait la scène d'un œil rêveur. Le responsable des assistants semblait nager dans son costume anthracite qui lui mangeait les épaules. L'énorme nœud de sa cravate grisée lui cachait le cou. Seules les lunettes d'écaille noires affermissaient son visage et justifiaient ses 35 ans. Il avait beau l'écouter régulièrement, lui aussi avait frissonné lorsque Janet O'Leigh avait parlé. D'un regard, il parcourut tout le groupe. Ces jeunes filles qu'il avait reçues dans son bureau en début d'année, toutes timides, elles avaient gagné en assurance, s'étaient déployées. Particulièrement Nadège de l'Ecluserie et Kate Richardson, ses petites protégées comme il les appelait pour lui-même. Il les imaginait dans la salle des écrans. Seules ou déjà en bonne compagnie avant la suite de la soirée qui promettait d'être très épicée...

Au même instant, Nadège contemplait le sexe gonflé qui pointait à la verticale du pantalon largement ouvert. La verge semblait avoir doublé de volume maintenant qu'elle était à l'air libre. Dans la quasi-pénombre, face à cette virilité qui se dressait seulement pour elle, elle rougit légèrement, flattée, très excitée et un peu nerveuse.

Avançant la main, elle tâta la hampe de l'index, de manière hésitante. Elle

sentit la grosse veine battre. Au bout de quelques secondes, elle remonta alors, les doigts épousant la cambrure du sexe. Son visage se rapprocha, irrésistiblement attiré par ce membre vivant qui pointait vers elle sa tête sombre.

Ayant exploré sur toute sa surface le sexe nouveau et droit comme un I, elle s'en empara d'une main ferme et commença à y imprimer un mouvement de va-et-vient, serrant de plus en plus fort. Sous la pression grandissante, Phil lâcha les seins et se raccrocha au canapé, mains près du corps. Comme avertie de la proximité de la jouissance, Nadège relâcha l'étreinte. Elle remonta le visage et passa délicatement sa langue sur les lèvres du garçon.

Puis, sans prévenir, elle plongea la tête vers le canapé et sa bouche s'empara goulûment de la verge. Phil ne put s'empêcher de tressaillir. La surprise de l'attaque, la chaleur exquise et humide du fourreau portaient son excitation à son comble, il en profita alors pour se libérer de son pantalon.

Nadège tournait sa langue autour du membre, titillait le gland à découvert. Le bruit de succion qu'elle faisait à chaque mouvement déclenchait un nouveau soupir. Puis elle descendit tout le long de la verge jusqu'aux deux boules chaudes qu'elle soupsa de la main avant de les saisir délicatement dans sa paume. Comme un jeune chat lape le lait, elle passa quelques petits coups de langue sur le testicule avant de le faire disparaître dans sa bouche ouverte en forme de « O ».

Phil manqua crier quand il sentit la langue rouler diaboliquement autour de son testicule et la main reprendre le mouvement autour de son sexe douloureusement tendu. Et tandis qu'une nouvelle pression manquait le faire défaillir, il saisit les cheveux de Nadège et amena son visage sur son sexe en lui imprimant un mouvement rapide de va-et-vient. La jeune fille respirait plus difficilement, ses lèvres cognaient douloureusement contre le ventre. À chaque pénétration, elle hoquetait, cherchait de l'air. Elle risquait d'étouffer à chaque fois que le sexe large et lourd frappait le fond de sa gorge.

Nadège essayait de suivre le rythme. Elle sentit soudain la verge se contracter davantage. Phil poussa une sorte de rugissement sourd. Des jets chauds et crémeux aspergèrent la bouche de Nadège. Saisie par la fulgurance de l'éjaculation, elle avala le liquide. Puis elle se retira, haletante, du membre repu, regarda, étonnée, le jeune homme, comme si elle le découvrait. Elle rajusta son soutien-gorge et reboutonna sa robe. Encore sous le choc de l'onde de plaisir procurée par cette séance inattendue...

Sous la coupole, Janet O'Leigh venait de prononcer ses derniers mots. Elle baissa quelques instants les paupières. Puis elle sourit, d'un sourire tranquille et triomphateur, sans desserrer ses lèvres pleines. Ses yeux d'un bleu glacial étincelaient d'un nouvel éclat.

Oui, le discours de ce soir avait été parfaitement réussi. Les jeunes assistants y avaient trouvé de quoi stimuler leur fougue adolescente. Mais, pour elle, cette soirée devait être la première étape du triomphe de sa

candidate. Et cela, personne ne le savait. Même pas ce gentil organisateur de Britzer, qui ne se doutait pas un seul instant quelle utilisation elle ferait des images récoltées pendant la partie très privée qui allait bientôt commencer. Toute à la préparation de son piège, elle prit son temps pour descendre de l'estrade.

— Madame, votre discours était merveilleux, lança une blonde, alors qu'elle rejoignait les assistants près du buffet. Vous faites passer tant d'émotion.

— C'est que j'en ressens sans doute beaucoup, moi aussi, répondit Janet O'Leigh d'une voix froide, le visage inexpressif.

— Pensez-vous que les primaires vont se décider avant la convention démocrate d'août ? intervint un jeune homme aux lunettes cerclées d'argent.

— Sans doute pas, les deux candidats sont si proches, ils ont chacun leur compétence... Même si vous savez à qui va ma préférence.

Sa tête se pencha vers son interlocuteur pour mieux le jauger. Un grand dégingandé en pantalon de treillis lui demanda un autographe. Elle le signa à toute vitesse et lui rendit le stylo plume d'un geste nerveux.

Puis elle se retourna vers Anderson Britzer qui s'approchait d'elle, une flûte de champagne dans chaque main.

— Tout se passe comme vous le souhaitez ?, lui demanda-t-elle d'un léger sourire en saisissant le verre qu'il lui tend. La soirée répond-elle à toutes vos attentes ?

— Oui, j'avoue que le programme se déroule à merveille, répondit-il.

La main libre rejoignit une poche de son costume. Et il ajouta un ton en dessous :

— Il va être temps de passer à d'autres réjouissances, plus physiques. Vous n'allez pas être déçue...

— Oh là, là, s'écria une grande rousse en venant presque buter sur lui. Anderson, vous avez entendu ce discours ? Elle est bonne non ?

Il la détailla. Elle portait un pantalon clair fuselant ses jambes et une veste de jean noir. À cette tenue décalée s'ajoutaient des Converse, ces baskets en toile si mode et résurgence des années 70. Ébahi par la familiarité avec laquelle elle s'adressait à lui, le responsable des assistants se recomposa en quelques secondes un visage neutre :

— Oui, Irène, je l'ai trouvée très impressionnante. Comme d'habitude, certes... Mais ce soir, elle paraissait comme habitée par ces lieux historiques, à la fois professionnelle et très personnelle... ajouta-t-il à l'intention de la poignée de jeunes gens qui les avaient rejoints. Je peux vous affirmer que les mots qu'elle vous a délivrés sont parmi les plus intimes qu'elle ait prononcés. Vous ne les trouverez pas souvent sur *Youtube*...

Tandis que les jeunes filles se retournaient vers l'astre de la soirée, il

songeait qu'il avait décidément bien fait d'inviter Janet O'Leigh. Un soir vraiment unique qui se déroulait selon le programme prévu. Et en portant la flûte de champagne à ses lèvres, il savourait le petit effet provoqué lorsqu'il l'avait annoncé à ses assistants.

— Pour célébrer la fin de cette année exceptionnelle, nous allons organiser une soirée de gala, leur avait-il dit, trois semaines auparavant.

Anderson Britzer se tenait debout derrière le large bureau d'une des salles de conférence du Capitole. Les cent assistants lui faisaient face, inconfortablement assis sur ces chaises munies d'une tablette. Les plus grands avaient même étendu leurs jambes devant eux, incapables de s'asseoir sans cogner les genoux sur la tablette.

— Nous avons tous eu une année particulièrement chargée, poursuivit Britzer en remontant ses lunettes à monture d'écailles noires. Il m'a donc paru normal de faire davantage qu'une simple *party* d'adieu. C'est pourquoi cette soirée se déroulera seulement entre nous. Par ailleurs, j'ai souhaité qu'elle comporte deux petites innovations cette année, ajouta-t-il, l'air pénétré.

La salle fut parcourue de murmures divers.

— Vous vous êtes conformés à un code vestimentaire très rigoureux durant toute l'année. J'ai donc pensé qu'il pourrait être...

Il marqua une pause comme s'il cherchait le terme adéquat :

— ... qu'il pourrait être sympathique que la tenue de cette soirée soit libre...

— Ça veut dire qu'on pourra venir en minijupe et bas résilles ?, coupa la grande rousse en se trémoussant sur sa chaise.

— Miss Irene, rétorqua-t-il d'un air agacé, votre intervention est encore digne de vous... Mais oui, j'ai, en effet, indiqué que la tenue était à votre convenance, ce qui signifie que votre personnalité pourra s'exprimer en toute liberté. Dans les limites de la décence, bien sûr.

Sitôt ces mots prononcés, les chuchotements montèrent d'un cran dans la salle jusqu'au plafond décoré d'angelots en trompe-l'œil. Anderson Britzer se racla la gorge.

— Permettez-moi d'en arriver à la seconde nouveauté. En cette année électorale, j'ai trouvé instructif qu'il y ait un invité de marque à notre soirée... On pourrait même dire un invité ex-cep-tion-nel, ajouta-t-il en martelant les dernières syllabes.

Il promena son regard sur l'assemblée pour voir l'effet produit. Au bout de quelques secondes, un brun au visage rigolard glissa si fort à son voisin que toute la salle l'entendit :

— C'est Britney Spears ?

— Ou Paris Hilton ? coupa une blonde décolorée, qui ressemblait étrangement à l'héritière jet-setteuse des hôtels du même nom.

— Quelle horreur... Elle ne sait même pas où est le Capitole, cria un assistant trois rangs derrière.

Les rires fusèrent.

— Et George Clooney ? Ce serait cool de le voir au Capitole ! reprit la rousse Irène en agitant sa main en forme d'éventail devant son visage.

Une série de gloussements secoua la salle.

— Ou Brad Pitt ? En costume de gladiateur ? reprit-elle d'une voix criarde.

Des *wouwouwouuuuh* ! sonores lui répondirent. Tous les assistants applaudirent. Irène se cala dans son siège, satisfaite de sa saillie.

— S'il vous plaît, s'il vous plaît, tança Anderson Britzer en fronçant les sourcils et en frappant la table du plat de sa main gauche... Un peu de tenue, je vous prie... Rappelez-vous que nous sommes au Capitole, pas au stade de base-ball.

Tandis qu'un relatif silence revenait dans la salle, il passa sa main dans ses rares cheveux regroupés en deux touffes au-dessus de ses oreilles.

— Je me rappellerai vos suggestions pour la prochaine session, reprit-il d'une voix radoucie. Quant à cette année, l'invitée de notre soirée sera Janet O'Leigh, l'ancienne directrice de campagne d'Hillary Clinton.

Le silence s'installa durant quelques secondes.

— Mais je croyais qu'elle avait quitté son poste il y a plusieurs semaines, intervint Nadège de l'Ecluserie, assise au premier rang.

Anderson Britzer passa la langue sur ses lèvres fines. Puis il posa lentement ses mains aux phalanges osseuses et aux ongles rongés sur le bureau en acajou. Il se pencha vers son auditoire à nouveau attentif.

— Certes, elle n'est plus en poste, admit-il, mais elle conserve une très grande proximité avec la candidate. Et je peux vous dire, ajouta-t-il sur le ton de la confidence, que le petit milieu politique de Washington... Ce milieu que vous avez eu l'occasion de fréquenter pendant des mois, la tient pour une des intelligences les plus remarquables de sa génération.

— Vous la connaissez bien ? intervint une jeune fille à large frange brune, dénommée Rachel.

— Plutôt bien, oui, répond-il de manière évasive sans vouloir s'étendre sur le sujet. Mais reprenons. Je vais vous passer un petit film qui va vous résumer sa carrière. Vous le verrez, c'est une femme politique de première envergure, même si elle n'a jamais été sous les feux de la rampe.

Et ses petits yeux semblèrent disparaître derrière ses montures quand il ajouta d'un air mystérieux : -Car vous le savez aussi bien que moi... En matière de politique, il y a ce que l'on sait et ce que les rumeurs colportent. On dit qu'on ne prête qu'aux riches. À ce niveau-là, Janet O'Leigh est bien plus fortunée que Bill Gates lui-même...

Il saisit une télécommande posée sur le bureau et un écran blanc se déploya derrière lui. Les néons carrés s'éteignirent et le film commença. Debout sur la scène, à côté du grand écran, il vit la chevelure blonde de Janet O'Leigh s'afficher, ses yeux d'un bleu perçant. Il ne pouvait distinguer les images, démesurément grandes et déformées. Rapidement, ses pensées tourbillonnèrent vers le passé. Il était transporté à Boston, sa ville d'origine. Il devait avoir 18 ans, guère plus. Issu d'une famille modeste pour laquelle les études étaient un monde inaccessible, il avait voulu aller contre le destin.

— Regarde ta sœur, elle est serveuse, elle s'en sort, ne rêve pas trop, lui répétait son père à tout bout de champ.

Et il ajouta même, un soir où il avait encore bu un whisky de trop :

— Ceux de notre milieu restent à leur place. Tu ferais bien de t'y faire.

— Pas question que je devienne comme elle, avait-il répliqué, dardant son regard myope dans celui de son père. Pas question que je vous laisse me détruire à petit feu. J'y arriverai, même sans vous.

La lourde main ridée du paternel l'avait giflé à toute volée. C'était l'humiliation supplémentaire, le coup de trop. Claquant la porte en jurant qu'il ne remettrait plus jamais les pieds dans cet enfer domestique, Anderson Britzer s'était retrouvé à la rue.

Sans le sou, il avait frappé à la porte de pas mal de responsables politiques locaux. Et une porte s'était ouverte, celle de Janet O'Leigh. Brillante employée du parti démocrate de l'Est du pays, elle avait une carrière prometteuse devant elle. Intéressée par ce jeune homme volontaire, elle l'avait recueilli, lui avait payé ses études, lui avait fait confiance. Elle lui avait tout appris, dans tous les domaines...

— ... Anderson, vous m'entendez ?

Les yeux exagérément soulignés d'eye-liner vert d'Irène le fixaient. En clignant plusieurs fois des paupières, il distingua ses dents blanches d'une saine vitalité toute américaine.

— Anderson, vous allez bien ? répéta-t-elle.

La tête lui tournait un peu.

— Oui, oui, je pensais à autre chose, confessa-t-il.

Et tandis que son esprit revenait dans la rotonde du Capitole, se réaccoutumait aux proportions du bâtiment, s'attardait sur les larges piliers en marbre, il sentit le regard de Janet O'Leigh sur lui. Il surprit les yeux perçants qui le scrutaient... Comme si elle fouillait son esprit en quête de ses pensées les plus secrètes.

Puis d'un sourire, elle lui fit signe que le moment était venu. Il était temps de passer à la phase suivante de la soirée. Il répondit d'un léger hochement de tête et posa son verre sur la table du buffet. Mais en marchant, il sentait encore le regard de Janet O'Leigh sur lui. Une sensation désagréable qui le poursuivait

quelques pas.

— Si vous voulez bien me suivre... J'ai préparé un petit « bonus » à votre intention, souffla-t-il à l'oreille d'Irène et de la petite brune à frange. Une surprise aussi intéressante que la dernière fois.

Quelques minutes plus tard, ils rejoignaient la salle des écrans, toujours plongée dans la pénombre. Le responsable des assistants devait se retenir pour ne pas monter les marches quatre à quatre.

Arrivé à la porte de la salle, il fut assailli par un mélange d'alcools multiples et « avariés », selon l'expression consacrée de ses assistants. Des bouteilles jonchaient le sol, du verre brisé s'amoncelait sous la table du buffet. Les reliefs de nourriture, surtout de la salade et des pépins de tomate, parsemaient les écrans. Ne pouvant retenir un mouvement de recul, Anderson Britzer lissa sa veste de costume d'une main ferme. C'est seulement après avoir remis ses lunettes en place plusieurs fois qu'il réussit à prendre un verre de sa marque de bourbon favorite. Il le vida d'un seul trait. Puis il respira profondément. En pénétrant d'un pas saccadé dans la pièce, il manqua de glisser sur une flaque de bière.

Reconnaissant les trois jeunes filles qu'il cherchait, il se dirigea vers elles. Après une brève conversation, Nadège, Kate et son partenaire, ainsi qu'Amanda le suivirent en silence. Il revint sur ses pas et s'entretint avec Matt. Celui-ci hocha la tête puis rejoignit les filles.

— Seriez-vous disponible pour continuer cette agréable soirée d'une manière, disons, très originale ? demanda-t-il alors à Phil à mi voix, en enlevant ses lunettes.

Le jeune homme se gratta le lobe de l'oreille, intrigué.

— Et qu'est-ce que vous entendez par original ?

Britzer, qui a bien noté sa proximité avec la Française en entrant dans la pièce, ajouta, énigmatique :

— Original... c'est-à-dire dans un lieu surprenant, avec des jeunes femmes qui seraient ouvertes à des expériences inédites... Comme Nadège peut l'être...

Après leur descente en ascenseur vers le sous-sol, Anderson Britzer et les huit assistants débouchèrent sur un couloir. Au bout de dix mètres, le responsable des assistants sortit une carte de sa poche de sa veste, la passa devant cellule une magnétique ce qui ouvrit une porte dans un feulement rappelant les vieux films de science-fiction.

Un petit train automatique les y attendait. D'ordinaire rempli de sénateurs, de journalistes et de diverses personnalités, il ralliait les différentes ailes du Capitole. C'était une sorte de métro plus intime qui circulait jour et nuit dans le labyrinthe de Washington avec sièges en plastique de couleur neutre et larges vitres. Mais ce soir, il n'était utilisé que par le petit groupe qui s'installa en chuchotant.

Les assistants, qui ne prêtaient aucune attention à tous les drapeaux des Etats américains ornant les murs blancs et qui défilaient sous leurs yeux, se retrouvèrent devant une autre porte. Le couloir était éclairé par des halogènes bleutés. « Le Capitole n'est pas encore passé à l'énergie verte », nota mentalement Kate, dont le père essayait de rallier Barack Obama aux bienfaits du capitalisme mâtiné d'écologie.

Anderson Britzer sortit, cette fois-ci, une clé de la poche intérieure de sa veste. Il la glissa dans le canon de la porte rouillée. Un grincement digne d'un film d'horreur résonna dans le couloir. Dès que les assistants furent entrés, Britzer repoussa la porte derrière eux et les laissa dans le noir. Alors seulement, il éclaira la pièce. Un silence de cathédrale saisit les invités.

— Mais... C'est... c'est le *bureau ovale* ! s'exclama Irène, d'un ton incrédule. On est où, là, exactement ?

— Peu importe où nous sommes, sourit Britzer en balayant la pièce du bras... Puisque nous nous trouvons, en effet, dans la réplique exacte du bureau du président des Etats-Unis.

Bien qu'il ait prononcé de manière parfaitement posée les derniers mots, sa poitrine se souleva d'émotion sous la veste à fines rayures. Quelques gouttes de sueur perlaient entre ses rares cheveux.

— Eh, j'ai déjà vu ce bureau sur une photo ! lança la petite brune à frange qui s'était précipitée pour caresser la surface patinée du meuble.

— L'original a appartenu à Roosevelt, à Reagan... Et à ce cher président Kennedy. Et la photo dont vous vous souvenez, Rachel, doit être celle où John-John, le fils de JFK, est caché dessous, précisa Britzer en ouvrant la porte intégrée à la façade du meuble.

Durant ces explications, la plupart des assistants étaient demeurés en retrait. Bouche bée. Comme stupéfaits d'être dans un lieu unique, presque sacré... L'effet procuré par la copie conforme était saisissant. Même Janet O'Leigh, sa première visiteuse après de longs mois de travail en solitaire, avait marqué un long moment de silence. Avant d'articuler soigneusement :

— Je veux que ma candidate, notre candidate, gagne le vrai bureau ovale.

Le responsable des assistants n'avait pas compris le sens de cette phrase.

Puis elle s'était longuement attardée devant les trois statues de Lincoln, Eisenhower et Churchill. Sans en être vraiment certain, Britzer avait cru l'entendre murmurer devant la statue du vieux lion anglais.

— Tu avais raison, Churchill. Moi aussi, je leur promets de la sueur, du sang et des larmes...

C'est à ce moment-là qu'avait commencé à germer dans sa tête le plan machiavélique qui devait permettre à Hillary Clinton de remporter sans coup férir l'investiture démocrate.

Maintenant, Britzer faisait faire en accéléré « le tour du propriétaire » à

ses protégés. Il parlait à toute vitesse, passait d'un objet à l'autre, les agrippait comme pour mieux les désacraliser et inciter les assistants à en profiter.

« Ne soyez pas timides... Regardez plutôt cette jolie croûte, c'est le tableau préféré du président Bush... »

Et il touchait à pleine main la toile représentant un paysage du Texas natal de l'actuel locataire de la Maison Blanche. Sur une petite table, derrière le bureau ovale, il leur désigna une dizaine de cadres :

— Ce sont les photos préférées du Président. Je les possède toutes. Il y a sa femme, ses filles jumelles...

— Et même ses deux chiens, s'esclaffa Irène...

Sitôt cette visite express achevée, tous revinrent insensiblement vers le centre de la pièce où se trouvait une table basse recouverte d'un drap blanc. Devant les yeux interrogatifs des assistants, Britzer les rejoignit sans se presser. C'est à ce moment qu'il aperçut Janet O'Leigh près de la porte d'entrée. Elle observait le petit groupe d'un regard flamboyant.

— Ah, je vois que notre hôte vous a fait sa petite visite guidée, glissa-t-elle. Alors, Anderson, nos assistants apprécient-ils votre œuvre d'art à sa juste valeur ?

— Elle les a étonnés, en tout cas, précisa-t-il, en passant sa langue sur ses lèvres fines... Surtout le bureau du président, ô combien chargé d'histoires.

D'un coup d'œil, Janet O'Leigh s'aperçut que les assistants se concentraient sur la table basse.

— Vous vous demandez ce qu'il y a dessous, n'est-ce pas ? fit-elle mine d'interroger. Eh bien, c'est la petite surprise dont vous a parlé Anderson tout à l'heure.

Elle saisit un coin du drap et l'ôta d'un geste ample. Sur la table apparurent quatre assiettes remplies de poudre, un bol de cartes de visite et de petites pailles.

— Promesse faite, promesse tenue, rajouta-t-elle en prenant une des assiettes dans sa main. Voici la chère poudre blanche à laquelle vous semblez si attachés depuis quelques semaines...

Sans attendre la fin de la phrase, les assistants s'étaient précipités vers la table.

— Petits chanceux, vous avez devant vous la meilleure cocaïne que l'on puisse trouver à Washington, poursuivit-elle pour elle-même.

Puis elle lança :

— Amusez-vous bien...

Et elle quitta la pièce en décochant un de ses regards de fjord glacé à Britzer.

« Amusez-vous bien, oui, persifla-t-elle mentalement. J'attends avec

impatience l'heure de votre jouissance. Ne me décevez surtout pas... Il faut que le film soit réussi ! »

Agenouillés devant la table basse, les assistants traçaient déjà des rails sur le chêne massif à l'aide de cartes. Et en bloquant une narine de l'index, ils inspiraient leur « amie blanche », fournie par une des maîtresses dealeuses de Washington : Janet O'Leigh en personne.

En retrait de la table, Anderson Britzer contemplait, l'air satisfait, les jeunes gens affairés dans son bureau ovale, il se disait qu'il ferait décidément un excellent metteur en scène et que la pièce qui se jouait avait fière allure.

— Je vais vous proposer un jeu qui devrait vous plaire, indiqua Britzer, alors que les assistants semblaient avoir digéré le voyage qu'ils venaient de faire.

Les paires d'yeux le regardèrent avidement. Sur fond de reniflements, il s'approcha d'un sac violet posé près de la porte d'entrée. Il l'ouvrit d'un coup sec et en sortit un long tube relié à... un Matusalem de champagne.

— Vous le savez, nous sommes en plein cœur de la période du *Spring Break*. Mais comme vous n'êtes pas encore à l'université, je vous propose de célébrer l'événement en avance de quelques jours.

Les rires jaillirent dans la pièce. Stimulés par l'abondante ration de cocaïne qu'ils venaient de prendre, ils se trouvaient aussi excités que des puces sur un chien de race.

Le Spring Break... Le nom donné à ces fêtes de printemps où les étudiants américains se lâchent avant les examens de fin d'année. Lâcher était d'ailleurs un mot faible tant le no limit était la règle : pas de limite d'alcool et de drogue, un cocktail magique qui rendait les filles faciles et disponibles. Bref, la débauche dans tous les sens du terme.

Anderson Britzer avait découvert le phénomène en voyant ses camarades d'université plus argentés que lui aller se divertir une semaine au Mexique avant de reprendre leurs études. Puis de se marier et de procréer. Et de dispenser leur morale de « serial baiseur repenté » à leurs enfants. Qui, à leur tour, se précipiteraient pour imiter leurs parents.

— Quelle hypocrisie, se répétait-il à chaque printemps.

Lui aussi aurait bien donné des colliers de pacotille aux filles qui montraient leurs seins. Il voulait lui aussi boire par hectolitres, culbuter jusqu'à plus soif en oubliant la fille de l'heure précédente. Sauf que lui, contrairement à ses camarades, devait travailler pour vivre. Il n'était pas né un Ipod en argent dans les oreilles.

Alors, devenu responsable des assistants, il s'était juré d'en profiter, cette fois-ci. Et c'est cette année qu'il avait réussi à se constituer, pour ainsi dire, son harem personnel. Ses petits protégés comme il les appelait, il les menait du bout des narines par la cocaïne. Dès qu'ils y avaient goûté, ils y revenaient. Toujours. Grâce à Janet O'Leigh.

En pensant à elle, Britzer ressentit à nouveau comme une gêne. Il se rappela le regard qu'elle lui avait décoché en quittant la pièce. On aurait dit un iceberg sans fluide. Pourtant, c'est elle qui, une semaine après avoir visité le faux bureau ovale, lui avait proposé d'organiser cette séance privée. Il se rappela sa gêne, lui qui détestait mélanger travail et plaisir. Mais elle avait fortement insisté, était même devenue menaçante. Et comme toujours, elle avait réussi à le convaincre. Il n'empêche, il avait trouvé son insistance bizarre. Il ne l'avait jamais vue dans cet état.

Le spectacle qui se déroulait dans le bureau ovale effaça bien vite ces pensées grisâtres. Assise sur la réplique du bureau du président Bush, Amanda engloutissait à grandes rasades le champagne directement au tuyau. Phil, qui portait avec difficulté l'énorme bouteille de six litres, riait tant que le liquide se renversa sur le tee-shirt de la blonde. Ses gros tétons brunâtres se dessinèrent alors sur des petits seins blancs. S'avancant vers elle avec avidité, Anderson Britzer lui enleva son tee-shirt, se saisit des seins et les lécha avidement. Les comprimant fortement, il mordilla les tétons dardés qui étaient serrés dans un anneau en forme d'étoile. La morsure arracha à Amanda un râle sourd.

Puis, de son doigt maigre, il appuya sur un bouton situé sur le côté du bureau. En une fraction de seconde, la lumière se réduisit au maximum... La pénombre sembla déclencher un spectacle d'automates bien huilé. Prenant Amanda dans ses bras, Britzer l'allongea sur le canapé couleur brun et céladon.

S'esclaffant à perdre haleine, Kate et Nadège se tenaient debout l'une à côté de l'autre, près des photos de la famille du Président.

— Alors, puisque c'est Spring Break, on se lâche complètement ! hurlèrent-elles en chœur.

En ouvrant leur robe, elles firent jaillir leurs seins. Puis elles les remuèrent en les roulant à la manière d'un boulanger consciencieux.

Sur le canapé, Matt Hampshire chevauchait Amanda. Dans cette posture qu'elle avait l'habitude d'appeler du petit chien, elle appuyait la tête contre l'accoudoir. Malgré l'inconfort de sa position, elle se disait qu'enfin, elle l'avait eu, son lutteur. Et qu'elle l'avait à sa main.

De l'autre côté du canapé, Kate, à genoux, enfournait entre ses lèvres le membre viril de son partenaire, qui se dressait droit contre le dossier, jambes et bras écartés. Tout en assénant de grands coups à sa partenaire, Matt tourna la tête et tenta maladroitement de retirer la bouche de Kate de la verge gonflée. Les yeux fermés, elle repoussa avec vigueur la main qui la détournait de son plaisir favori.

Vexé, il tira alors les cheveux d'Amanda, et lui appliqua trois tapes très vigoureuses qui laissèrent des traces sur les fesses. Puis il se retira et propulsa de larges jets de semence sur son dos.

Confortablement assis dans le fauteuil du président, Anderson Britzer observait la scène en tournant machinalement l'assiette remplie de poudre qui se trouvait devant lui. Afin de profiter pleinement de la fête, il décida d'ouvrir la boîte argentée dont il inspira le contenu. Un éclair jaillit dans son cerveau. Comme à chaque fois, les images défilèrent à toute allure, en un kaléidoscope ou se télescopaient ses émotions et ses visions.

— Je suis fort, le meilleur, je vais leur montrer, à tous qui est Anderson Britzer.

Et d'une voix rauque, il interpella la petite à frange.

— Rachel, j'ai quelque chose d'intéressant pour vous sous la table. Venez donc voir un peu.

Avançant à quatre pattes, Rachel se rapprocha, imitant le feulement de la panthère. Elle se glissa à grand-peine à travers la petite porte du bureau, ses fesses moulées dans une jupe noire débordant à l'extérieur. Le pantalon de Britzer reposait en tire-bouchon sur ses chaussures. En levant les yeux, elle découvrit les lignes de cocaïne disposées en triangle de part et d'autre d'une imposante érection. Après avoir inspiré la poudre magique, elle se saisit du membre tendu et lui imprima quelques allers-retours.

Elle sentit sa jupe se soulever et son string bleu s'écarter. Sous elle, Irène, le visage collé à sa fente bien ouverte, entreprenait de la lécher avec ferveur, dardant sa langue sur le bouton de rose.

Nadège, repérant Phil près de la statue de Churchill, s'était approchée de lui.

— Viens ici mon grand lion, susurra-t-elle, que je te montre de quoi est capable la panthère.

Et elle l'entraîna sur le canapé. Sitôt son pantalon enlevé, elle s'empala lentement le long de son membre et prit appui sur l'accoudoir pour mieux se pencher en avant et sentir la longue verge bouger en elle. Ses gros seins ballottaient sur sa robe largement ouverte.

En se regardant dans le miroir à côté de la cheminée, elle ne vit qu'une image troublée par la drogue... Des cheveux blond vénitien qui donnaient l'impression de vouloir s'envoler. De se voir prendre du plaisir augmenta son excitation. Elle adressa un sourire salace au miroir, comme s'il pouvait lui répondre. Et elle murmura, yeux fermés, tout en songeant aux contes que lui lisait sa mère avant de se coucher :

— Miroir, mon beau miroir. Suis-je la plus bandante ?

En ouvrant les yeux, elle crut apercevoir dans une image floue, Matt quitter la pièce à grands pas.

À quelques mètres de là, Britzer regardait les fesses de la jeune Française monter et descendre sur le canapé. Alors qu'il sentait la langue d'Amanda s'affairer sur son sexe, l'image se surexposait aux seins de la jeune fille, le

jour où elle était venue se présenter dans son bureau. Ce lundi-là, il s'en souvenait parfaitement, elle portait un chemisier blanc. Il se rappelait précisément combien la chaleur tendait le coton sur les mamelons.

Il s'était alors juré de l'avoir toute à lui, la jeune fille riche, la fille du conseiller français, de l'énarque flamboyant qui lui avait négligemment tendu sa carte de visite et avait toujours délégué sa femme aux réunions entre parents et assistants.

Brusquement, il se leva du bureau en repoussant le visage de Rachel. Après avoir retiré son pantalon, il se dirigea vers le canapé. C'est avec ce gros plan des fesses de Nadège devant les yeux qu'il écarta de ses deux mains le sillon et darda sa langue vers l'œillet violet et froissé. En se relevant, il prit dans une main son membre impressionnant. En appuyant une main sur la hanche de Nadège, il passa un doigt dans son intimité, puis deux, et la pénétra par petits coups.

Nadège sentit la verge qui forçait le passage le plus étroit de son corps. Elle voulut s'écarter mais son ventre était déjà occupé par Phil.

— Ça ne va pas passer, je ne l'ai jamais fait, c'est trop court... Oooohhhh, non !

Le gémissement contracta son corps. Mais encore sous le flash de la coke, elle ondula en écartant le plus possible les fesses.

Quand la verge déchira ses reins, elle grogna. Elle sentit les deux instruments qui lançaient l'un après l'autre dans son ventre. En levant la tête, elle crut voir deux reflets dans le miroir. Celui-ci semblait l'observer, de son regard sans fond qui lui intima de continuer.

C'est à ce moment que Britzer agrippa plus fermement les hanches de la jeune fille. Il pilonnait avec une fougue inhabituelle les reins de Nadège. Et il lui arracha un cri comme son plaisir arrivait à son paroxysme. Elle se releva avec de longues griffures rougies dans le dos. Quelques instants plus tard, les gémissements du plaisir partagé par les assistants s'évaporaient vers les armoiries du Président, gravées sur le plafond du bureau ovale.

Anderson Britzer se leva du canapé en regardant autour de lui. Les ombres des assistants se déplaçaient à pas feutrés dans la pièce. Dans la pénombre, il se rhabilla en savourant cet instant unique. Et, dès qu'il eut remis sa cravate au nœud énorme, il lança d'une voix à nouveau assurée :

— Bien entendu, je compte sur vous. Tout ce qui s'est passé ici ne doit pas en ressortir.

Le silence qui l'accueillit semblait valoir assentiment. Il se relâcha alors tout à fait. La soirée s'était très bien déroulée.

Anderson Britzer ignorait que Janet O'Leigh avait filmé toute la partie

fine qui venait de se dérouler, bien à l'abri dans un local masqué par le miroir sans tain. Un local que lui avait fièrement montré Britzer et qu'elle avait utilisé pour son piège. Elle sortit par une porte dérobée de sa cachette et marcha dans la gigantesque avenue qui relie le Capitole à la Maison Blanche. Elle s'assit sous un cerisier, parfaitement indifférente à la douceur du soir. Puis elle sortit son téléphone portable de son sac de luxe français et composa un numéro.

— Bonsoir, dit-elle après qu'on eut décroché. J'aimerais parler au responsable du groupe 44...

Et tandis qu'elle se remettait du rouge à lèvres, elle repensa à la réunion qu'elle avait eue avec cet homme très riche. Il représentait un groupe de puissants industriels bien connus, qui avaient un objectif : faire élire Hillary Clinton 44^e président des Etats-Unis. Sans lésiner sur les moyens mis en œuvre.

Ils l'avaient contactée quand elle avait démissionné de ses fonctions de directrice de campagne et l'avaient engagée, de manière très officieuse, pour être leur bras armé, en quelque sorte. Ils avaient imaginé un chantage impliquant des adolescentes, auquel venait de participer Britzer, bien malgré lui.

— Bonsoir monsieur, reprit-elle au bout de quelques secondes en s'adressant au responsable du groupe 44. Je voulais juste vous signaler que tout se passe exactement comme prévu. La première étape s'est bien déroulée. Je peux vous dire que j'ai filmé nos jeunes filles dans toutes les positions possibles. Leurs parents recevront le message demain.

CHAPITRE II



Quand le commandant Boris Corentin poussa la porte du bureau des Affaires recommandées, Géraldine Hébert était déjà à l'ouvrage. Elle essayait péniblement de terminer un rapport qu'elle remettait depuis deux jours tant la paperasse administrative la rebutait. En outre, elle avait passé une nuit très arrosée, quasiment blanche, et avait cru utile de se rendre très tôt au 36 quai des Orfèvres. Sa tactique, maintes fois éprouvée sur le métier, était de s'étourdir de travail avant de s'endormir d'épuisement sitôt rentrée dans son appartement.

Sur le seuil de la porte, Corentin remarqua que ses cheveux roux frisés étaient particulièrement hirsutes. « Encore une soirée qui avait fini à point d'heure ! », songea-t-il, goguenard.

Géraldine, qui avait senti une présence dans la pièce, leva ses yeux vert émeraude vers le nouvel arrivant.

— Alors Grand chef, lança-t-elle en souriant lorsqu'elle le vit debout devant elle. Toujours en train de mater les jeunes filles ?

Autour de son nez retroussé, son visage montrait des signes de fatigue évidents.

— À propos de mater, toi, soit tu n'as pas fait que mater les bouteilles, hier soir, lui rétorqua Corentin d'un air faussement grondeur, en désignant la boîte d'aspirine qui était restée ouverte près de l'ordinateur. Ou alors, tu as fait des folies de ton corps avec ta douce amie... Quoique je pencherais plutôt pour les deux... Enfin, bon qu'est-ce qui nous fait l'honneur de ta présence aussi matinale dans nos murs ?

— C'est que j'ai voulu traiter le mal par le mal, vois-tu, Grand chef... Me cogner tout le boulot chiant pour oublier les petits excès de la nuit. Et ça marche, rit-elle. La meilleure preuve que mes neurones sont redevenus opérationnels... J'ai réussi à finir mon rapport.

Elle lui montra dans un geste exagérément triomphal le gros paquet de feuilles sorties de l'imprimante.

— C'est sûr que finir ce genre de rapport constitue un signe de bonne santé mentale si ce n'est physique, ajouta sobrement Corentin en prenant place derrière son bureau. Bon, voyons ce que nous réserve cette journée. Après ta nuit, la suite ne peut être qu'exceptionnelle, poursuivit-il sur le même ton pince-sans-rire.

Il eut à peine le temps de presser le bouton de démarrage de son ordinateur que le téléphone sonna. Un numéro extérieur s'afficha.

— [...]

— Ah, c'est toi Mémé. Et d'où tu appelles ?

— [...]

— Non, ce n'est pas possible ! Hier soir ?

Et en regardant Géraldine, il appuya la main sur la table et mima un quart de tour à son bras.

— [...]

— Tu vois, il ne faut pas reprendre le sport à ton âge, c'est dangereux, ironisa-t-il gentiment. Je t'avais pourtant prévenu.

— [...]

— D'accord, on te revoit dans trois semaines. Je passerai te claquer la bise à la maison et t'apporter des bonbons. Allez, remets-toi bien. À plus tard, Mémé.

Il raccrocha le combiné. Le capitaine Aimé Brichot était le coéquipier attiré de Corentin. Plus jeune que lui de deux ans et d'un tempérament plutôt ronchon, c'était son complément idéal. Un flic précis au verbe parfois désuet, une « espèce rare dont on avait cassé le moule », disait parfois Corentin. Certes, l'arrivée de la stagiaire Géraldine dans le service avait jeté un froid entre ce flic relativement prude et la jeune femme au langage très verdoyant. Mais la spontanéité, la verve et les qualités de flic de Géraldine les avaient plusieurs fois sortis d'affaire. Sans compter qu'une enquête difficile avait rapproché la jeune femme de Brichot. Bref, le courant passait désormais sans aucun problème malgré toutes leurs différences.

— Mémé s'est cassé un truc ? demanda Géraldine, avant même que Corentin ait pu prononcer un mot. Ça voulait dire ça, ton geste, non ?

— Pas tout à fait, tempéra Boris. Il s'est salement tordu la cheville, hier soir. Les enfants lui ont offert un VTT, monsieur a voulu leur montrer sur-le-champ de quoi il était encore capable à deux roues. Et le voilà parti avec les jumelles et le petit Charles dans le parc voisin.

— Et le bon Mémé chut lourdement, compléta Géraldine avec une mine déconfitée.

— Absolument. Le VTT s'est bloqué dans une racine et notre cher

collègue s'est tordu la cheville gauche en essayant d'amortir la chute. Il faudrait vraiment qu'il aille voir un zieutiste, ses lunettes de myope lui cachent le paysage...

— À moins que ce ne soit sa moustache, sourit tendrement Géraldine qui ne pouvait s'empêcher de plaindre son collègue.

— Bref, reprit Corentin, les ligaments sont distendus et avec tout le toutim, ça lui fait trois semaines de repos à la maison, aux bons soins de Jeannette...

Revenant vers son écran, Corentin marmonna contre la centaine de mails qui occupaient quotidiennement sa boîte aux lettres électronique quand une nouvelle sonnerie retentit. Il s'apprêtait à répondre un peu sèchement quand il vit, juste avant de décrocher, que l'appel provenait du commissaire divisionnaire Charlie Badolini, le chef de la Brigade mondaine.

— Oui, patron, Mémé vient de m'appeler. Géraldine est là. Nous arrivons tout de suite. C'est comme si on était dans votre bureau.

À peine avait-il raccroché que Géraldine lui coupa tout aussi sec la parole.

— Je parie que le patron veut nous voir immédiatement.

— Gagné Petit Bonhomme... Toutes affaires cessantes et que ça saute, répondit Corentin en se levant de son fauteuil. Je vois que l'on ne peut rien te cacher, ton avenir s'annonce brillant. Mais si tu permets un conseil d'âné, refais-toi une beauté express car, à entendre sa voix, le patron n'a pas l'air d'une humeur riante ce matin.

— Dans deux minutes, les secrets de cette nuit endiablée seront effacés parce que je le vaudrai bien, minaуда-t-elle en imitant les tops models parfaitement lisses des pubs téléés.

Sur ce, elle se passa la main dans la tignasse et l'ébouriffa.

— Allez, mannequin des commissariats, on se dépêche, conclut Corentin. On va voir ce que nous réserve le patron.

En entrant dans le bureau de Charlie Badolini, ils furent littéralement assaillis par un halo de fumée. Ou plutôt une espèce de brouillard adipeux à côté duquel le légendaire fog londonien n'était qu'un aimable nuage de vapeur. Même s'ils y étaient habitués depuis longtemps, les deux collègues eurent un léger mouvement de recul. Le commissaire divisionnaire, débarqué à sept heures pétantes, était très fier de contrevenir aux réglementations publiques anti-tabac. Depuis son arrivée, il avait eu le temps de griller une bonne dizaine de Job spéciales, compta mentalement Géraldine. Corentin remarqua le visage soucieux de son chef, ce qui ne lui arrivait pas si souvent. Il jugea préférable de se taire et d'attendre la suite des événements.

Après y avoir été invités, les deux visiteurs s'assirent dans les fauteuils qui faisaient face au bureau Empire.

Petit et sec, Charles Badolini, un Corse pure souche, passa la main dans

ses cheveux et ouvrit le dossier posé sur son sous-main en cuir de Cordoue. Il toussota puis se gratta le col de chemise et desserra un peu sa cravate.

— J'ai reçu tout à l'heure un appel du directeur de la Police nationale pour une affaire délicate, très sensible même, commença-t-il après une inspiration. Il m'informait qu'un conseiller de l'ambassade de France à Washington a reçu un mot hier après-midi, par courrier. Grosso modo, ce message raconte qu'un enregistrement a été fait de sa fille en galante compagnie...

— Ah ! Une sex-tape, intervint brusquement Géraldine en se tournant vers Corentin. C'est ce qui est arrivé à Britney Spears et quelques autres. Un gars couche avec une fille connue, il demande à un copain de filmer ou il se filme lui-même. Et hop, il se fait de l'argent en la vendant à un site porno ou en fourguant les photos à un journal people. C'est classique aujourd'hui ce genre de pratique...

— Merci pour l'explication de texte, mademoiselle Hébert, coupa sèchement Charlie Badolini. Sauf que dans notre cas, il n'y a pas de cassette ou CD ou photos envoyées. Juste un mot exigeant que le conseiller fasse pression sur le candidat démocrate américain pour qu'il se retire d'ici quatre jours.

Corentin fronça les sourcils.

— Éclairez ma lanterne, monsieur le divisionnaire, je ne vous suis pas très bien.

Badolini s'assit sur un coin du bureau et ralluma une brune sans filtre avec le mégot de la précédente.

— C'est là que ça se complique. Sans vous faire un cours de politique internationale, vous savez qu'en ce moment, on est en pleine période d'élection présidentielle aux Etats-Unis. Enfin, pour être plus précis, les Américains votent pour les primaires qui désigneront les représentants démocrate et républicain à l'élection de novembre.

— Côté républicain, c'est réglé, ils ont leur candidat, un ancien du Vietnam, compléta Boris Corentin. Mais côté démocrate, c'est plus coton, Barack Obama devance Hillary Clinton de très peu. Contrairement à tous les pronostics qui la donnaient largement gagnante il y a moins d'un an.

— Bref, c'est une lutte à couteaux tirés entre les deux, poursuivait Badolini. Et dans cette bataille, notre conseiller d'ambassade a un rôle pivot. Installé depuis plusieurs années aux Etats-Unis, il connaît très bien le candidat noir démocrate et il a également ses entrées à l'Élysée... Si vous voyez ce que je veux dire.

— Ce serait donc un chantage politique sur fond de chantage sexuel, résuma Corentin.

— Parfaitement, acquiesça Badolini. L'auteur de cet envoi veut évidemment que le pouvoir français pèse pour que le candidat noir se retire de la primaire...

Géraldine, demeurée silencieuse durant l'échange, déplia ses longues jambes.

— Mais ce n'est pas un peu court ça, comme appât ?

— En fait, ce que je ne vous ai pas dit, c'est que le mot a eu deux destinataires, précisa Charlie Badolini. Notre conseiller français et un des trésoriers officiels d'Obama qui a reçu, hier à la même heure, un message identique. Le maître chanteur met tous les atouts de son côté...

— Ça se corse sévère là, reprit Géraldine, avant de mettre la main devant sa bouche en s'apercevant de son jeu de mots inopportun.

Cependant Badolini, pensif, n'avait pas relevé.

— Mais bon, ajouta-t-elle après avoir toussoté de façon fort peu discrète, où est le problème si la fille est majeure et vaccinée...

— Le problème serait déjà le scandale provoqué, répondit Badolini d'un air sombre. Mais il y a pire. Vaccinée, elle l'est certainement mais sûrement pas majeure. En fait, elle a tout juste 17 ans.

— Ah, merde alors ! s'écria Géraldine à haute voix.

Le juron avait été lancé si spontanément que Badolini et Corentin ne purent se retenir de sourire. Un peu gênée, la jeune femme se détendit à son tour en découvrant les visages des deux hommes. Alors, elle sourit plus nettement, ce qui fit apparaître une fossette à sa joue droite.

— Encore un truc que je ne comprends pas, patron. Elle est bien triste cette histoire, mais pourquoi vous nous en parlez ? Il n'y a pas d'autres services pour s'occuper de ce genre d'affaires ?

— Disons que votre réputation a franchi l'Atlantique, lui répondit Badolini en soulevant une commissure de ses lèvres serrées. Disons encore que l'affaire revêt un caractère sexuel, ce qui relève plutôt de vos compétences. Et disons surtout que les services de l'Élysée ont fortement suggéré au ministre de l'Intérieur de placer ses équipes en soutien du FBI. Et c'est là que vous entrez en scène.

Corentin ne put s'empêcher de faire la moue.

— Pfouh, le FBI... Des collègues les ont vus à l'œuvre et apparemment, les résultats des gars ne plaident pas toujours en leur faveur. Ce sont des costauds, d'accord mais du genre éléphant dans un magasin de porcelaine. Du genre qui peut faire du dégât.

— Ils ont leurs méthodes que nous ne comprenons peut-être pas toujours, préféra répondre diplomatiquement Badolini. Mais nous n'avons pas le choix. Ordre du ministre de l'Intérieur. L'Élysée suit cette affaire de très près.

Les deux coéquipiers commençaient à se lever de leur siège quand leur patron leur fit signe de rester assis. Après avoir allumé puis soufflé doucement la fumée d'une énième cigarette, Charlie Badolini les regarda fixement.

— On marche sur des œufs dans cette histoire, reprit-il. Et croyez-moi,

c'est tout le poulailler qui a pondu cette fois-ci. J'ai compris entre les lignes que la France avait fortement insisté pour placer des hommes auprès du FBI. Inutile de vous préciser que les Américains sont loin d'être enchantés par cette collaboration. Je vous préviens ; ne faites pas les beaux. On n'est pas dans un film de cow-boys. J'insiste là-dessus : il n'est pas question de guéguerre des polices entre la France et les Etats-Unis.

Corentin et Hébert étaient demeurés tout à fait immobiles sur leur fauteuil durant le monologue du commissaire divisionnaire, les bras bien appuyés sur les accoudoirs. En s'attardant sur le visage pénétré de ses subordonnés, Badolini prit un ton moins solennel.

— J'ai bien conscience que c'est loin d'être un voyage d'agrément, soupira-t-il. Mais le directeur de la police a souhaité que cette affaire soit réglée le plus rapidement et le plus discrètement possible. Donc, si vous pouvez débrouiller l'histoire et désarmer le méchant, n'hésitez pas, hein ? Mais avec DI-PLO-MA-CIE, ajouta-t-il en regardant ses deux visiteurs, l'un après l'autre. Puis sa voix se mua en un murmure : j'ai besoin de vous là-bas, pour être mes oreilles et mes yeux. Corentin, vous savez manœuvrer par gros temps, fit-il en fixant le commandant, statufié de manière inhabituelle depuis trois minutes. Je vous fais entièrement confiance. Vous êtes déjà intervenu là-bas, vous connaissez un peu les lieux et la langue. Et vous, mademoiselle Hébert, je me suis laissé dire que vous ne maîtrisiez pas mal l'anglais.

La jeune femme acquiesça en silence.

— D'après ce que je sais, les Américains adorent qu'on parle leur langue. Ça pourra mettre de l'huile dans les rouages. Je veux que vous partiez le plus rapidement possible. On s'occupe de vos billets. Bonne chance à tous les deux.

Sur ces paroles, il leur fit signe qu'ils pouvaient partir et se rassit derrière son bureau. Quand ils refermèrent la porte, Charlie Badolini paraissait un peu plus sec et un peu plus tassé que d'habitude.

De retour aux Affaires recommandées, les deux coéquipiers se laissèrent lourdement tomber dans leurs fauteuils.

— Je ne sais pas si c'est la gueule que tirait le patron ou le petit séjour offert aux US, mais je me sens carrément vannée. Comme l'histoire de cette pute surnommée « la péniche » et qui aurait fait ses dix nœuds à l'heure pendant toute la sainte journée.

— Très fin, très élégant, releva Corentin en reprenant une des expressions favorites de Brichot. On peut dire que tu es allée la chercher loin, celle-là...

Après quelques secondes passées à contempler le vide ou quelque chose d'approchant, le commandant prit une profonde inspiration et craqua ses doigts. Et tandis qu'il regardait Géraldine :

— Mais tiens, j'y pense. Badolini a dit tout à l'heure que tu parlais très bien l'anglais ? Tu as des racines celtiques cachées ou quoi ?

— Non, c'est que je suis allée aux Etats-Unis, répondit Géraldine en souriant.

— Alors, c'est parfait, on va être comme des poissons dans l'eau, là-bas !

— Pas vraiment. J'ai passé quelques mois dans le Kentucky, un état paumé de l'est du pays. Le pays du cheval et du Jack Daniel's. Tu connais ?

— Euh, non, pas du tout... Et c'est loin de Washington ? demanda-t-il en retournant pianoter sur son clavier.

— Pas vraiment la porte d'à côté. Pour te faire un dessin, de Louisville, la principale bourgade du Kentucky à Washington, c'est comme Paris à Toulouse. Mais bon, la famille où j'étais fille au pair n'hésitait jamais à se taper 3000 bornes en un weekend pour aller fêter *Thanksgiving* avec les cousins.

Corentin leva la tête vers sa jeune coéquipière.

— Ah, ah, fit-il en plissant les yeux, soudain intéressé. Et tu faisais plutôt fille au pair ou fille à la mère ?

— Te fous pas de ma gueule grand chef, gloussa-t-elle. Et puis ça te va mal de te moquer des filles dessalées. Oui, je te l'avoue, c'est là que j'ai découvert ma « féminophilie », murmura-t-elle. Bien avant de rencontrer ma chère Liselotte... Et si tu veux les détails, c'est rideau. Aujourd'hui, ce n'est pas porte ouverte sur les souvenirs.

— D'ailleurs, on n'en aurait pas le temps, rebondit Corentin. Je viens de recevoir les billets électroniques d'avion. Allez, Petit bonhomme, tu as juste le temps de repasser chez toi prendre deux ou trois fringues et on se retrouve à l'aéroport. On décolle dans trois heures.

Et alors qu'elle se levait, il l'interrompit dans son élan.

— Ah au fait, range ton gilet et prépare la crème solaire... Je vois sur le site météo qu'il fait 25 °C à Washington aujourd'hui.

— C'est sûr, pour ce que je vais bronzer au FBI. Je devrais plutôt aller me faire une cure d'UV en accéléré, pouffa-t-elle en jetant les aspirines dans son sac à dos. Dis, on enverra une petite carte à Mémé quand on sera sur place. Ça lui fera voir du pays.

— Pas sûr qu'on ait l'occasion de faire les boutiques. D'ailleurs, à propos de boulot et du FBI, je viens de voir qui sera notre contact sur place. C'est un certain Toni Adams, lui lança Corentin tandis qu'elle franchissait la porte.

Elle se retourna et passa la tête par l'entrebâillement :

— Et toi, n'oublie pas les Rayban pour faire copain-copain avec nos amis cow-boys du FBI.

CHAPITRE III



Anderson Britzer arpentait le trottoir d'un pas saccadé. Dans cette avenue passante de Washington, la circulation était assez dense mais plutôt silencieuse. Soudain, une sirène déchira l'atmosphère douce de cette fin de matinée. Britzer suivit machinalement l'ambulance qui déboucha d'une rue perpendiculaire et accéléra alors que toutes les voitures s'étaient garées pour lui faciliter le passage.

— Un véritable arbre de Noël multicolore, pensa-t-il en constatant que tous les passants tournaient la tête.

Puis il reprit sa déambulation. Il était passé au moins dix fois devant le magasin d'ustensiles de cuisine. Toujours pas de Janet O'Leigh à l'horizon. Elle, en retard ! Elle, si souvent ponctuelle aux rendez-vous, et tenant à ce que les autres le soient également... Voilà qui sortait de l'ordinaire. Après la folie de la nuit précédente, enivrante, totalement excitante, il avait ressenti le besoin de la revoir très rapidement. Autant pour connaître ses impressions que pour mettre des mots sur le léger malaise qu'il avait ressenti durant la soirée. Lorsqu'il l'avait appelée tôt dans la matinée, elle n'avait pas semblé surprise et avait immédiatement accepté le rendez-vous.

En regardant une nouvelle fois sa montre, il constata qu'il était bien 11 heures passé et se répéta que, décidément, ce retard ne lui ressemblait pas. Pourtant, le lieu de rendez-vous leur était familier. À deux pas de la porte en forme de dragon qui marquait l'entrée du mini Chinatown de Washington, tout près de la salle de basket de l'équipe locale. Les derniers spectateurs de l'entraînement du matin se précipitaient dès la sortie du métro pour

s'engouffrer dans le palais des sports.

Au lieu de passer devant la façade vitrée d'un club de sports, il traversa au feu rouge et sur le passage piéton pour rejoindre le trottoir d'en face. De là, il avait une bien meilleure vue sur ce qu'il espérait découvrir tout en restant discret. À dix mètres devant lui, des quadras musclés, des jeunes mères de famille actives et une étudiante à queue-de-cheval couraient et suaient sur des tapis roulants. C'était une animation dont Britzer ne se lassait pas quand il avait l'occasion de s'arrêter devant les multiples clubs de ce genre qui essaïmaient à Washington.

Portant uniquement son attention sur la jeune fille, il crut voir la transpiration dégouliner sur ses bras. Son tee-shirt rose humide laissait deviner des seins ronds dont les tétons pointaient et qui balançaient à chaque foulée. Ses cuisses élancées dans un short violet d'assez mauvais goût battaient la cadence. Il sentit un début d'érection le gagner et dut résister au désir de descendre sa main le long de son ventre. La longue queue-de-cheval blonde frappait le dos de la fille. En plissant les yeux, il pouvait distinguer les abdominaux et plus bas les muscles des mollets se contracter. Pourtant, comme ses voisins, la jeune fille ne semblait pas se concentrer sur ses efforts. Elle demeurait étrangement absente, fixant l'écran plasma qui lui faisait face. Elle ignorait royalement son voisin, les écouteurs dans les oreilles.

Totalement absorbé par le mouvement hypnotique de la course, Britzer pouvait sentir l'odeur de sueur mélangée au baume étalé sur les cuisses des coureurs. Il imaginait les femmes qui se changeaient dans les vestiaires, nues les unes devant les autres sans aucune gêne.

Un coup de klaxon le sortit de sa contemplation érotique. En tournant la tête, il découvrit une longue limousine noire de l'autre côté de la rue. Elle était démesurément allongée. Elle semblait d'autant plus longue qu'elle n'avait que quatre roues. Britzer restait toujours ébahi devant l'apparition de tels engins.

Pourtant les passants ne prêtaient aucune attention au véhicule. Il faut dire que les limousines faisaient partie du paysage urbain de la capitale américaine. On les louait pour quelques milliers de dollars à l'occasion de moments exceptionnels, mariages ou bal de promotion pour les jeunes étudiants. Elles constituaient ce luxe que l'on pouvait toucher du doigt pour quelques heures, un des symboles du rêve américain.

Britzer s'approcha de la voiture après avoir rajusté sa cravate devant les vitres teintées. Un chauffeur en livrée rouge et blanche, apparu par enchantement, lui ouvrit la porte située juste devant les roues arrière. En pénétrant dans l'habitacle, le chef des assistants fut surpris par l'ambiance chaleureuse qui y régnait. L'ensemble baignait dans un nuancier de beige et brun. Des carrés translucides recouvraient le plafond et laissaient filtrer une douce lumière bleue.

Quatre larges et profonds sièges de cuir se faisaient face, distants d'environ deux mètres. La moquette qui recouvrait le sol, haute et duveteuse,

était d'un beige soutenu. Des caissons en bois de noyer habillaient les parois. Britzer se souvenait d'y avoir déjà vu un mini bar. Mais d'autres portes semblaient avoir été ajoutées. Lui, qui avait eu l'occasion de rouler dans cette limousine une poignée de fois, ne manquait jamais d'être surpris par l'atmosphère très spéciale du lieu. Sitôt les portes refermées, il régnait une intimité telle qu'il n'aurait jamais imaginé que la vie se poursuivait de l'autre côté des parois. Il se sentait toujours dans un cocon avec ce plaisir particulier de tout voir sans être vu. Ici, on pouvait tout se permettre sans être découvert.

C'est aussi cette impression qui avait décidé Janet O'Leigh à acquérir l'objet. Elle lui avait avoué il y a des années, un soir où elle se sentait en verve, que cette impunité temporaire valait bien 120000 dollars.

— Une somme offerte par des généreux investisseurs, chacun ignorant qu'il n'était pas le seul à avoir participé, avait-elle ajouté dans un rire sonore.

Assise sur le siège opposé à la porte par laquelle il était entré, elle le fixait de son regard limpide. Celui-ci lui semblait moins soutenu que d'ordinaire. Peut-être était-ce dû à la robe bleue qu'elle avait revêtue, de la même teinte que son regard et qui s'arrêtait à mi-cuisses.

— Bonsoir Anderson, comment vas-tu ? le salua-t-elle après avoir croisé ses jambes.

En baissant rapidement les yeux, il vit qu'elle portait également des bas résilles bleus et des hauts talons de couleur identique. C'est en prenant une inspiration qu'il s'aperçut qu'il était resté en apnée depuis qu'il était entré dans la limousine. Il nota alors l'odeur de cuir frais qui flottait.

— Tu excuseras volontiers mon retard, mais j'avais un rendez-vous important qui s'est un peu prolongé. J'en ai profité pour me changer car je dois me rendre à un déjeuner qu'organisent quelques amis. Une réception plutôt privée ce qui explique ma tenue relativement légère comme tu l'auras remarqué, ajouta-t-elle après avoir surpris son regard en direction de ses jambes. Tu souhaitais donc me voir ?

Engoncé dans un fauteuil face à elle, Britzer enleva ses lunettes et entreprit de les nettoyer pour se donner le temps de la réflexion. Car toutes les phrases qu'il avait échafaudées en prévision de cet instant s'étaient évanouies.

— Je voulais faire le point sur la soirée d'hier, prononça-t-il avec difficulté.

— Mais elle était parfaite cette soirée ! La mise en jambes était agréable et la conclusion tout à fait impressionnante, souligna-t-elle. Enfin, j'imagine... s'empressa-t-elle d'ajouter.

— Je ne sais pas, j'ai une drôle d'impression, indéfinissable, comme si nous avions commis une erreur en voulant mélanger le plaisir et la politique. Peut-être quelqu'un nous a-t-il surpris et va vendre la mèche ?

— Mon pauvre Anderson, je t'assure, tu te fais du mouron pour rien. D'ailleurs...

À ce moment-là, le chauffeur baissa la cloison qui le séparait de l'arrière du véhicule.

— Où allons-nous, madame ?

— Vous pouvez rejoindre la *Beltway*^[1] et rouler jusqu'à ce que je vous prévienne. Comme d'habitude, eut-elle envie d'ajouter.

Alors que la voiture démarrait, elle ouvrit une des portes intérieures.

— Anderson, tu me sembles soudain très nerveux. Il faut te détendre. Que veux-tu boire ? Malgré l'heure matinale, je te conseille un bloody mary très frais. D'ailleurs, c'est ce que je vais prendre.

Et sans attendre sa réponse, elle saisit deux canettes qu'elle versa dans des verres à whisky.

— Que fêtons-nous ? lança-t-elle d'un ton légèrement ironique. La réussite de ta soirée ? Le décor, ma foi, fort ressemblant ? Tu t'es surpassé...

Elle vida la moitié de son verre d'une seule gorgée.

— Tu n'as jamais eu à te plaindre de moi. T'ai-je déjà fait défaut ? fit-elle, plus sèchement, alors que la voiture accélérât sur l'avenue.

— Non, je n'ai jamais eu à me plaindre, s'excusa-t-il quasiment.

En prononçant cette phrase, il constata que, face à elle, il n'avait jamais eu de conversation normale. À un moment ou un autre, elle arrivait toujours à prendre le dessus. Dès la première rencontre, elle l'avait tutoyé d'emblée et lui l'avait vouvoyée. Une habitude qui, comme bien d'autres, s'était enracinée voire enkystée dans leur relation.

— Je sais à quoi tu penses, mon cher Anderson. Tu te rappelles notre première rencontre, lorsque je t'ai ouvert ce matin-là. Je me souviens comme tu étais mal coiffé, tes vêtements froissés. Et pourtant, tu avais une lueur dans les yeux qui me plaisait bien, dit-elle de sa voix chaude en passant sa main sur sa cuisse.

Le contact de la robe en soie sauvage était lisse et doux. Comme les cheveux d'un enfant qui reposerait à ses pieds. Face à elle, Britzer écoutait sans piper mot, s'appuyant sur cette voix pour revisiter leur passé commun. Elle leur resservit un bloody mary et en lui passant son verre, leurs doigts se touchèrent.

— Bien sûr, les premiers temps furent difficiles, poursuivit-elle, la tête tournée vers les vitres. Tu étais révolté contre tout, tu t'emportais pour un rien. Et puis, j'ai pu emprunter de l'argent à un banquier avec lequel j'avais travaillé et je t'ai loué cette chambre à côté de moi. Tu as pu faire des études, de brillantes études... Tu ressemblais tant à celle que j'étais.

— Tu as beaucoup fait pour moi, reconnut-il automatiquement.

— Et puis j'ai gravi les rangs du parti démocrate et j'ai tenté de t'amener dans mon sillage. Mais je ne sais pas pourquoi, tu t'es bloqué, tu n'as pas suivi au rythme voulu. Dieu sait pourtant que je te l'avais dit qu'il y avait des

étapes à franchir à un certain âge. Faute de quoi on est voué à stagner. Mais tu n'as pas écouté ! Dès que tu as trouvé ce poste de responsable des assistants des sénateurs, tu y es resté accroché, comme un chewing-gum à un talon. Cela fait combien de temps que tu y es ?

— Peut-être sept ans, fit-il mine de réfléchir, bien qu'il connût parfaitement la réponse.

— Un travail de fonctionnaire, oui, siffla-t-elle entre ses dents. Alors que tu aurais pu accéder aux plus hautes fonctions en m'imitant.

Sa voix grimpa d'un ton. Elle leur servit un troisième bloody mary. Britzer ne toucha pas au sien et la vit en boire une longue gorgée avant de reposer son verre. En l'observant, il ressentit cette pression dans le ventre qui revenait à chaque fois que Janet O'Leigh lui parlait ainsi.

— D'ailleurs, pourquoi tu ne t'es pas marié ? Je t'avais pourtant bien dit qu'une femme serait un plus dans ta carrière.

— Mais je n'avais pas très envie... laissa-t-il traîner, sans faire l'effort de renchérir.

Il imaginait la suite avec impatience. Il commençait à être vraiment excité, autant par les gestes que par les mots de sa protectrice en bleu.

Elle se leva d'un coup et vint se poster, genoux à terre, devant lui. En regardant plus bas, il apercevait ses seins fermes à l'intérieur de la robe qui bâillait au décolleté. Les tétons bruns étaient à présent bien dressés, puissants au milieu des aréoles sombres. Ses lèvres s'entrouvrirent laissant voir les dents blanches et un bout de langue rosé. Les longs doigts manucurés de Janet O'Leigh serrèrent les cuisses de Britzer.

— Pas envie ? Et moi donc, est-ce que j'avais envie, à presque 30 ans, de me marier avec ce gentil Richard ? grinça-t-elle en appuyant sa pression sur ses cuisses.

— Richard avait deux qualités, reprit-elle. C'était le fils d'un riche brasseur et il n'était pas très curieux de ce que pouvait faire sa femme. Il avait donc compris le principe d'un mariage heureux : être des partenaires. Rappelle-toi, le jour des noces, tu as dû engager une *escort girl* pour être accompagné.

Devant le silence de Britzer, qui sirotait maintenant son verre en baissant les yeux, elle caressa de ses deux mains bien à plat les cuisses de celui-ci.

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas, Anderson, dit-elle d'une voix feulante, caressante elle aussi. J'ai demandé à cette escort girl ce qui s'était passé ensuite. Elle m'a répondu : « Rien du tout. Il m'a ramenée chez moi et il est reparti. » Pourquoi ? Elle était magnifique, particulièrement désirable avec ses seins lourds, légèrement potelée comme tu les aimes ? Non ?

Devant son silence, elle approcha ses lèvres des siennes au point qu'il

sentit le parfum qu'elle portait. Une fragrance que certains hommes trouvaient agressive mais pas lui. Un parfum de nuit où les notes de poivre se fondaient dans celles de la jonquille. On disait qu'à l'époque, le Français qui l'avait créé utilisait les sécrétions infusées des glandes du chevrotin porte musc mâle. Les glandes étaient, depuis, interdites à la vente mais la maison en posséderait toujours quelques stocks pour produire ce parfum diablement sensuel et envoûtant. Il ne bougea pas d'un pouce.

— Ah ! Tu vois que je connais bien tes goûts en matière de femme. Ou plutôt de jeunes filles, devrais-je dire. Tu crois que je n'ai pas vu où tu allais toutes les semaines, quand tu habitais à côté de chez moi ? Au bordel, oui, au bordel s'esclaffa-t-elle... Je les appelais « tes séances du jeudi soir ». Et tu rentrais, le visage placide, cachant ta joie et ton soulagement.

— Tu n'as jamais rien dit... s'étonna-t-il.

Les mains de Janet O'Leigh montèrent vers son ventre et elles commencèrent à déboutonner sa veste.

— Non, je me suis tue pendant toutes ces années. Non pas que je n'avais aucune question à te poser, souffla-t-elle, le visage contre le sien, les lèvres collées à son oreille. Mais j'attendais le bon moment. Il est maintenant venu. Pourquoi aimes-tu tant les jeunes filles, Anderson ? Au point de mettre ta carrière en danger.

Il ne sut que répondre. Il y aurait tant à dire. Il aurait fallu retourner dans les caves de la mémoire, remuer des souvenirs douloureux... Parler de ce qu'il n'avait jamais révélé à personne, en parler maintenant, à cette femme dont il n'avait jamais été aussi proche, aussi dépendant, aurait-il pu ajouter. Non, c'était impossible.

Il savait qu'il aurait pu se livrer, une fois pour toutes, se délivrer.

Parler aurait pu éviter la suite. Mais cela, il ne le voulait pas. Pas maintenant que sa verge frottait contre le tissu, rigide et presque douloureuse. Aucun mot ne sortit de sa bouche sèche. Ses deux mains enveloppèrent les fesses musclées de sa partenaire. Elles les massèrent et il commença à bouger sous elle. Un nid-de-poule sur la route les serra un peu plus l'un contre l'autre.

Janet O'Leigh, maintenant assise sur Britzer, amena sa main sur le bas de son ventre. Et tout en le bécotant dans le cou, un des endroits qu'elle savait des plus érogènes :

— Tu ne réponds pas Anderson ? Soit. Tu as tes petits secrets. J'ai aussi les miens. Mais je peux d'ores et déjà t'annoncer que la campagne pour l'investiture démocrate va connaître un tournant radical dans les prochains jours.

— Et comment cela ? réussit-il à demander malgré le plaisir intense que lui procuraient les baisers picorés de sa partenaire.

— Tu verras bien. Il n'est pas du tout dit que notre candidate ressorte perdante de cette nouvelle configuration. Mais puisque tu n'es guère bavard

sur ta vie, permets-moi de jeter un voile pudique sur la mienne.

Elle se leva alors, s'assit face à lui et continua tranquillement à se caresser entre les cuisses, de la main gauche. Sa robe montait et descendait au rythme de ses attouchements. Elle écarta les jambes un peu plus, de sorte que Britzer distingua bien le renflement entre ses doigts. Il ne pouvait se détacher du spectacle et caressa lui aussi sa verge à travers son pantalon. Dans un soupir prolongé, il entreprit d'ouvrir sa braguette.

— Non, pas tout de suite, lui intima une voix dure devant lui.

Les yeux de la femme blonde luisaient à nouveau de ce bleu glacial. La situation inédite l'émoustillait.

— Tu vas voir, je n'ai pas chômé depuis la dernière fois que tu es venu dans cette voiture. J'ai procédé à de nouveaux aménagements, chaudement recommandés par des hommes très influents. Tais-toi, regarde et fais exactement ce que je te demande.

Tout en poursuivant le va-et-vient de sa main sur son entrejambe, elle appuya sur un bouton qui souleva la partie supérieure de l'accoudoir central. Puis elle sortit la longue forme allongée dans la partie creuse.

Anderson Britzer n'en crut pas ses yeux. Un godemiché venait d'apparaître. Il faisait bien 25 centimètres de haut mais il était surtout large et noueux. De la distance où il se trouvait, il pouvait suivre les veines sur la couleur chair.

— Belle bête, n'est-ce pas Anderson ? miaula Janet O'Leigh en caressant la hampe artificielle et semi-rigide de sa main.

Il était si large que ses doigts ne pouvaient en faire le tour.

— Je sais que tu penses qu'il est trop gros et que je ne vais jamais y arriver. Mais regarde un peu, on ne gagne rien à faire des paris trop hâtifs avec moi.

Devant le visage ébahi de son vis-à-vis, elle souleva sa robe. Sous laquelle elle était totalement nue à l'exception de ses bas résilles bleus attachés au porte-jarretelles.

Britzer sentit son excitation grimper d'un cran supplémentaire quand il vit surgir un triangle noir au milieu de la peau blanche. Il était toujours terriblement ému de voir le contraste saisissant entre les cheveux impeccablement blonds et cette touffe de mousse sombre.

Janet O'Leigh plaça alors sa main sous sa toison et après deux ou trois allers-retours, introduit un doigt dans son intimité. Comme elle était assise face à lui, il voyait le majeur s'engloutir puis réapparaître.

— Vas-y, touche-toi et surtout regarde bien, gémit-elle alors qu'un deuxième puis un troisième doigt disparaissaient dans les replis rosés et bien humidifiés.

N'y tenant plus, Britzer se déboutonna et fit jaillir sa verge hors de son

pantalon. À l'air libre, celle-ci, pourtant d'une taille respectable, ne faisait pas le poids face au godemiché. Mais elle grossit encore sous la pression de sa main. Janet O'Leigh, qui l'avait vu faire, lui sourit :

— Continue Anderson... Pense à ce que te disait ta jeune blondasse des séances du jeudi soir. « Branle-toi bien mon chéri, plus elle est dure, plus je l'adore » : c'est ce qu'elle disait, non ?

À ces mots qui le projetaient d'un coup vers le passé, il appuya davantage sa tête contre le dossier et serra très fort la verge à sa base. Il rentra le ventre. La masse bien au chaud au creux de son poing fermé, il se mordit les lèvres pour ne pas crier.

Janet O'Leigh s'était levée et avait empoigné le godemiché qui semblait toujours aussi démesuré. Ôtant la main de son intimité, elle commença à enduire de sa liqueur féminine le gland artificiel. Puis elle se plaça à la verticale de l'instrument et se frotta au bout en écartant ses cuisses. Elle mouillait terriblement. Ses poils luisaient à la lumière dispensée par le plafond. La situation était une de celles qui l'excitaient le plus. Cet accoudoir arrangé, qu'elle avait eu l'occasion de tester dans une promenade avec un sénateur, lui avait procuré des sensations inoubliables. Bien plus intenses que celles qu'elle aurait jamais dans les bras de la plupart des hommes.

Tout en fixant Britzer de ses yeux bleus fjord, elle empoigna la tige de caoutchouc et s'enfonça dessus. Jambes écartées, elle allait de plus en plus bas vers la base du fauteuil. Britzer se leva alors et se colla à elle. Il l'embrassa tandis qu'il frottait sa verge érigée et rubescente contre le ventre de sa partenaire.

Soudain, parvenue quasiment à la base du godemiché, elle râla et lui mordit la lèvre supérieure. Puis elle se releva et prenant la verge de Britzer dans sa main, elle lui chuchota à l'oreille :

— Tu vas découvrir d'autres sensations dans quelques secondes. Je te branle bien, hein, mon chéri.

Tu le sais, plus elle est dure, plus je l'adore.

La verge se raidit davantage dans sa main. Elle appuya sur un autre bouton sur le côté de l'accoudoir. Cette fois-ci, les deux fauteuils du côté où se trouvait Britzer s'ouvrirent et une forme indistincte en sortit. Comme elle avançait, reliée à deux vérins en plastique, Britzer comprit quel cadeau Janet O'Leigh lui avait réservé. Ce qu'il avait pris pour un air bag était en fait une poupée. Quand les vérins atteignirent le bord des fauteuils, celle-ci se redressa.

— Surprenant, mon cher, n'est-ce pas ? déclara la propriétaire de la limousine, pas mécontente de la surprise de son hôte.

Pendant toute l'opération, elle n'avait pas cessé de le masturber, ses doigts fins allant et venant le long de la verge avec souplesse.

— C'est une jolie poupée gonflable, marmonna Britzer, sans avoir

remarqué le mouvement de la main sur son membre.

— Non, une poupée en silicone platinum, nuance ! coupa-t-elle. C'est le modèle le plus cher du monde. Il m'en a coûté plus de 10000 dollars. Pas mal pour un sex toy, non ?

Et elle lui prit la main pour lui faire sentir la texture de la poupée. La matière était douce, lisse et souple presque comme la peau. Naturellement, il s'avança vers les seins dont les tétons étaient déjà érigés. Les mamelons, les rugosités, tout y était. Ū pressa le sein, d'une forme parfaite et dessina le contour des lèvres, très charnues et légèrement nacrées. La bouche ouverte formait un « o » comme pour marquer son étonnement devant cet homme qu'elle ne connaissait pas.

En fermant les yeux pour mieux éprouver la sensation de ce contact très particulier, il descendit la main vers le bas-ventre. Il n'y avait aucun poil. Il parcourut les plis et replis satinés avec délicatesse, comme si la poupée risquait de se réveiller.

— Rappelle-toi la jeune fille blonde d'hier soir. Tu avais l'air de l'apprécier, chuchotait la voix à côté de lui. Tu vas maintenant bien la baiser, Anderson, bien à fond. Tu sais comment faire.

Il sentit un léger froid et découvrit que Janet avait enduit son membre d'un lubrifiant. Reprenant sa verge en main, elle l'amena au bord du ventre de la poupée. Puis elle écarta une cuisse de silicone. Machinalement, il fit de même avec l'autre et s'avança vers la fente glabre. Une sensation de douceur le surprit quand il entra en contact. Il tâta encore un peu puis pénétra franchement.

— Elle est là, elle t'attend, poursuivit la voix, tout près de lui. Elle te sent dur et dressé et elle aime ça.

Comme Janet O'Leigh lui imprimait une claque sur les fesses, il s'enfonça tout à fait dans le sexe artificiel. Son membre allait et venait sans difficulté et pourtant il ressentait l'étui le presser pour attiser son excitation.

Il repensa à Nadège de l'Ecluserie, à la manière dont il avait pénétré ses reins étroits. À l'idée que ce devait être la première fois pour elle dans cette partie de son corps, il serra les hanches de la poupée et se laissa franchement aller à la volupté. Il la pilonna par à-coups comme il l'aurait fait avec une vraie femme.

Et presque naturellement, alors qu'il allait jouir, il se retira du mannequin et se plaça devant Janet comme il l'avait si souvent fait. En lui souriant, elle lui enleva les lunettes et déposa un baiser sur son front transpirant. Puis elle s'empara de sa verge et la comprima fortement. Dans un grognement de bien-être, il envoya sa semence qui se répandit sur le mouchoir en tissu écossais qu'elle tendait de l'autre main. Et qu'elle s'empressa de jeter dans une poubelle masquée par la cloison.

— Eh bien, ma foi, c'était une belle séance, non ? déclara-t-elle en

conclusion.

Et sans attendre la réponse de son acolyte qui se rhabillait, elle poussa à nouveau les boutons vert et rouge. Une dizaine de secondes plus tard, la limousine avait repris son apparence initiale. Bien malin qui aurait pu deviner la scène qui s'était déroulée quelques minutes auparavant.

Après avoir lissé sa robe d'un bleu toujours immaculé, Janet O'Leigh se rassit et servit deux autres bloody mary.

— On dit que la cigarette après l'amour est la meilleure, dit-elle avec ironie. Pareil pour le bloody mary. C'est le plus désaltérant.

Sur ces mots, elle vida doucement son verre en regardant à travers la vitre les forêts qui défilaient.

— Tu sais, Anderson, reprit-elle pour son interlocuteur silencieux, cette limousine est décidément le meilleur investissement que j'ai fait. Ce qui se fait à l'intérieur ne se voit pas à l'extérieur. Aucun risque d'arrestation. Quand tu vois cet idiot de *Spitzer*[\[2\]](#)...

Britzer sourit en pensant que le monde était décidément plein d'humour involontaire. De Spitzer à Britzer, il n'y avait que quelques consonnes de différence. Il ne croyait pas aux présages, aux corbeaux noirs ou aux entrailles de poulet.

Il n'empêche. Malgré le plaisir qu'il venait d'éprouver, toujours spécial, son sale pressentiment d'une catastrophe imminente le poursuivait toujours quand il quitta la limousine noire.

Janet O'Leigh le regarda sortir avec soulagement. Vu l'ampleur du guet-apens qu'elle était en train de monter, elle n'avait pas le droit de se trahir.

— Il faut le rassurer, l'endormir, se répéta-t-elle pendant quelques secondes.

Malgré l'envie de lui en dire plus, elle ne pouvait pas le mettre dans la confiance. Il était trop imprévisible, trop faible. Maintenant si près du but, elle ne pouvait se permettre la moindre erreur.

CHAPITRE IV



— Ouf, j’ai cru qu’on ne s’en sortirait jamais ! s’exclama Géraldine en franchissant la porte vitrée les libérant des formalités administratives de l’aéroport international de Washington.

— En plus de huit heures de vol, on s’est tapé deux heures de retard et une heure de douane, reprit Corentin. À croire que ça ne sert à rien d’être flic...

Sitôt la porte passée, les policiers se retrouvèrent entourés d’une petite foule bruisante de familles venues chercher les leurs et trépignant derrière les barrières de sécurité. Il ressentit la différence de température avec la salle précédente. De ce côté-là du grand aéroport, la climatisation avait été poussée à fond, digne d’une chambre froide. Par-dessus les têtes devant lui, il essaya d’apercevoir qui les attendait. Un jeu qui l’amusait à chaque déplacement professionnel. Ce couple-là, devant le Starbucks, lui semblait avoir la tête de l’emploi. Arrivé à quelques pas d’eux, il vit son nom sur la pancarte que tenait l’homme.

— Bonjour, je suis le commandant Corentin, lança-t-il dans un anglais fluide tout en regardant l’homme droit dans les yeux. Vous devez être Toni Adams ?

— Pas du tout, répondit en français la jeune femme qui se trouvait à ses côtés. C’est moi, Toni Adams.

Et elle accompagna ses paroles d’un petit sourire poli qui s’ouvrit davantage face à l’étonnement de ses interlocuteurs.

— Oui, je sais, habituellement, Toni est un prénom plutôt masculin, poursuivit-elle. Sauf que ma mère trouvait original de me donner le prénom

de son chanteur préféré, Tony Bennett. Vous connaissez ?

— C'était un crooner de cabaret, copain de Sinatra et très apprécié des femmes de 80 ans, récita machinalement Boris Corentin.

— Et puis, j'imagine que vous deviez vous attendre à des hommes en cravate, enchaîna-t-elle avec un léger accent américain. Sauf que le FBI, ce n'est pas que ça. Il y a de plus en plus de femmes.

Elle tourna légèrement la tête vers la droite :

— Je suppose que vous êtes Géraldine Hébert ? dit-elle en se tournant vers la Française pour lui tendre la main.

« Joli brin de femme, se dit cette dernière, en serrant les longs doigts fins et recouverts d'un vernis rose. Décidément, cette enquête en pays yankee ne pouvait mieux commencer ! »

La petite trentaine, grande et élancée, dotée d'une coiffure au carré à la Louise Brooks, Toni Adams détonnait au milieu des voyageurs aux tenues relâchées. Ses yeux noisette pétillants relevaient l'aspect strict de son visage.

— Vous avez fait bon voyage, vous n'êtes pas trop fatigués ? leur demanda-t-elle, alors qu'ils empruntaient la série de tapis roulants les amenant au parking.

— C'est large, l'Océan Atlantique, indiqua Corentin. On a regardé « Bienvenue chez les Chtis », le dernier film comique à succès, on a mangé et puis voilà...

À l'extérieur, ils sentirent la chaleur mélangée d'humidité les happer. En arrivant devant la voiture, ils suaient déjà. Le chauffeur se mit au volant, les Français derrière, et la voiture démarra à la suite de taxis multicolores.

— Nous avons de l'autoroute jusqu'à Washington. On devrait arriver au FBI dans une petite heure, déclara Toni en sortant un dossier de son sac.

Boris Corentin tressautait sur la banquette, à cause de la route dont les plaques de ciment étaient mal jointes. En regardant par la vitre, il voyait des forêts défiler le long des 2X5 voies.

— Comment pouvez-vous parler aussi bien français ? demanda-t-il à Toni Adams.

— Oh, c'est tout simple ! J'ai suivi pendant un an un cours d'affaires criminelles à la Sorbonne avant d'entrer au FBI. J'ai pu découvrir votre beau pays et faire des rencontres très agréables, ajouta-t-elle en regardant Géraldine droit dans les yeux.

La Française crut voir les joues de Toni s'empourprer légèrement.

— C'est amusant, lança-t-elle, la tête quasiment collée à la vitre. Je viens de voir quatre ou cinq plaques minéralogiques avec un dessin complètement différent.

— Ce devait être des plaques de Virginie ou du Maryland, un peu au nord d'ici, répondit Toni. Chaque automobiliste a le choix de mettre la plaque qu'il

souhaite, parmi une bonne centaine. On a comme ça des fleurs, des oiseaux, une tête de tigre. Ou bien quatre dessins de crabes différents pour le Maryland, dont c'est la spécialité locale.

— Je trouve que c'est plus joli qu'en France où on risque de supprimer les départements, remarqua Géraldine. Avec seulement des numéros, ça ne va pas être folichon.

— Et vous avez près de 5000 plaques pour les 52 Etats américains. Plus celles où vous pouvez mettre des messages genre « 2be3 » pour « to be free »... Etre libre... C'est drôle...

— Comme le langage SMS, quoi... ajouta Boris Corentin. Quelle culture sur ces simples morceaux de métal...

— Oh, c'est un journaliste passionné qui fait collection des images de plaques qui m'a tout raconté. Il nous avait d'ailleurs bien aidés sur l'affaire Spitzer...

— Les aspects les plus croustillants de l'histoire ont franchi l'Atlantique, précisa Corentin. Mais excusez ma franchise. Vous n'êtes pas un peu jeune pour une affaire d'une telle importance ?

— Et moi alors ? Je compte pour du beurre ? intervint Géraldine en donnant un petit coup de poing sur la cuisse de son supérieur.

— Toi, ce n'est pas pareil, lui rétorqua Corentin avec une douce ironie. Tu es encore en formation auprès d'un grand professionnel...

Toni se tourna vers le commandant. Ses yeux brillaient d'une intelligence vive.

— Vous ne me dérangez pas, répondit-elle du tac au tac. Il se trouve que j'avais de bons résultats à l'université et que le FBI organisait une vague de recrutements pour les femmes. Je me suis présentée et j'ai été engagée. En gros, j'ai bénéficié de la discrimination positive. Et je me suis débrouillée pour convaincre mes chefs de travailler sur cette affaire. À propos...

Elle ouvrit l'enveloppe qu'elle tenait sur ses genoux.

— Je pense que vous avez eu un résumé de l'affaire par nos services. Nous avons pu récupérer d'autres photos de Nadège de l'Ecluserie. Tenez...

— Jolie brin de fille, ne put se retenir de dire Géraldine en découvrant l'adolescente en robe de soirée.

En relevant les yeux, son regard croisa celui de l'Américaine qui lui semblait loin d'être indifférent.

— Et vous avez commencé l'enquête ? demanda Corentin, en recentrant la discussion.

— Je préfère laisser mon supérieur vous en dire plus à ce sujet, souligna Toni en regardant de nouveau la route. Nous arrivons à Washington. Nous ne sommes plus très loin du FBI.

Engluée dans le trafic de la fin d'après-midi, la voiture longea une vaste

pelouse.

— Le bâtiment blanc, au bout, c'est le Capitole, montra Toni. Et cette gigantesque pelouse s'appelle le *Mail*. Elle est entourée de musées, tous gratuits.

Des grappes de touristes venus de tout le pays déambulaient sur les larges trottoirs. Géraldine nota que les femmes étaient habillées comme pour aller à la plage, avec des robes toute simples et des tongs. Les hommes, eux, assumaient sans problème le bermuda et les chaussettes blanches dans les baskets.

Cinq minutes plus tard, la voiture arriva devant le FBI. Le bâtiment était une sorte de gros rocher compact, recouvert de centaines de fenêtres rectangulaires. L'entrée était surmontée d'une affiche portant simplement les mots en lettres bleues sur fond blanc « FBI : 100 ans ». Sur la façade, des morceaux de ferraille sortaient par endroits du béton armé, fruits des carottages effectués dans le ciment. Quelques filets recouvraient la partie supérieure du toit, posée comme un chapeau sur le tout. Toni Adams surprit le coup d'œil étonné des Français.

— Des pierres tombent parfois, précisa-t-elle. Ça fait plus d'un an que des travaux ont commencé...

Arrivée au poste de contrôle, elle montra son badge et la voiture gagna le parking en sous-sol. Encore deux portes ouvertes grâce à la clé électronique et ils arrivèrent dans un couloir qui donnait sur le bureau de sécurité. C'était une guérite seulement meublée d'une chaise et d'une table. Un garde à casquette leur tendit sans un mot deux feuilles et un stylo.

— Vous pouvez remplir quelques formulaires ? demanda la jeune femme. Je sais que vous êtes fatigués mais c'est là règle ici. Et puis, nous avons été prévenus assez tard de votre arrivée...

Les deux policiers français durent se concentrer pour écrire exactement les mêmes réponses qu'à l'aéroport. Sitôt ces formalités exécutées, le petit groupe se retrouva devant un ascenseur. Un « zip » du badge pour entrer dans l'ascenseur, un nouveau « zip » pour le faire démarrer. Arrivés au cinquième étage, ils se retrouvèrent devant un long couloir d'une cinquantaine de mètres aux murs blancs. Aucun tableau, aucun signe distinctif hormis des numéros aux portes. Ils marchèrent sur le sol recouvert d'un linoleum immaculé. Dans un silence de monastère, Toni frappa trois coups à une porte.

— Entrez ! fit une voix une trentaine de secondes plus tard.

Ils pénétrèrent dans une salle de réunion occupée par une grande table ovale pouvant accueillir au moins vingt personnes. Deux grands drapeaux américains encadraient une commode. Leurs pieds s'enfonçaient un peu dans l'épaisse moquette brune. Derrière la table, cinq hommes étaient assis dans de larges fauteuils. Seule touche de couleur vive, des pommes rouges et vertes étaient disposées sur un plateau de verre au milieu de l'ensemble. Un homme

se tenait debout à l'extrémité de la table bien cirée, plongé dans des documents. Les feuilles s'abaissèrent comme le trio arriva à trois mètres. Quand il les vit, il les regarda fixement, mais avec une expression lointaine, presque absente. Géraldine pensa à un personnage de cire aux traits puissants. Les mâchoires larges, les lèvres fines, tout était tendu, même au repos.

— Bonjour, je suis l'agent spécial Shelley Webb, leur dit-il d'un seul bloc en anglais. C'est moi qui suis chargé de l'affaire Richardson de l'Ecluserie pour le FBI.

La voix était sèche, sans affectation, comme au rapport devant un supérieur. À la fin de la phrase, les cinq personnes assises se tournèrent toutes vers les Français. Géraldine nota avec ironie le remarquable nuancier de bleu et d'antracite que composait l'ensemble des costumes. Ils se seraient téléphoné le matin pour se donner leur habit de la journée que le résultat n'eût pas été plus harmonieux.

— Je vous présente ceux qui nous ont rejoints pour cette réunion, enchaîna directement le responsable. Ils n'ont pas de fonction opérationnelle dans notre affaire mais je les tiendrai personnellement informés du déroulement des opérations. En effet, cette affaire concerne plusieurs services, de manière plus ou moins directe...

Un peu sonné par le débit de paroles, Corentin vit du coin de l'œil que Toni s'apprêtait à traduire les propos de son chef. Il l'interrompit d'un petit mais ferme geste de la main pour lui signifier que ce n'était pas indispensable. Quand il reprit le cours du monologue, il saisit les mots de « service de la Maison Blanche », « secrétariat d'Etat » ou « CIA ».

— À aucun moment, il ne nous a vraiment adressé la parole, se dit Corentin en le regardant plus attentivement.

Il l'écoutait débiter son laïus, un bon petit discours bien préparé pour faire impression, prendre le contrôle dès le début auprès des *Frenchies*. Mais après cette entrée en matière, il allait devoir entrer dans le vif du sujet, celui de la coopération avec la police française.

— ... Et nous remercions ces services pour leur efficacité. Parlons maintenant, de la chaîne de commandement. Je suis le responsable de l'opération. Pour être plus clair, toute information devra m'être remontée et aucune décision prise sans mon accord, martela-t-il d'une voix ferme en regardant l'un après l'autre ses interlocuteurs.

La phrase se termina dans le ronronnement de la climatisation.

— Le directeur général du FBI m'a prévenu hier que nous aurions à coopérer avec la police française. Une collaboration apparemment demandée avec insistance par votre ministère des Affaires étrangères.

Il s'interrompit, semblant attendre une réaction de ses interlocuteurs. Devant leur silence, il reprit en baissant d'un ton.

— Je vous propose l'organisation suivante sur cette affaire très sensible.

Nous nous chargeons de l'enquête concernant Kate Richardson, vous vous occupez du volet Nadège de l'Ecluserie... Quant à l'enquête commune, vous travaillerez main dans la main avec Toni Adams, qui vous a accueillis. C'est un excellent agent spécial, à gros potentiel, qui me rapportera plusieurs fois par jour l'avancée de l'enquête.

— Est-ce que vous avez déjà commencé à chercher qui a pu envoyer les deux lettres de chantage ? demanda Corentin en s'approchant davantage de Shelley Webb.

Les deux hommes étaient à un peu plus d'un mètre cinquante l'un de l'autre. Dans leurs costume-cravate, ils ressemblaient pourtant à deux boxeurs se défiant du regard au moment de la pesée.

— Non, ce n'est pas l'envie qui nous manquait de commencer les recherches. Mais bien notre accord de coopération. Nous ne voudrions pas gâcher la nouvelle entente cordiale entre votre nouveau président et les Etats-Unis, souligna-t-il, plus mordant et sans aucun sourire. Nous vous attendions avec impatience pour vous montrer comment nous pouvons travailler.

Et ses lèvres remontèrent légèrement comme il ajouta :

— En toute coopération, bien sûr.

Il se tourna vers sa collaboratrice :

— Toni, vous pouvez aller au Capitole dès maintenant, suggéra-t-il à la jeune femme qui se tenait aux côtés de Géraldine depuis leur entrée dans la pièce.

Sur ce, Shelley Webb se fendit d'un bref :

— Bon courage.

Puis il se replongea aussitôt dans son dossier.

Et le trio ressortit sous le même silence qui avait accueilli leur entrée. À ceci près, peut-être, que Corentin ressentait des fourmillements au bout des membres. Une sensation qui lui était arrivée la première fois à six ans. Il était énervé et son père ne cessait de lui répéter d'une voix douce et condescendante qu'il lui fallait se calmer. Des mots qui, bien entendu, ne faisaient qu'amplifier son énervement. Il repensait encore à cette anecdote alors qu'ils rejoignaient la voiture.

Une autre image se superposa à ce souvenir, celle de Charlie Badolini leur demandant d'être ses yeux et ses oreilles et leur intimant d'agir avec diplomatie. Sur ce coup-là, il fallait garder ses nerfs.

« C'est bien, se dit-il en faisant un petit clin d'œil à Géraldine, comme la voiture se dirigeait vers le bâtiment blanc. Elle n'a pas moufté devant le cow-boy. Elle s'est tenue à carreau... »

C'est sur ces pensées qu'ils arrivèrent au Capitole.

— Je vous propose d'aller vérifier dans le poste de sécurité s'il s'est passé quelque chose de particulier durant la soirée des assistants, leur dit Toni en

gravissant les quelques marches qui menaient à une terrasse sur le côté de l'énorme et éblouissant bâtiment.

La pièce, cette fois-ci, constituait un vaisseau peuplé d'écrans muraux. Un garde les accueillit poliment et leur fournit un siège. Toni préféra rester debout derrière Géraldine.

— Trois caméras nous intéressent. Celle qui filme la rotonde et deux autres qui surveillent les seuls accès ouverts pour quitter la soirée, des portes annexes.

— Est-ce que ce sont des caméras numériques avec scénarios préétablis ? s'enquit Géraldine en regardant le petit levier que commençait à actionner le garde.

— Tout à fait, répondit Toni. Je vais demander quels sont les scénarios prévus sur ces caméras.

Les deux Français étaient si perdus dans les réponses mélangeant allègrement langue populaire et argot technique qu'ils perdirent rapidement le fil de l'échange.

— En fait, résuma Toni, il m'a dit que la caméra nous signalera toute personne qui sort seule et tout autre mouvement. Par exemple, si la personne lève la tête comme si elle cherchait une caméra.

Ils commencèrent à visionner rapidement la mémoire de la première caméra, celle de la rotonde. Elle ne leur apporta aucune information. Mais lorsque le moniteur arriva au discours de Janet O'Leigh, Corentin demanda de laisser défiler les images. Ultrasensible, l'appareil numérique détaillait jusqu'aux inflexions de voix de l'oratrice.

Corentin se pencha vers l'écran.

— Quelle présence, quelle prestance, releva-t-il comme elle évoquait son propre passé devant les assistants. Elle est impressionnante de maîtrise.

— Mouais, je la trouve super froide et sacrément rigide, grommela Géraldine.

— L'un n'empêche pas l'autre, petit bonhomme, lui lança-t-il, le regard toujours fixé sur l'écran.

— En tout cas, elle a bien fait avancer la cause des femmes en politique, releva Toni.

Les policiers se penchèrent alors sur une des sorties du Capitole. Dans cette pièce à l'ambiance feutrée et aux lumières tamisées, Géraldine et Corentin ressentaient la fatigue du voyage. Ils avaient du mal à maintenir leur concentration sur le petit écran devant eux. Ils écarquillaient leurs yeux quand soudain, une forme apparut à la droite du moniteur puis disparut en un mouvement.

La main de Toni se crispa sur l'épaule droite de Géraldine.

— Regardez, souffla-t-elle en anglais. Il y a quelqu'un.

Et alors que le garde repassait au ralenti la séquence, les longs doigts fins de l'Américaine s'attardèrent plus que de raison.

Sur l'écran, apparut le visage d'un jeune homme, pas tout à fait de profil. Même si la technologie avait fait des progrès énormes depuis les cassettes, le trait restait assez grossier quand il était grossi une dizaine de fois. Toni remarqua qu'il devait avoir les cheveux bouclés. Quant au reste du corps, il était masqué par une veste de costume que rien ne permettait de distinguer du million d'autres vestes à la mode produites cette année. Bref, la silhouette s'avérait, elle aussi, un modèle bien courant et banal.

Une demi-heure après avoir testé tous les zooms, les gros plans et les angles possibles, le trio n'était pas plus avancé. L'inconnu l'était plus que jamais.

Toni demanda au vigile trois copies papier de la moins mauvaise capture d'écran possible. Une fois celles-ci en leur possession, elle se tourna vers ses confrères.

— Le mieux serait d'appeler Shelley pour voir ce qu'on peut faire.

Elle composa un numéro sur le clavier du téléphone fixe devant le garde en prenant bien soin de mettre le haut-parleur. On décrocha à la quatrième sonnerie. La jeune femme fit un point précis de la situation à son chef. Dès qu'elle eut fini son rapport, la voix résonna dans le bureau de sécurité.

— Nous avons déjà eu à gérer ce cas de figure bien précis. Le règlement stipule qu'il faut faire intervenir les physionomistes des affaires spéciales et les as du décryptage de caméra. Je préviens les services concernés tout de suite... Toi, tu prends les enregistrements et tu reviens aussi vite que possible. Pour plus de discrétion, vous vous installerez dans la salle informatique blanche.

Et il raccrocha. Après avoir empoigné son sac, Toni découvrit les mines mi-amusées mi-consternées de ses coéquipiers.

— Drôlement organisé votre chef, avança Corentin en se dirigeant vers la sortie.

L'Américaine acquiesça d'un rapide hochement de la tête.

— Il est passé par tous les bureaux du FBI. Il en connaît bien les rouages. C'est un ancien Marine, il a fait la première guerre du Golfe, dans les années 90. Il peut être cassant mais c'est un bon supérieur. Il est loyal et c'est rare dans ce métier. Et vous verrez, il n'hésite pas à mettre les moyens nécessaires sur une grosse affaire.

— C'est le moins que l'on puisse dire, conclut Corentin si bas que seul Géraldine l'entendit.

À la sortie du Capitole, Toni courait quasiment vers la voiture qui les attendait sous un cerisier à deux cents mètres de là. Géraldine força son pas pour la suivre. Lorsqu'elle arriva à sa hauteur, Toni était à peine essoufflée.

— Où est Corentin, lui demanda-t-elle ?

— Je ne sais pas, je croyais qu'il était avec vous, rétorqua assez brusquement Géraldine.

Ne voulant ni l'une ni l'autre s'abaisser à aller chercher le retardataire, elles attendirent donc. Au bout de cinq minutes, Corentin apparut enfin.

— Alors, mesdemoiselles, on bronze tranquillement ?, leur lança-t-il de son air goguenard.

— Toi, grand chef, tu as trouvé quelque chose, le coupa Géraldine. Allez, crache le morceau tout de suite.

Apercevant Toni un peu perdue dans l'échange, Corentin ralentit son débit.

— J'ai trouvé quelque chose comme tu dis, petit bonhomme. Je ne sais pas si vous avez remarqué le vigile qui est posté à côté de la porte. Je me suis dit que ça ne coûterait rien de lui poser quelques questions.

— Allez, crache le morceau, s'agaça Géraldine.

— Il m'apprend qu'il est gardien de jour au Capitole depuis trois ans, ce qui ne nous avance guère mais surtout qu'il était auparavant vigile en boîte de nuit...

Plus exactement physionomiste. Je sors alors la capture d'écran de ma poche, lui montre... Il la regarde sous toutes ses coutures, l'approche, l'éloigne, réfléchit... Et finalement, me dit qu'il s'agit certainement de...

Corentin ouvre et regarde dans son calepin.

— ... Matt Hampshire. Oui, c'est ça. C'est le nom qu'il m'a donné. Vous le connaissez ? demande-t-il à Toni.

— Oui, c'est un des vingt assistants mâles du Sénat, répondit-elle. Mais comment l'a-t-il reconnu ?

— Il a surtout remarqué ses oreilles bizarroïdes. Il m'a dit qu'en dix ans de physionomiste, il en avait rarement vu d'aussi jolies, ajouta Corentin.

De retour au FBI, ils vérifièrent la photo d'identité du jeune homme dans le « trombinoscope » des assistants. En raison de la nouvelle loi sur les photos numériques, les oreilles devaient être dégagées. Et celles-ci apparaissaient dans toute leur splendeur. Boris Corentin se pencha vers Géraldine Hébert :

— Pas vrai qu'il est beau, le garçon, avec ses oreilles en chou-fleur ? On en ferait une bonne salade, non ?

— Bof, il a une tête trop carrée pour moi, lui rétorqua-t-elle, comme Toni s'approchait d'eux, le sourire en bandoulière.

— On a bien commencé le travail, lança-t-elle. C'est un bon premier pas.

Ses yeux brillaient de cette excitation de l'enfant qui ouvre ses paquets à Noël. Un moment magique. À ce moment-là, Shelley Webb pénétra dans la pièce. Il s'approcha à grands pas de Toni et lui posa la main sur l'épaule.

— *Good job !* clama-t-il, avec l'expression d'un propriétaire flattant l'encolure de sa jument vainqueur devant des adversaires de longue date.

Et avant qu'elle puisse dire quoi que ce soit, il plastronna d'un air martial, sans même féliciter les Français pour leur travail :

— Vous voyez, le FBI n'est pas si mauvais que cela ! Nous avons de bonnes méthodes de travail, des méthodes saines et sûres qui arrêteront tous ceux qui se mettront en travers de l'élection de notre pays. Nous sommes quand même le leader du monde libre !

Toujours étonné par les discours teintés de nationalisme des Américains, Boris Corentin eut un flash lorsqu'il entendit ces mots dans le bureau climatisé. Il pensa une fois encore à Charlie Badolini, à ses cigarettes, ses silences, au poids de ses phrases.

Et il décida de leur montrer ce que valait la Brigade Mondaine. Il en avait connu d'autres dans sa carrière, des forts en gueule, des « m'as-tu-vu », des coups de Trafalgar, des coups de sangs, des coups de pompe au cul aussi. Mais Corentin savait d'où il venait. Il était de cet ancien pays au cœur d'un continent qu'on dit « vieux » quand on ne cherche pas d'autre mot. Quand on pense que le moderne chasse forcément l'ancien pour son bien. Ses méthodes, il les avait apprises d'anciens flics ; interroger, confronter, regarder... La technologie ne faisait pas tout.

Il vit Aimé Brichot, son sens du devoir, il se rappela les collègues à l'ancienne, les valeurs qu'ils transmettaient, qu'il avait en lui. Il pensa à Géraldine, qu'il devinait à côté de lui, toujours tendue, le présent et le futur de la Mondaine. Alors, il sourit au responsable du FBI. En le fixant bien droit, bien dans les yeux. Un long et bon sourire. Celui-ci ne perdait rien pour attendre.

CHAPITRE V



Après avoir quitté la limousine l'esprit et le corps essorés, Anderson Britzer marcha durant cinq minutes dans la rue, les mains dans les poches, butant sur quelques dalles mal scellées. Encore sous l'emprise duvetueuse de la poignée de bloody mary ingurgité, il tenta de se rappeler ses obligations de l'après-midi. En vain. Il savait bien qu'il avait des réunions, mais où et lesquelles...

Il téléphona à sa secrétaire, une charmante mère de famille, connue dans le Capitole pour ne jamais quitter son bureau de plus de cinq mètres.

— Bonjour Suzanne, je suis en ville et j'ai un horrible mal de tête. Pouvez-vous me rappeler les rendez-vous que j'ai cet après-midi ?

— Vous devez rencontrer un candidat pour un poste d'assistant à 15 h.

Pris d'une soudaine envie de flâner avant un début de soirée qui s'annonçait particulièrement excitant, Britzer fit un effort pour répondre d'une voix neutre :

— Bien Suzanne, merci d'annuler ces rendez-vous.

Je crois que je vais rentrer me soigner à la maison.

— Parfait, monsieur. Je vous rappelle que lundi, vous avez un déjeuner avec un père d'assistant au sujet d'une lettre de recommandation pour l'Université.

— Merci Suzanne. À propos, vous pouvez aussi rentrer chez vous. Bon week-end.

Cet après-midi oisif l'enchantait. Cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps de faire l'école buissonnière. Il faut dire qu'il était souvent confiné dans le périmètre du Capitole et les restaurants alentour pour ses « déjeuners d'affaires » comme il les appelait. En fait, des occasions de rencontrer d'autres responsables administratifs du Congrès et du Sénat voire des hommes politiques et d'échanger les derniers ragots. Entretenir ses réseaux de potins

prenait du temps. La bonne info s'avérait dure à dénicher. Or, détenir l'information, la retenir et la distiller au bon moment ou propager une rumeur, constituait sa principale arme de survie en milieu hostile, c'est-à-dire au Capitole. Il avait appris cela de Janet O'Leigh. Une diva en la matière.

Et il aurait bien besoin de ces heures de liberté car la séance de la limousine lui avait laissé un goût d'inachevé. À chaque rencontre suivie d'un extra avec Janet O'Leigh, il en ressortait comme étranger à lui-même, s'en voulant presque d'avoir cédé à son bon plaisir. Mais en même temps, comme les scénarios sexuels auxquels elle le soumettait étaient très originaux, Britzer en tirait une profonde satisfaction. Il avait l'impression, à ces moments-là, de compter pour elle.

Sauf que là, ce lourd calme qui d'ordinaire l'envahissait se faisait plus qu'attendre. Au contraire, les nerfs le titillaient et une certaine fébrilité s'emparait de lui. S'apercevant qu'il marchait les yeux au sol, il leva la tête en quête de visages nouveaux à y imprimer. De préférence, des chevelures de jeunes filles, bouclées ou à queue-de-cheval, des poitrines si possible lourdes et gonflant les tissus. Il quêtait aussi les cuisses et les mollets fuselés des démarches juvéniles et les bouches... Des lèvres pleines l'enivraient, le grain de la chair à lécher... À ces pensées, le désir s'était à nouveau mis en mouvement dans son ventre.

Il aperçut un groupe de quatre jeunes filles en uniforme qui attendaient au carrefour. Vêtues d'une jupe rayée bleu marine et rouge coupée au-dessus du genou et d'un chemisier blanc, elles parlaient en agitant les mains. Un peu ébloui par le soleil de ce début d'après-midi, Britzer vit le quatuor se diriger vers lui. Il ne fit aucun détour pour les éviter et coupa le groupe en deux. Au moment précis où il les croisa, il les entendit rire.

« Avant, elles parlaient et juste en me voyant, elles rient, se dit-il en son for intérieur. Elles se moquent de moi... »

Il se retourna et il les vit le dévisager en pouffant de nouveau.

Une vague de chaleur monta en lui. Comme souvent quand il était déstabilisé, la tête lui tourna. Il dut s'adosser à un mur pour ne pas tomber par terre. En fermant les yeux pour retrouver ses sens, il ressentit la chaleur pénétrer sa peau. Ses paupières le protégeaient du soleil.

Il se revit dans la chambre, vingt ans plus tôt, avec ce même soleil qui l'aveuglait. Britzer sentit ses jambes flageoler et il préféra s'asseoir sur le trottoir. Le rire des jeunes étudiantes se propageait toujours dans sa tête, à l'image des cercles dans l'eau, sitôt la pierre engloutie.

C'était un mardi de printemps. Fran, sa sœur s'était absentée de la maison familiale de Boston pour voir des amies. Britzer, qui étudiait dans le salon, était seul. Ce moment paisible était si exceptionnel qu'il se souvenait être resté un moment décontenancé. Il avait ensuite refermé son livre et s'était glissé dans la chambre de sa sœur, qu'elle avait laissée ouverte par mégarde.

Sachant très bien ce qu'il venait y chercher, il ouvrit le premier tiroir du bureau. Sous un dessin au crayon gras, il trouva une pile de photos et en extirpa une. Le tirage, de mauvaise qualité, avait été pris durant une des rares fêtes qu'avait pu organiser sa sœur à la maison. Fran, dédaigneuse, l'avait exclu de la soirée. Mais il y avait assisté incognito, tapi dans l'obscurité, dévorant des yeux Mary, la meilleure amie de Fran.

Sur ce portrait pris en plan serré, la jeune fille blonde ne souriait pas mais sa bouche entrouverte laissait percevoir une dentition très régulière, impeccable résultat d'un appareil dentaire porté entre 9 et 12 ans.

Contemplant la photo, Britzer caressa la bouche de papier glacé de Mary. Trois semaines qu'il l'avait vue et pas un jour sans qu'il pensât à elle. Il repoussa la porte et s'assit sur le lit de sa sœur, placé sous la fenêtre.

À 17 ans, il n'avait jamais couché avec une fille. Il n'en avait même jamais embrassé une. Ce qui lui valait d'être l'objet des moqueries de ses équipiers de *football* dans les vestiaires. Et le bouc émissaire de Fran, qui le rudoyait en s'exhibant avec ses conquêtes masculines, n'hésitant pas à gémir plus que nécessaire dans sa chambre mitoyenne lors de ses nuits chaudes.

Il s'allongea sur le lit et commença à masser son bas-ventre en regardant la photo. Au bout de quelques instants, la bouche entrouverte lui aussi, il passa la photo sur la boule que formait son jean. Le soleil atteignait ses cuisses. Il sentait la chaleur le gagner. Il enleva son pantalon et se retrouva à demi-nu sur le dessus de lit en dentelle, héritage d'une grand-mère. Passant la main sur sa verge qui reposait sur son ventre, il en découvrit le gland avec deux doigts. Puis il souleva les fesses et enserra sa main autour de la verge dressée. Il se masturbait depuis deux minutes avec l'image de la bouche de Mary devant les yeux quand sa sœur poussa la porte de sa chambre.

— Qu'est-ce que tu fais là ? s'exclama-t-elle en découvrant son frère.

— Je... Rien du tout, je pars, bredouilla-t-il en se redressant brusquement.

Il était nu face à sa sœur.

— Mais c'est pas possible ! cria-t-elle en saisissant la photo. Tu te branles sur la photo de ma copine ou je rêve ?

Elle lui agita le cliché sous le nez, exhalant une odeur de bière tiède et de tabac. Sans lui laisser le temps de répondre, elle se tourna vers le salon, une canette dans l'autre main.

— Eh les filles, venez, il y a un spectacle qui devrait vous plaire. Regardez, beugla-t-elle comme deux jeunes filles entraient dans la pièce, mon frère qui n'a jamais touché une femme adore les photos !

— Bah alors, mon cher frère, tu ne préfères pas l'original à l'image ? reprit-elle en faisant signe à quelqu'un de s'approcher.

Sur ce, Mary pénétra dans la chambre. Britzer était suffoqué qu'elle le voie nu avec sa photo. Il n'osait même pas la regarder. D'autant que son

érection, loin d'avoir diminué, venait encore de prendre du volume.

— Ne fais pas le timide, voyons, susurra sa sœur avec mépris. Tiens, j'ai une idée, ajouta-t-elle après avoir vidé une gorgée de bière. Puisque tu ne veux pas toucher les femmes, ce sont elles qui vont le faire. Allez, les filles, vous prenez les bras. Et toi, Mary, fais ce que tu veux. Il est à toi.

Et Fran se saisit des pieds de son frère pendant que les deux autres le maintenaient bras écartés. La verge surmontait le corps blanchâtre d'une vingtaine de centimètres.

Mary, qui n'avait rien dit jusqu'ici, commençait à s'échauffer.

— Mais dis-moi, c'est qu'il est bien monté ton petit frère. Voyons un peu ce qu'il y a dans ce joli bout...

Tout émoustillée par ce membre qui s'offrait à elle, elle releva sa jupe et s'accroupit juste au-dessus du gland érigé et rubicond. Une belle toison noire formait un triangle sur tout le bas-ventre. En écartant de ses deux mains les plis de son intimité, elle commença à l'enfoncer en elle. Puis elle se balança de droite à gauche en titillant le membre noueux.

— Ce que tu aperçois là, c'est le centre de mon plaisir, dit-elle en le regardant dans les yeux.

Britzer fait un effort violent pour soulever la nuque. Derrière la jeune fille à califourchon, il distinguait le visage de sa sœur, fixé sur le spectacle et les barreaux du lit en fer forgé. Au même moment, Mary s'empala sur lui. La secousse lui arracha des frissons. Il dévorait des yeux les poils qui s'enroulaient autour de son sexe. Au bout de quatre allers et retours très lents et maîtrisés, en se baissant de plus en plus, Mary se releva, tout humide.

— Et maintenant, tu vas sentir ce qu'est une femme plutôt que de te branler sur une photo même pas jolie, fit-elle d'une voix rocailleuse.

Quittant sa position, elle vint alors s'asseoir sur le visage du jeune homme étendu. Totalement surpris par le mouvement, il eut juste le temps de prendre une inspiration. Il sentit une odeur assez aigre de marée, et les poils s'entremêlèrent sur sa bouche et dans son nez. Sous la brusquerie de l'acte, il suffoquait et était encore plus excité. Il essayait de tourner la tête, de soulever ses bras mais rien n'y faisait. Il était prisonnier de mains fermes et sentait les ongles s'enfoncer dans sa peau.

Mary avait resserré ses jambes autour de son visage. Elle le comprimait. Malgré la pression, il sentait le soleil sur son front et les gouttes de sueur descendant vers les tempes.

— Tu connais maintenant la puissance des femmes, rugit alors Mary en se retirant.

Et toutes les quatre étaient alors sorties, le laissant pantelant. Honteux et plein d'un désir qu'il avait expurgé une fois seul...

— Monsieur, vous êtes malade ? Vous avez besoin d'aide ?

Les voix le ramenèrent à la rue de Washington.

Toujours assis contre le mur, Anderson Britzer ouvrit doucement les yeux et les plissa rapidement, sous la violente lumière. Un petit groupe s'était rassemblé autour de lui, croyant qu'il s'était évanoui. Il essaya de se composer un sourire en remettant en place ses lunettes.

— Je vais bien, merci, soupira-t-il. C'était juste un peu de fatigue. Je me suis assis. Je me sens mieux maintenant.

Il n'était même pas relevé que les gens s'étaient déjà dispersés. D'une démarche hésitante, il reprit sa déambulation somnambulique.

Pendant ce temps, un taxi blanc roulait dans la banlieue verte de Washington. Boris Corentin et Géraldine Hébert se rendaient à leur rendez-vous avec le conseiller de l'ambassade de France et son épouse. Ils observaient un défilé de maisons avec colonnes, palissades blanches, grandes pelouses impeccablement tondues par des entreprises latinos.

— Tu as remarqué, il n'y a pas de trottoir, commenta Corentin.

— Pas besoin, il n'y a pas de piétons non plus, rigola Géraldine, qui souhaitait détendre son supérieur, très en colère durant le début du trajet.

— Tu as vu comme il nous a traités l'escogriffe du FBI, pesta-t-il. C'est fini l'armée, on n'est pas ses soldats !

Géraldine ricana :

— Tu veux dire qu'il ne nous a pas du tout « calculés ». Il doit ignorer comment on dit merci en français. D'ailleurs, il ne doit connaître qu'une expression : « ma pomme avant tout ».

— Ça, c'est certain, petit bonhomme, sourit-il. À ce propos, j'ai passé un coup de fil tout à l'heure à Baba. Il nous a conseillé de la jouer profil bas et d'avaler les couleuvres tant que l'affaire n'est pas résolue. Même si elles font mal au ventre... Et il te félicite pour ton calme et ton silence. Je sais que ce n'est pas facile pour toi de rester muette comme un tombeau.

— Bah, j'attendrai d'être « grand chef » pour pouvoir la ramener, glissa-t-elle, comme le chauffeur vérifiait l'adresse de la destination.

La demeure du diplomate ne se différençait en rien de ses voisines si ce n'est au nombre de colonnes -huit au lieu de quatre – et au gravier qui tapissait l'allée. Dès que la sonnerie retentit, un homme d'une cinquantaine d'années vint leur ouvrir. Régis de l'Ecluserie était grand et massif, portait un front dégarni et un polo sur un jean bleu délavé.

— Bonjour, vous devez être de la police française ? leur demanda-t-il plus comme une affirmation qu'une question.

Sitôt leurs identités déclinées, il les fit entrer dans le hall majestueux. D'un côté et de l'autre, deux escaliers montaient en courbe pour rejoindre une

mezzanine. Il les mena au salon qui se trouvait en face de la porte d'entrée. Tous s'assirent dans des fauteuils en cuir noir au design contemporain.

— J'ai préféré vous recevoir ici qu'à l'ambassade pour des raisons de discrétion que vous comprendrez aisément, murmura-t-il en s'épongeant le front avec un mouchoir.

La voix fluette qui sortait de ce grand corps lourd surprit Corentin qui résuma l'avancement de l'enquête depuis leur arrivée.

— Et vous pensez que quelqu'un peut vous en vouloir personnellement ? s'enquit-il pour finir.

— Si c'était le cas, il pourrait s'agir de jalousie due à la position intermédiaire que j'occupe entre le gouvernement français et le parti démocrate américain, répliqua le diplomate, qui se pencha vers ses interlocuteurs. Pour vous répondre, de nombreuses personnes ont intérêt à ce que Barack Obama n'obtienne pas l'investiture. Tant du côté républicain que du côté démocrate...

Après quelques échanges complémentaires sur l'identité de ces opposants, qui n'apportèrent aucun élément, Corentin décida qu'il était temps d'aborder des questions plus intimes.

— Et votre fille ? Trouvez-vous qu'elle a changé depuis quelque temps ?

— Je ne pense pas... Nadège ne m'a rien dit, esquiva-t-il assez gêné. De toute façon, je suis très occupé et assez peu souvent à la maison. C'est mon épouse qui se charge principalement de son éducation depuis que notre fille est née.

— Serait-il alors possible de parler avec votre femme ? intervint Géraldine.

Régis de l'Ecluserie lui jeta un coup d'œil rapide et détourna les yeux vers l'entrée de la maison.

— Pas pour l'instant. Agnès-Marie se repose dans sa chambre depuis le milieu de l'après-midi. Vous imaginez bien quel choc a pu lui causer cette horrible lettre.

— Et votre fille, pourrions-nous la rencontrer ? tenta Géraldine.

— Je viens de rentrer à la maison, répondit le diplomate en levant les mains en signe d'impuissance. C'est mon épouse qui l'a vue la dernière, je crois.

— En réfléchissant bien, ne voyez-vous pas un élément dans le comportement de votre fille qui aurait pu vous alerter ? insista Boris Corentin d'une voix douce. Une *sex tape*, c'est un chantage peu banal...

— Mais qu'est-ce que vous insinuez à la fin ? s'échauffa brusquement le diplomate.

Il déboutonna le haut de son polo d'une main tremblante.

— Vous voulez dire que ma fille est une dépravée, qui couche ici et là

avec le premier inconnu ? cria-t-il presque. Non, je n'y crois pas une minute. Cette lettre de chantage a été envoyée dans le seul but de me nuire et, ce faisant, d'entacher la candidature que je soutiens. C'est un procédé de voyou qui ne repose sur rien.

Il se leva et reprit un ton plus bas, en regardant Corentin à la dérobée :

— Il s'agit d'une affaire très délicate, commandant. Très sensible. Je suis connu et estimé depuis très longtemps aux Etats-Unis... Et en France aussi, où il m'arrive de déjeuner de temps à autres avec le directeur général de la Police nationale. Votre supérieur se nomme Charlie Badolini, je crois. Un fonctionnaire de grande qualité qui vous estime beaucoup. Sans vouloir m'immiscer dans votre enquête, ne vous trompez pas de piste. Maintenant, veuillez m'excuser, mais le travail m'attend.

Sans laisser aux policiers l'occasion de répondre, il mit son lourd corps en marche vers la porte. Ce n'est qu'une fois arrivés dans le hall d'entrée que Boris et Géraldine aperçurent une silhouette dans les escaliers.

— Ah, c'est toi, chérie ! fit Régis de l'Ecluserie en levant la tête vers sa femme qui descendait vers eux. Figure-toi que ces policiers allaient prendre congé.

Ignorant la remarque, Corentin s'adressa à la femme tout de blanc vêtue qui s'avavançait vers lui :

— Nous souhaiterions nous entretenir avec vous, madame. Nous n'aurions besoin que de quelques minutes...

— Je vous en prie, dit-elle, pas maintenant, je suis extrêmement fatiguée.

— Il s'agit d'une urgence, plaida Géraldine en lui souriant paisiblement. Votre aide peut être précieuse pour votre fille.

— Soit, soupira la femme en lissant ses cheveux. Si cela peut aider Nadège...

— Dans ce cas, je te laisse, ma chérie, dit d'une voix tranchante son mari dont la bouche effleura sa joue.

Il salua froidement les flics avant de refermer la porte derrière lui. Boris Corentin fit un signe de la tête à Géraldine et demanda à leur hôtesse où se trouvaient les toilettes. Sa coéquipière comprit qu'elle n'avait que quelques minutes pour la mettre en confiance et recueillir des informations.

— Est-ce que nous pourrions avoir une conversation avec Nadège ? demanda-t-elle.

— Elle n'est pas ici en ce moment, répondit la mère d'une voix très lasse.

Après un moment de réflexion, elle se mordit la lèvre inférieure :

— Je crois qu'elle nous a dit qu'elle passerait le week-end chez son amie Kate... Kate Richardson.

— Et cela lui arrive souvent de dormir à l'extérieur ?

— Oh, vous savez, comme Nadège a peu d'amis, nous lui laissons la bride sur le cou.

— Je sais qu'il est difficile d'être une adolescente, reprit la jeune femme en fixant son visage fatigué. On a envie de plus de liberté, on veut agir en adulte. J'imagine que c'est aussi compliqué pour une mère. Est-ce que Nadège a changé de comportement ces derniers temps ? Le moindre détail pourrait nous aider.

— Ces deux derniers mois, elle est sortie sans rentrer de la nuit. Elle m'a dit qu'elle avait dormi chez son amie Kate.

— Et vous ne vous êtes pas inquiétée ?

— Pourquoi ? Elle a changé de vêtements, elle porte des tenues plus à la mode et semble plus heureuse et mieux intégrée dans son groupe d'assistants. Vous savez, fit-elle d'un ton de confiance à Géraldine, j'ai essayé d'élever ma fille du mieux que je pouvais. Et la voir s'épanouir ces derniers mois me faisait tellement plaisir...

Des sanglots interrompirent sa phrase. Agnès-Marie de l'Ecluserie eut à peine le temps de prendre un mouchoir qu'un torrent de larmes l'envahit. Géraldine avait rarement vu une personne sangloter à la fois si violemment et de manière si triste.

Corentin apparut derrière le fauteuil de la mère effondrée. Elle leur indiqua la chambre de la jeune fille dont l'examen ne livra rien que de très classique : des posters de groupes dont l'existence variait entre quelques mois et deux ans, des peluches, des photos de Nadège et de Kate, exclusivement. Ils allumèrent l'ordinateur et consultèrent la messagerie électronique sans succès.

— Regarde, s'exclama Géraldine comme elle ouvrait le calendrier. À la date d'hier, il y a « soirée GW » d'écrit. Et « week-end GW » pour ce week-end.

— GW, je ne vois pas ce que ça peut vouloir dire, ajouta pensivement Corentin.

— George W. pour Bush, ricana Géraldine alors qu'ils redescendaient.

La soirée regroupait les assistants et leur responsable et la femme politique, c'est tout.

— On verra plus tard, indiqua Corentin. Pour l'instant, il faut appeler Toni pour voir si Nadège se trouve bien chez Kate.

Ils laissèrent Agnès-Marie de l'Ecluserie à sa solitude dans la maison aux six colonnes. Devant la longue palissade blanche, Corentin composa le numéro de Toni. Cette dernière décrocha immédiatement :

— J'allais justement vous appeler. Est-ce que Kate est chez Nadège ?

— Non, répondit simplement le Français. Pas de Kate ni de Nadège. Ça veut dire qu'en plus de deux lettres de menace, on a les deux poulettes dans la nature.

Blanc de quelques secondes sur la ligne.

— Qu'est-ce que ça veut dire « poulette » ?

— Une poulette, c'est une jeune fille, si vous voulez. Bon, on rentre au FBI et on fait le point, lâcha Boris Corentin avant de raccrocher.

Se remettant peu à peu de son malaise, Anderson Britzer continuait à avancer droit devant lui. Marcher constituait le seul remède qu'il avait trouvé pour effacer le souvenir de l'humiliation à chaque fois que celui-ci fracassait son esprit. Cette fois-ci, il s'estompa plus rapidement car Britzer lui substituait une pensée beaucoup plus agréable. Ce soir, il allait recevoir chez lui deux jeunes filles. Comme il se coulait dans l'anticipation de la soirée, son portable sonna.

— Bonjour Anderson, Jocelyn à l'appareil.

Jocelyn... C'était le pseudonyme d'un de ses contacts personnels dans la police. Un an qu'il ne l'avait pas entendu.

— Je voulais juste vous prévenir que deux policiers français sont arrivés en début d'après-midi au FBI. Ils enquêtent sur une lettre de chantage. Je n'en sais pas plus pour l'instant.

Sitôt le silence revenu, Britzer se sentit inquiet.

« Des flics, c'est sans doute pour hier soir, pensa-t-il. Mais comment pourraient-ils être au courant ? On nous a espionnés ? Qui ? Et pourquoi ? Est-ce que Janet est au courant ? » Autant de questions qui tourbillonnèrent dans sa tête sans trouver de point de chute.

Il lui fallut à nouveau s'arrêter, s'appuyer contre un mur et fermer les yeux pour se calmer. Encore une fois, seule la perspective du week-end avec deux jeunes assistantes et ses promesses sensuelles réussit à apaiser ses sombres pressentiments.

CHAPITRE VI



Dès qu'elles pénétrèrent dans la maison de style colonial, Nadège de l'Ecluserie et Kate Richardson regardèrent tout autour d'elles. Aucun mouvement. Rien n'avait bougé depuis qu'elles avaient frappé le heurtoir de bronze à tête de lion.

— Je crois bien qu'il n'y a personne, souffla Nadège après avoir essuyé ses pieds sur le paillason intérieur.

— Il y a quelqu'un ici ? beugla Kate, dont la discrétion n'était pas la qualité maîtresse. Anderson, vous êtes là ?

Elles tendirent à nouveau l'oreille. Nul bruit, si ce n'est celui de la climatisation qui ronronnait régulièrement. La demeure semblait totalement vide. Pourtant, les visiteuses n'éprouvèrent aucune sorte d'inquiétude. Mais pas davantage de familiarité avec cet endroit où elles étaient déjà venues deux fois et qui leur était désormais ouvert selon leur bon vouloir.

Sitôt leur première nuit passée dans cette bâtisse du XIX^e siècle, Anderson Britzer avait été particulièrement chaleureux avec elles.

— Si vous souhaitez venir un jour et que je sois absent, ne vous gênez pas. J'ai caché un double des clés au pied de la maison à oiseaux du jardin. Vous la prenez et vous vous installez en m'attendant ou pas, leur avait proposé le maître des lieux.

À vrai dire, elles n'avaient pas été particulièrement surprises par cette proposition. L'intimité physique qu'elles avaient connue quelques heures auparavant avec leur responsable lui autorisait ce genre de proposition. Elles en étaient d'ailleurs ravies, flattées d'être, pour une fois, traitées en femmes, surtout par cet homme de pouvoir qui les impressionnait.

Sans être en pays de connaissance, elles se rappelaient avoir parcouru les principales pièces de cet ensemble de six chambres et quatre salles de bain. Du moins, en début de soirée car ensuite, tout s'était perdu dans un brouillard

mêlé d'alcool et de moiteur sexuelle.

Après s'être servies une vodka orange dans la cuisine, elles empruntèrent le grand escalier situé en face de l'entrée et se rendirent directement dans la chambre Roosevelt. La pièce carrée s'articulait, comme bien des chambres américaines autour d'un lit *king size* au matelas très épais. Mais ce qui attirait le regard était le gigantesque écran plasma qui occupait une grande partie du mur en face du lit.

— Je l'ai appelée la chambre Roosevelt à cause de Franklin Delano Roosevelt, le trente-deuxième président des Etats-Unis, leur avait expliqué Britzer alors qu'il faisait visiter sa demeure avec la fierté d'un dindon. C'était un grand homme politique qui a fait le new deal et a mené la Deuxième Guerre mondiale.

À chaque fois qu'il prononçait ces mots dans cette pièce, il sentait une émotion particulière l'étreindre. La pièce était unique et inspirée.

— Mais pourquoi cette cheminée et ces quatre reproductions de timbres au mur ? l'avait interrogé Nadège.

— Parce que Roosevelt était très connu pour ses causeries au coin du feu, avait-il péroré. L'écran plasma est un hommage décalé à cet homme, le premier président à avoir utilisé la télévision.

Même si la chambre Roosevelt n'était pas une reconstitution exacte, il se dégageait un esprit tout à fait spécial de cette pièce que Britzer avait mis plus d'un an à construire. Il alla se placer sous la reproduction agrandie du timbre montrant Roosevelt en train de contempler sa collection de timbres.

— Vous ne voyez rien d'étrange ? leur demanda-t-il d'un ton sentencieux. Eh bien, le timbre l'a représenté avec six doigts !

Sous les gloussements des jeunes filles présentes, il avait ajouté que les quatre reproductions symbolisaient les quatre élections du président, un fait unique dans l'histoire du pays.

Assises sur le lit et indifférentes au décorum de la chambre, Nadège et Kate zappaient nonchalamment les programmes télévisés de l'après-midi. Elles restèrent un moment branchées sur une série américaine destinée aux ménagères d'au moins cinquante ans. Comme elles le faisaient régulièrement, elles s'amusèrent à singer le héros et l'héroïne en reproduisant à l'identique les scènes qui passaient sur l'écran sans aucun son. Elles appelaient cela leur « karaoké des séries », un jeu dans lequel Kate faisait souvent l'homme et Nadège la femme. La scène filmée était une réconciliation passionnée après une dispute orageuse. À l'instar de son personnage de fiction, Kate caressa les cheveux de sa compagne, puis sa joue. Après avoir jeté un coup d'œil sur l'écran à sa gauche, elle passa ensuite son index orné d'une grosse bague de plastique vert sur les lèvres de Nadège. Celle-ci entrouvrit la bouche. Elle fixait les yeux noisette de Kate. Elle se sentit de nouveau irrésistiblement attirée par la peau caramel de son amie. Comme lors de la première soirée

britzérienne.

Sans regarder l'écran, elle enroula le bout de sa langue autour du doigt sans ongle et l'humecta. Sa bouche aspira la moitié de l'index qui se laissait happer.

Maintenant ses yeux dans les yeux de sa partenaire immobile, Nadège lui sourit puis retira le doigt et le fit descendre sur son menton, sur son cou et jusque dans le décolleté de sa robe à la naissance de ses seins. Une improvisation totale car la scène était finie depuis belle lurette sur l'écran. En se rapprochant encore davantage du visage de Kate, au point qu'elle se voyait dans l'iris, elle déclama du ton badin des mauvais acteurs de *soap opera* au kilomètre.

— Alors, mon cher époux, veux-tu connaître quelle surprise je t'ai préparée pour fêter nos retrouvailles ?

Et sans attendre de réponse, elle posa ses lèvres sur celles de son amie. Le contact des deux parenthèses fermes et humides déclencha immédiatement en elle le souvenir charnel du baiser qu'elles avaient échangé lors de cette *party* initiale. Celui-ci lui était apparu, après coup, comme un défi joueur, une sorte d'amitié qui s'était scellée par un soupçon supplémentaire d'intimité, quelque chose que Nadège avait perçu comme plus sensuel que sexuel. Elles n'en avaient jamais reparlé depuis. Mais à goûter de nouveau la pulpe de ces lèvres, la chaleur de la bouche et le contact de sa langue montraient combien l'expérience s'avérait magique, totalement douce et différente des offensives buccales masculines.

D'un geste non réfléchi, sa main gauche déboutonna alors le chemisier rose tandis que l'autre main caressait le dos. Les seins menus et fermes de Kate apparurent dans la fin d'après-midi.

Nadège s'attarda pour les contempler. Sa bouche se dirigea naturellement vers ses aréoles brunâtres pour les embrasser. D'une langue habile et tendue, elle lécha les tétons qui se dressèrent immédiatement. Entraînée dans l'écume d'une vague de désir, elle les mordilla légèrement pour mieux les sentir frémir. Ses mains allèrent se glisser sous la jupe puis sous la culotte au contact des fesses chaudes de sa partenaire. Elle arrêta sa progression d'un seul coup.

— Tu sais que je repense à la soirée d'hier, fit-elle les yeux dans le vague. En fait, je crois avoir vu sortir Matt Hampshire de la pièce une caméra à la main.

— Tu es vraiment sûre ? demanda sa partenaire qui lui caressait l'épaule.

— Justement non, soupira Nadège. J'étais dans le feu de l'action, j'avais pris pas mal de blanche et je me demande si c'est une hallucination.

Voyant son amie inquiète, Kate choisit de prendre la chose à la légère.

— Waouh, ça veut dire que tu vas avoir une sex-tape... pouffa-t-elle d'un rire forcé. Dis-moi, tu seras aussi célèbre que Britney Spears.

— Tu rigoles mais si mes parents tombent dessus, je suis morte. Et bonne pour m'exiler au Groenland. Tu imagines ma mère découvrir sur Internet sa fille en train de... Et mon père... Oh non, j'espère que ce n'est pas vrai. Que ce n'était pas Matt Hampshire. Qu'il n'a pas filmé.

Kate l'embrassa sur le coin des lèvres pour la rassurer mieux qu'elle n'aurait pu le faire en paroles.

— Et même si c'était lui que tu as vu, trouillard comme il est, il a dû rentrer chez lui finir sa nuit avec la main sous la couverture. Ne t'inquiète pas, profitons de cet après-midi ensemble.

En quelques secondes, elle se déshabilla tout à fait. En voyant son amie nue et offerte, Nadège se rendit compte qu'elle avait très chaud. Un souffle d'air brûlant envahissait son corps depuis les pieds jusqu'au bout de ses tétons. Elle se dévêtit tout en observant attentivement Kate qui s'appuyait sur ses bras, le ventre en avant. Ses seins blancs, lourds et pleins, surmontaient son petit ventre bombé. Elle se caressa le bas-ventre, suffisamment longtemps pour saisir la moiteur qui l'imbibait.

Elle massa avec douceur la peau mordorée et imberbe de bout en bout de son amie hormis le petit rectangle vertical qui soulignait le haut de ses cuisses.

La belle endormie se laissa faire lorsque Nadège lui replia les jambes en les écartant un peu. Elle vit les plis soyeux de son intimité glabre dessiner un paysage particulièrement excitant.

Sans cesser d'observer le visage de Kate, elle plaça directement deux doigts dans sa fente humide et lécha le bout rose qui se trouvait juste au-dessus. L'Américaine sursauta sous la pénétration vive et sembla s'éveiller d'un long sommeil. Elle saisit les cheveux de Nadège et les caressa de plus en plus fort pendant que la langue dardait au fond d'elle-même. Emportée par la frénésie des mains de sa compagne, celle-ci introduisit un doigt dans l'anneau violacé et le tourna légèrement en l'enfonçant. La manœuvre surprit sa complice qui exhala un long soupir de plaisir non retenu.

Elle sentait sous ses lèvres les pétales de chair soyeuse tout imbibés de miel fluide un peu salé, le bouton qui gonflait sous les caresses appuyées, le ventre qui s'agitait, les cuisses qui vibraient et claquaient sur ses joues.

D'une pression de la main, Kate lui indiqua de venir vers elle et de se retourner. Tête-bêche, elles pouvaient se lécher sans aucune gêne. Kate s'employa à maintenir les cuisses de sa partenaire écartées tandis qu'elle glissait sa langue le long du profond sillon qui séparait ses fesses rebondies.

Chaque cellule de sa peau sentait la langue chaude et habile qui fouillait son intimité, et qui allait et venait entre les replis moirés et le bourgeon hypersensible et dur.

Après quelques minutes de ces embrassades intimes, Nadège allongea la main vers le tiroir de la table de chevet. L'objet qu'elle avait rangé la dernière fois s'y trouvait-il encore ? En sentant sous ses doigts le contact frais et souple

du godemiché, elle le sortit de son repaire et sourit.

— Dis bonjour à notre ami de l'autre soirée, minaуда-t-elle en agitant l'épais engin devant sa figure. Tu te rappelles que je t'ai présenté André ?

— Quoi, ce truc a un prénom ? fit mine de s'offusquer Kate en flattant de la main le gland transparent qui surmontait l'instrument.

— Oui, celui du premier copain avec lequel je l'ai fait. Un fils de diplomate si peu excitant que je lui ai balancé un jour que même un godemiché me satisferait plus que lui.

Là-dessus, elle plaça une extrémité dans sa bouche comme elle l'aurait fait d'une verge vibrante. Elle l'enduit de salive et tendit l'autre extrémité à sa partenaire qui l'imita, les yeux rieurs.

Puis elle enfonça le bout qu'elle tenait entre les cuisses de son amie, qui gémit et d'une main fit de même en y ajoutant le majeur.

Assises l'une en face de l'autre et les jambes entrecroisées, seulement reliées par l'instrument de plastique rouge transparent, elles se regardaient prendre du plaisir. Ce plaisir qui, au bout de quelques secondes, les cambrait toutes les deux et montait, assourdi, jusqu'au fond de leur gorge. Elles crièrent en même temps, le corps secoué de spasmes, le souffle haletant.

Puis Nadège retira le godemiché de leurs cuisses et embrassa Kate d'un long et fougueux baiser qui les laissa épuisées sur le lit, se tenant par la main.

C'est à ce moment qu'Anderson Britzer entra dans la chambre.

— Bienvenues, mesdemoiselles ! leur dit-il avec un large sourire barrant son visage. Je suis particulièrement enchanté de vous voir en de si bonnes dispositions pour ce week-end... Deux jours qui vous réserveront bien des surprises...

CHAPITRE VII



— Vous allez voir que le ciel va nous tomber sur la tête dans moins d'une minute, prédit Toni, comme leur taxi s'approchait de l'immeuble de Matt Hampshire.

À peine eut-elle fini sa phrase que trois éclairs zébrèrent le paysage troublé. Sous le roulement du tonnerre, une grosse rafale de vent brisa quelques branches qui jonchèrent les rues et bloquèrent rapidement les voitures. Cinq minutes plus tard, l'eau dévalait les pentes en furieux torrents et les caniveaux, trop étroits, débordaient comme à chaque forte averse.

— On fait comment pour franchir ce caniveau plein de flotte ? soupira Géraldine alors qu'ils contemplaient la fureur du ciel à travers les vitres du taxi.

— C'est très simple, répondit l'Américaine en enlevant ses chaussures.

Et elle traversa pieds nus le mètre d'eau qui la séparait du trottoir. Ebahie par sa décontraction, Géraldine aperçut une quadragénaire pressée qui marchait sur le trottoir dans la même tenue, escarpins à la main. Plus timorés, les Français demandèrent au taxi de monter sur le trottoir.

Juste devant l'entrée de l'immeuble, Toni sortit un mouchoir de son sac et s'essuya les pieds le plus naturellement du monde. Puis elle pénétra d'un pas décidé dans le hall. En la suivant, Corentin eut l'impression d'entrer dans un hôtel. Il jeta un coup d'œil dans le petit salon jouxtant l'entrée, avec chaises de style Louis XIV et tableaux imitant les anciens. Un paravent chinois masquait le coin du mur.

— Nous sommes dans un *condominium*, précisa l'Américaine en s'approchant de lui.

— Quel luxe, souffla Géraldine.

— Disons que les Américains aiment les maisons avec jardin ou ce type d'appartement.

Ils passèrent devant le comptoir en montrant leurs plaques de police et gagnèrent l'appartement des parents de Matt Hampshire. Ceux-ci leur ouvrirent sans difficulté comme s'ils s'attendaient à leur visite.

— Matt n'est pas sorti de sa chambre depuis ce matin, leur expliqua immédiatement sa mère dès qu'ils eurent décliné leur identité. Ça ne lui ressemble pas. Lui d'ordinaire si gai.

— Et vous vous rappelez à quelle heure il est rentré cette nuit ? questionna Toni en regardant la mère.

Des cernes cerclaient ses yeux laissant percevoir un manque de sommeil évident durant les derniers jours.

— Oui, je n'arrivais pas à dormir et je me suis levée juste avant 3h du matin quand Matt est rentré. Il a filé dans sa chambre sans rien dire.

Elle ajouta en guise d'explication à ce mutisme adolescent :

— Depuis trois semaines, il n'est plus le même ; susceptible, énervé à la moindre remarque, il se morfond...

Sur ce, elle conduisit le trio de policiers jusqu'à la chambre de son fils. L'appartement, de grande taille, était celui de bourgeois cultivés. Elle expliqua que son mari était un homme d'affaires émérite, frère du sénateur démocrate qui employait son fils en tant qu'assistant. Entre les bibliothèques, des sculptures parsemaient les pièces lumineuses au design contemporain. Loin du beigeasse traditionnel des intérieurs américains, la réalisation provenait sûrement d'un décorateur d'origine européenne. Juste avant la chambre de Matt, ils remarquèrent une petite alcôve éclairée où reposaient une dizaine de trophées sous la photo d'un jeune homme hilare brandissant une médaille.

— Notre fils est un champion de lutte, précisa Harriet Hampshire en frappant à la porte de la chambre. C'est un espoir national pour les Jeux Olympiques de 2012. Il est si heureux quand il lutte. Mais son père trouve que ce job d'assistant lui fait du bien...

Elle frappa trois coups à la porte ornée d'une tête de mort et d'un stop bien inutile. Au bout de quelques secondes, un grand garçon à la mine dévastée leur ouvrit. Son visage ne refléta aucune réaction particulière en découvrant les policiers venus l'interroger. Il les fit entrer dans sa chambre, de la taille d'un studio, et s'assoir autour d'une table ronde. Corentin attendit que la mère quitte la pièce et lui demanda de raconter la soirée de la veille.

Passant sa main dans ses cheveux bouclés, Matt s'exécuta d'une voix lasse. Il arrêta son récit à la fin du discours de Janet.

— Et après ? lui demanda Géraldine.

— Après, je suis rentré avec les autres vers trois heures du matin. Puis j'ai marché jusque chez moi, poursuivit-il. Et je me suis couché.

— Ce que vous dites est une contre-vérité, asséna Toni. Nous vous avons

vu en train de sortir seul une heure plus tôt. Comment pouvez-vous l'expliquer ?

— Je ne me rappelle plus très bien, bafouilla-t-il. J'avais bu, j'étais fatigué...

— Très bien, voyons si votre ordinateur a une meilleure mémoire que vous, trancha Boris Corentin d'un ton ferme en se dirigeant vers le bureau où se trouvait un portable.

Il n'eut pas besoin d'aller au cœur de la mémoire du PC. Dès qu'il saisit la souris, l'économiseur d'écran s'effaça et une image apparut : Kate Richardson administrait une gâterie à un grand type dont seul le torse nu apparaissait à l'écran. En mettant la vidéo en marche, Corentin constata que la jeune métisse faisait la chose avec entrain. Au bout de dix secondes, le film s'arrêta.

— Qui a filmé cette scène ? interrogea vivement Corentin en se tournant vers Matt Hampshire.

Le garçon était maintenant très pâle, hormis son cou de taureau texan et ses oreilles en chou-fleur qui avaient viré au rouge. Il appuya sa tête dans ses mains.

— C'est moi, admit-il.

Toni appela son supérieur pour lui indiquer l'aveu de l'assistant.

— Surtout restez où vous êtes ! cria Shelley Webb dans le portable. J'arrive tout de suite.

Une fois que Matt Hampshire eut déroulé le fil de la fin de soirée dans la réplique du bureau ovale, Corentin jugea qu'il était temps d'aborder le point le plus sensible :

— Pourquoi avez-vous filmé ?

— Je... Lors d'une soirée précédente, j'étais sorti avec Kate, raconta Matt. Et j'étais éperdument tombé amoureux d'elle. Mais elle ne voulait pas d'autre date avec moi. C'était injuste, vous comprenez, je l'aimais. Alors, quand je l'ai vu avec ce mec, j'ai voulu lui faire payer. Et j'ai filmé, pensant que je pourrais m'en servir.

En contrebas, les sirènes de voitures de police retentirent dans la rue.

— Mais vous vous en êtes servi, appuya le commandant. Vous avez envoyé une lettre de chantage à sa famille.

Le jeune homme se redressa d'un seul bloc comme s'il venait de recevoir une violente décharge électrique.

— Moi ? Une lettre de chantage ? Mais de quoi parlez-vous ? se défendit-il.

— Vous n'avez pas envoyé de lettre aux parents de Kate Richardson ? réagit Corentin, très surpris.

— Mais jamais de la vie ! brailla Matt Hampshire.

À ce moment-là, Shelley Webb déboula dans la pièce entouré de quatre agents du FBI, arme au poing, qui se précipitèrent sur Matt et le collèrent au sol. L'un d'entre eux lui tordit le bras dans le dos, genou dans les côtes en le mettant en joue, alors que l'autre lui maintenait les pieds sur la moquette. Totalement immobilisé, le jeune lutteur respirait difficilement. Ses parents, alertés par le bruit sourd, étaient rentrés dans la chambre et s'étaient fait sortir sans ménagement par les deux autres pandores.

— Je n'ai rien fait, rien du tout, lâchez-moi, vous me faites mal ! gémissait le jeune homme.

Sourire ironique accroché aux lèvres, Shelley Webb se fit résumer la situation par Toni. Pendant ce temps, Corentin retourna ausculter l'ordinateur. Il était étonné de la défense de l'assistant : faire un aveu partiel, ça ne cadrerait pas avec son caractère. Mais il avait du mal à se concentrer sur ses recherches tant Shelley Web criait fort. À croire que cela devait toujours impressionner les suspects. L'échange dura une poignée de minutes. Plus le chef du FBI augmentait le volume sonore, plus la voix du jeune homme se réduisait en un filet transparent.

— Mais pourquoi avez-vous envoyé la lettre ? martelait le chef de Toni pour la cinquième fois au moins.

— Je vous répète que je n'ai pas envoyé de lettre. J'ai filmé, c'est tout.

— Qui vous a donné l'ordre d'écrire cette lettre ? Qui veut le retrait d'Obama ?

— En tout cas pas moi, hoqueta Matt Hampshire, toujours maintenu au sol. C'est le moins pire de tous les candidats. Pourquoi j'aurais fait ça ?

Sans même écouter la fin de sa phrase, le chef du FBI toisa le jeune homme étendu et lui indiqua son arrestation d'une voix métallique. Il lui débita ses droits en avalant les mots. Et Matt Hampshire sortit de la pièce entre deux agents spéciaux en criant son innocence.

— Venez voir, lança Boris Corentin depuis le bureau à ses collègues. Je crois que j'ai trouvé un autre fichier vidéo...

Les trois policiers le rejoignirent. Il alla cliquer sur un dossier perdu dans la mémoire cachée de l'ordinateur et l'ouvrit. Kate Richardson était toujours la bouche empalée sur le membre de son partenaire. Mais l'angle était légèrement modifié de sorte apparaissait le visage d'un autre homme rougeaud et tendu dans l'effort.

— Anderson Britzer, ça alors ! s'exclama Shelley Webb qui se tenait debout derrière Corentin.

— Pardon ? fit celui-ci. Qui est-ce ?

— C'est le responsable des assistants. C'est tout bonnement incroyable de le voir là.

— Mais comment le connaissez-vous ? relança Corentin par pur réflexe

professionnel, comme s'il questionnait un suspect.

Tout à la surprise de sa découverte, le policier américain répondait sans se formaliser :

— Nous l'avons rencontré ce matin à son bureau du Capitole.

Corentin se leva d'un seul coup. Il faisait face à son interlocuteur.

— Comment ça, vous l'avez rencontré ce matin ? fit-il froidement. Et la coopération franco-américaine dans l'enquête. Vous l'avez oubliée en route ?

Shelley Webb fixait le commandant français et répondit après un regard à Toni à quelques pas de là, aux côtés de Géraldine.

— Nous nous sommes juste renseignés sur le mode de fonctionnement des assistants avec les sénateurs, indiqua-t-il sans émotion particulière.

Durant quelques instants, Corentin réfléchit. Soit ce type ne l'avait pas bien compris, soit il se foutait ouvertement de lui. Dans les deux cas, il ne servait à rien de l'agresser et lui rentrer dedans, surtout devant des subordonnés. Il pensa à Badolini et ses messages de prudence et de sagesse, l'imagina dans cette situation. Il aurait certainement sorti un cigare et aurait soufflé la fumée dans le visage du prétentieux Américain. Le chef du bureau des Affaires recommandées se jura de lui réserver un chien de sa chienne.

— Parfait, reprit-il. Et est-ce qu'il est possible de le visiter, ce fameux bureau d'Anderson Britzer ?

Un coup de fil de Webb au Capitole confirma que le responsable des assistants était absent des lieux. Un quart d'heure plus tard, bien aidés par les sirènes hurlantes qui les précédaient et libéraient la voie, ils débarquèrent dans le bureau d'Anderson Britzer. La pièce était sobrement aménagée d'un bureau et de deux bibliothèques. Mais les murs étaient recouverts de photos de Britzer aux côtés d'hommes et de femmes politiques.

« Curieusement, aucune photo de famille sur le bureau ou une table attenante comme c'est la coutume aux Etats-Unis, nota Corentin en son for intérieur. Sans doute un célibataire... » En revanche, il constata qu'il possédait un grand nombre de livres sur l'histoire des États-Unis et de leurs présidents.

Quand ils sortirent du bâtiment, la nuit envahissait la capitale fédérale de sa fraîcheur printanière. Shelley Webb était parti faire son rapport à son supérieur. Matt Hampshire devait se reposer dans une cellule en attendant l'interrogatoire du lendemain. Epuisés par cette journée à rallonge, Boris et Géraldine s'apprêtaient à regagner leur hôtel.

— Et si nous allions « manger un bout » comme on dit en France ? proposa Toni.

— C'est gentil mais je suis très fatigué, déclina Corentin qui cherchait à héler un taxi.

L'Américaine ne se laissa pas perturber par ce refus et joignit les mains en

signe de supplique.

— Laissez-moi une chance de vous faire découvrir la cuisine locale et demain, vous aurez le droit de me tuer, sourit-elle.

— Je suis partante pour l'expérience culinaire, dit Géraldine.

Et elle prit son supérieur par le bras.

— Allez grand chef, laisse-toi tenter, implora Géraldine comme le taxi arrivait. De toute façon, l'enquête ne sera pas bouclée ce soir.

Sur un soupir, Corentin se laissa entraîner vers Georgetown, le centre historique animé de Washington.

— Qu'est-ce que vous nous conseillez ? demanda Boris Corentin à sa vis-à-vis, de l'autre côté de la nappe blanche. Par pitié, ne me dites pas les hamburgers sinon je quitte le restaurant.

— La grande spécialité de la maison est le homard avec des pommes de terre rissolées et de la salade de choux, répondit Toni. Sinon, les fettucines aux crevettes et au citron sont aussi très bien, mais moins diététiques.

— Je vais essayer le filet de porc à la tomate et au guacamole, indiqua Géraldine à la serveuse en tablier blanc et cravate qui attendait la commande.

Corentin choisit les pâtes et Toni le homard. Il prit un Chardonnay de Californie 2006 en regrettant l'absence de vins français sur la carte et la jeunesse des blancs proposés.

Bonnie's, le nom du restaurant où ils se trouvaient, était une chaîne de brasseries américaines au décor plutôt chaleureux, composé de poutres apparentes au plafond et de boiseries sur le bas des murs. De nombreux tableaux représentaient des scènes de sport comme auraient pu en peindre les artistes pompiers du XVIII^e siècle. Des coupes sportives faisaient office de pieds de lampe.

Boris Corentin comprenait maintenant pourquoi Toni leur avait vendu l'ambiance « typiquement américaine » du lieu. Il découvrit des gribouillis d'enfants dessinés sur les murs, signe du passage de familles infestées de « monstres » dans les parages.

Autre indice, la carte offrait aussi bien des cheeseburgers que des huîtres, une côte de bœuf gargantuesque ou des spécialités mexicaines. Autant de mélanges des genres qui ne faisaient pas peur aux autochtones.

D'ailleurs, à côté de leur table, un groupe d'étudiants fêtait les vacances de printemps. Habillés sur leur 31, ils discutaient avec le plus grand sérieux. Le garçon le plus proche de Corentin lapait ses huîtres puis avalait une grande gorgée de bière. Sa voisine mangeait ses petits sandwiches triangulaires en sirotant son Coca-light à travers une paille. Tous s'interrompirent lorsqu'apparut le serveur devant eux. Il se tenait les bras écartés, paume vers

le plafond et portait quatre assiettes sur chaque bras, restant dans cette position plusieurs secondes durant. Les étudiants applaudirent.

Corentin sourit paisiblement du spectacle. Sous l'effet du vin, du décalage horaire qui s'abattait désormais sur lui en un coup de bambou derrière la nuque, il sentait la tête lui tourner. Entre deux bouchées de crevettes frites à l'huile et des anecdotes étayant les malentendus culturels franco-américains, Toni lui posait des questions sur sa vie parisienne. Dès qu'ils eurent fini leur plat, Géraldine se leva en faisant signe qu'elle allait « se repoudrer ».

Tandis qu'il retournait dans son esprit embrumé l'alliance improbable du repoudrage de nez avec Géraldine, Corentin sentit que quelque chose touchait son mollet. Il recula la jambe en buvant une gorgée du jeune vin de l'ouest, « qui se laisse boire même s'il est trop fruité », mais il ressentit une caresse plus appuyée. Il regarda Toni qui lui souriait. Elle lui faisait du pied.

— Vous savez que vous avez une grande qualité, lui dit-elle en introduisant son pied nu sous son pantalon. Vous êtes un des premiers à résister à mon chef.

— C'est pour ça que Géraldine m'appelle « grand chef », badina Boris.

Mais il s'embrouilla dès qu'il voulut lui expliquer la cause du surnom. D'autant que les agaceries de la jeune femme commençaient à provoquer en lui une certaine excitation. Et qu'il était temps d'y mettre fin.

— Vous êtes bien en train de me faire du pied là ? lui dit-il plus fraîchement.

— Absolument, commandant, fit-elle en retirant sa jambe. C'est ma façon de dire que j'aimerais que nous finissions cette soirée chez moi.

Et elle se rapprocha de lui par-dessus de la table.

« Elle a tout pour elle, elle est belle, intelligente et indépendante... Et sans doute dangereuse, pensa Corentin. Elle doit cacher quelque chose. Sinon pourquoi me sauter dessus dès qu'elle a cinq minutes de libre ? »

Perturbé un court instant par cette attaque imprévue, Corentin senti poindre son instinct de flic qui reprit le dessus sur l'homme à femmes.

— Je crois que ce ne sera pas possible... Malheureusement, murmura-t-il. Vous êtes une jeune femme attirante. Ce n'est pas la question. Mais je viens de me taper deux jours non stop sans dormir et je suis épuisé.

Toni vit Géraldine apparaître de l'autre côté de la salle.

— Dommage, vous me plaisiez bien. Mais comme on dit chez vous, « à bon demandeur, bon refuseur », c'est ça ?

Et comme Corentin opinait, elle continua en lui caressant la main.

— Rassurez-vous, je suis une jeune femme moderne, je ne me vexe pas facilement. Et ce que je viens de vous dire ne changera rien dans nos relations concernant l'enquête.

En s'asseyant, Géraldine rompit le silence en papotant sur les mérites

comparés des toilettes des deux côtés de l'Atlantique.

Pendant ce temps, Corentin regarda le groupe d'étudiants de la table voisine. Il contempla vaguement une jeune fille qui mangeait son *cheesecake* à petits coups de cuiller. Tout en elle respirait la future bonne épouse, l'éducation tenue, les parents concernés, impliqués ou absents. Les copains et les histoires de cœur. Et il songea que la vie peut basculer très vite. Il pensa alors aux photos de Nadège de l'Ecluserie et Kate Richardson. Où étaient-elles ? Que faisaient-elles ?

CHAPITRE VIII



— La nuit fut bonne ? s'enquit d'un ton joyeux Anderson Britzer, quand Nadège de l'Ecluserie entra dans la salle à manger.

— Pas mal, lui répondit-elle en réprimant un bâillement. Je trouve quand même qu'on entend plus d'oiseaux ici que chez mes parents.

— Ça doit être parce que tu as le sommeil léger. Pourtant, la chambre Roosevelt est excellente pour le repos des corps et de l'esprit.

Vêtue d'un peignoir rose et marchant pieds nus, la Française suscitait déjà l'appétit de son responsable. Cette scène lui rappelait sa sœur quand elle dispersait les effluves de son intimité dans la maison familiale au lendemain d'une énième soirée chaude avec un énième amant de passage. La vision était parfaite. Devant lui, la poitrine imposante de Nadège déformait le devant de son peignoir, et ses hanches plutôt larges mettaient en valeur sa croupe rebondie.

Il n'avait pas fini son exploration des courbes féminines que Kate Richardson fit son apparition. Elle aussi portait un peignoir, de couleur jaune poussin, du même satin que celui de son amie. Elle s'assit à table et se frotta les yeux.

— Ne me dis pas que tu as mal dormi, toi aussi ? fit mine de la morigéner Britzer. Mais qu'est-ce que vous avez donc fait cette nuit pour être aussi fatiguées ?

Les deux assistantes échangèrent un regard complice et Kate lâcha sur un ton faussement innocent :

— Rien que la morale privée réproouve, monsieur le chef des assistants.

Pour ce qui est de la morale publique, c'est une autre histoire.

Après avoir considéré d'un œil distrait les divers plats sur la table en verre, elle se servit un mug de café américain et s'attaqua à un *bagel* qu'elle recouvrit de confiture aux *cranberries*. En mâchonnant un morceau, elle regarda autour d'elle. Les chaises avec petits coussins intégrés, la fausse cheminée au gaz, avec bûches artificielles intégrées, les photos au mur qui rappelaient les accointances du propriétaire avec les hommes politiques, la décoration transpirait le célibataire endurci. Mais un célibataire très puissant qui leur fournissait la poudre blanche dont elles faisaient une consommation de plus en plus fréquente.

— C'est bizarre cette idée de week-end, tu ne trouves pas ? lui avait murmuré Nadège la nuit précédente.

— Bah, ne t'en fais pas, avait rétorqué Kate, avec son optimisme coutumier. Britzer est un peu barré, il aime bien les scénarios cul décalés mais je ne pense pas qu'il soit méchant.

Après avoir bu un verre de jus d'orange, le responsable se racla la gorge. Ce son disgracieux, que les deux jeunes filles avaient entendu maintes fois durant l'année écoulée, était synonyme de gêne quand Britzer devait leur dire quelque chose d'important.

— L'année au Congrès est maintenant achevée, commença-t-il. Vous avez été des assistantes méritantes et sérieuses d'après ce que m'ont dit les sénateurs avec lesquels vous avez travaillé.

Les deux jeunes filles poursuivaient leur petit déjeuner sans sembler prêter attention à ses paroles. En allant chercher la cafetière au milieu de la table, Nadège se pencha en avant. L'affolant spectacle qu'elle offrit alors serra le bas-ventre de son responsable. Par l'ouverture généreuse de son peignoir, il pouvait voir ses gros seins blancs qu'aucun soutien-gorge ne comprimait, et même le bout de ses mamelons rose pâle. En proie à un trouble soudain, Britzer se tut, fasciné, puis modula sa voix comme s'il essayait de donner vie à une leçon apprise la veille.

— L'année prochaine, vous allez sans doute intégrer une université. Et vous le savez, les meilleures écoles exigent des lettres de recommandation.

— J'en ai déjà une de mon sénateur, s'empressa de dire Kate, dont le père avait offert un somptueux dîner la semaine passée à des responsables démocrates.

À la fin de la soirée, le septuagénaire, émoustillé, n'avait plus eu qu'à signer la lettre pré-écrite et à rejoindre la jeune *escort girl* qu'il avait cru séduire en début de soirée.

— Certes, mais il vous faut aussi la recommandation de celui qui vous a suivi tout au long de cette année, une sorte de rapport, très complet... J'aimerais être tout à fait positif sur vos qualités. Vous êtes des jeunes filles bien...

— Mais... coupa Nadège, qui commençait à voir où Britzer voulait en venir.

— Il y a un mais, comme toujours, n'est-ce pas ? insista-t-elle.

— Disons que vos nuits ont été plus animées que les journées au Congrès. Il serait dommageable que cela apparaisse dans une lettre.

Il les regardait maintenant de cette expression qu'ont les chats lorsqu'ils s'amuse avec une souris.

— Je suis sûr que nous nous comprenons bien, ajouta-t-il en les fixant l'une après l'autre.

Nadège et Kate se dévisagèrent et rougirent. Elles voyaient où il voulait en venir. Jamais elles n'avaient pensé à un chantage de ce genre. Impossible d'en parler à leurs parents ni à quiconque. Il n'y avait aucune issue possible, hormis l'obéissance pure et simple.

— En clair, intervint Kate, si on vous écoute bien sagement ce week-end, on aura notre passe-droit pour l'université.

— Je ne le dirais pas comme ça mais cela me semble, en effet, un bon résumé, acquiesça Britzer.

Et, voyant le visage fermé de ses protégées, il leur toucha la main de ses doigts longs et poilus.

— Ce n'est pas le bain, tout de même. Regardez ce que j'ai apporté pour vous...

Et il sortit de sa poche de pantalon deux petites boîtes dorées, identiques à celles de l'avant-veille, qu'il plaça devant les deux filles. Immédiatement, leur visage s'illumina quand elles découvrirent le contenu poudré. Au même moment, le heurtoir s'abattit sur la porte.

— Ce sont nos invités du jour, indiqua Britzer en se dirigeant vers l'entrée.

Avant même qu'il n'ouvre, les deux jeunes filles avaient plongé le nez dans la boîte et reniflé un grand coup. Quand elles relevèrent la tête en se pinçant le nez, elles découvrirent devant elles deux hommes d'aspects totalement différents. Autant le premier, grand et brun, arborait une barbe fournie, autant le second était de taille moyenne, blond et totalement glabre.

— Je vous présente Michael et John, fit Britzer en désignant le brun puis le blond. Ils vont nous tenir compagnie le reste de la journée. Je vous propose maintenant de rejoindre notre salle de réjouissances.

D'excellente qualité, la cocaïne avait gagné le cerveau des jeunes filles dont elle aiguillonnait les centres nerveux. Vibrionnantes, celles-ci le suivirent vers le sous-sol. Il déverrouilla une porte et alluma. Un immense lit à baldaquin blanc trônait au milieu de la pièce très sobre aux murs également immaculés.

— Où sommes-nous ?, demanda Nadège d'une voix plus aiguë qu'elle ne

l'aurait voulue.

— Nous nous trouvons dans la réplique exacte de la chambre de George Washington, déclama-t-il avec un sérieux mâtiné d'émotion. Cette chambre où il a dormi quarante ans avec sa femme, Martha, et où il est mort en 1799.

Les invités firent le tour des lieux. Les talons des hommes claquaient sur les larges parquets bruns. Ils s'approchèrent des deux fenêtres factices donnant sur des tableaux de paysages et éclairées par des lumières artificielles.

— Je vous propose un jeu pour faire plus ample connaissance, lança Britzer en s'installant sur une chaise tout près du lit. Mesdemoiselles, vous pouvez vous placer devant ces messieurs.

Comme s'ils étaient déjà informés de la suite de l'histoire, les deux hommes avaient ôté leur chemise. Nadège remarqua que Michael, le barbu, présentait une pilosité très développée. Ses pectoraux disparaissaient derrière de larges touffes sombres. Le buste de John, sitôt dévoilé, fit sursauter Kate. Totalement imberbe, il était, en outre, barré dans sa diagonale d'une fine cicatrice partant du pectoral gauche pour finir sur la hanche droite. La voix grave de John la surprit à nouveau.

— C'est une blessure d'honneur, obtenue en ferraillant à l'épée avec un autre chevalier, expliqua-t-il en posant ses mains sur les épaules couleur caramel de la jeune fille.

Kate frissonna quand elle sentit le contact des longs doigts blancs aux ongles manucurés. Sous son peignoir, les tétons de ses seins fermes durcirent et frottèrent contre le tissu. Ce mouvement lui procurait un plaisir inédit qu'elle essaya de maintenir en vie. Pendant ce temps, Nadège ne put s'empêcher d'aller planter sa main dans la broussaille de la poitrine de Michael. L'esprit en verve, elle entortillait les poils autour de ses doigts en plantant ses yeux dans le regard vert brun de son partenaire.

— Les règles du jeu sont très simples, reprit Britzer, satisfait du début des opérations. Je vous pose une question. À toute bonne réponse, vous recevrez une petite boîte de poudre précieuse. Mais si vous répondez mal, vous aurez un gage. Pas très méchant, je précise.

— Je veux bien commencer, dit Kate en riant. Allez-y, Anderson.

— Parfait. Vous connaissez la réputation sexuelle sulfureuse d'un ancien président des Etats-Unis, prouvée par son aventure avec une jeune stagiaire de la Maison Blanche. Quelle serait, selon la rumeur, la taille de son outil intime ?

Kate se retourna alors vers Britzer qui était assis sur une chaise en chêne. Il la regardait avec un profond intérêt, la main posée sur le haut de sa cuisse, à quelques centimètres de son épiceutre.

— Je ne sais pas, moi, dit-elle d'un air égrillard. Allez, 18 centimètres...

— Mauvaise réponse, ma chère, lui répondit-il d'un air faussement contrit

en plissant les yeux. Il semblerait, selon les mauvaises langues, qu'elle ne ferait que 12,5 centimètres et serait très courbée. À ce propos, pourquoi ne testeriez-vous pas celle-ci ? fit-il en désignant de la main quelque chose dans son dos.

En se retournant, Kate vit se dresser devant elle une verge d'une épaisseur impressionnante. Eberluée, elle surprit le sourire tranquille de l'homme habitué à l'effet produit.

Sa seconde réaction fut de vérifier la taille de cet instrument d'un diamètre qui lui semblait monstrueux. Elle tendit le bras et le saisit à pleine main. En pure perte. C'était la première fois qu'elle ne pouvait faire le tour d'une verge avec ses doigts. Elle jeta un coup d'œil à Nadège qui lui adressa un sourire et se lécha les lèvres. Puis elle se mit à genoux et avança la bouche vers le membre dont la grosse veine battait.

Elle enroula sa langue autour du gland luisant et rougeâtre pour l'humecter et commença à aspirer. Elle devait écarter la bouche à son maximum pour faciliter le passage de l'organe mais n'alla pas plus loin que quelques centimètres tant le cylindre était large. Elle utilisa alors ses deux mains comme un fourreau complétant sa bouche et comprima le sexe totalement épilé.

La voix de Britzer interrompit les bruits de succion.

— À toi Nadège, maintenant. Une rumeur prétend qu'il existe un sex-tape d'une actrice avec John Fitzgerald Kennedy et qu'elle est bien au chaud chez un particulier. De qui s'agirait-il ?

— De Marilyn Monroe, gloussa la Française dont la main commençait à descendre le long de la poitrine poilue.

Elle se saisit de la petite boîte de métal doré qu'on lui tendit et en aspira vivement le contenu. Puis elle déboutonna en toute hâte le pantalon de son vis-à-vis et plongea la main à l'intérieur. Elle en ressortit un beau morceau d'homme, tout aussi poilu que le reste du corps et entreprit de le masser. Son peignoir s'ouvrait d'une manière très indiscrete, suivant les mouvements de son poignet.

Surprenant l'attention très amicale que lui portait Michael, elle dénoua la ceinture de son peignoir pour l'écarter légèrement, lui offrant fugitivement une vue intégrale sur son corps blanchâtre jusqu'à la toison mordorée qui séparait ses cuisses. Le barbu avança une main dans l'ouverture du peignoir pour lui saisir un sein, qu'il soupesa puis malaxa sur toute sa surface. Il posa un index sur le mamelon rosé et appuya en tournant autour, sur l'aréole légèrement granuleuse. Le téton se dressa et Michael le pinça légèrement tout en engouffrant sa langue dans la bouche de la jeune fille. Elle gémit, un son sourd sortit de ses lèvres liées à celles de l'homme poilu. Ce qui eut pour effet de gonfler davantage la verge dans sa main.

Simultanément, les deux hommes prirent alors leur partenaire par la main

et se dirigèrent vers le lit. Ils placèrent Kate et Nadège chacune d'un côté du lit, à plat ventre sur la couette, le visage à quelques centimètres l'une de l'autre. Puis, comme un ballet soigneusement préparé, ils soulevèrent le peignoir de celles-ci. Les fesses de Nadège surgirent du satin rose. Michael les pétrit de ses doigts en remontant jusqu'à ses hanches puis il lui donna deux ou trois tapes qui déclenchèrent un léger râle chez la Française. Elle n'eut pas le temps de se retourner pour protester qu'il lui écarta les jambes puis s'agenouilla derrière elle. Il aperçut le profond et étroit sillon qui séparait ses fesses rebondies et plus bas, la fente parsemée de poils vers laquelle il darda sa langue. Il lécha d'abord les pétales charnus de son intimité puis, excité par les mouvements de la jeune fille, qui l'accompagnait en remuant des cuisses, il plongea la langue le plus profondément qu'il put, en mêlant sa barbe aux replis moirés. Nadège haletait sous le désir qui montait en elle. Devant elle, elle voyait les seins de Kate aller et venir sous l'effet du même traitement.

Au bout de quelques secondes, la pièce était emplie de gémissements plus stridents les uns que les autres, signe des assauts des langues habiles des deux compères. Les jeunes filles mouillaient considérablement quand Britzer s'assit à la tête du lit, le bas du corps sous l'arche formée par les jeunes filles.

— Vous voyez mesdemoiselles, le week-end ne commence-t-il pas sous les meilleurs auspices ? Messieurs, c'est à vous, annonça-t-il ensuite sobrement.

Les deux hommes se mirent debout et relevèrent les jeunes filles qui se trouvèrent en levrette. Puis ils se figèrent derrière les fesses humides qui s'offraient à eux. Britzer, seul, pouvait voir les deux virilités tendues en avant. D'un côté, le sexe de Michael, épais et bien droit, de l'autre, celui de John, long et fin comme une dague. À un signal de tête du maître des lieux, ils écartèrent les cuisses pour en faciliter le passage. Un pur réflexe tant les jeunes filles accueillirent facilement en elles les dards affamés. Les compagnons se mirent à pilonner les ventres des assistantes à un rythme effréné puis restèrent collés à elles dans un mouvement plus chaloupé. Michael avait saisi les gros seins de Nadège et faisait rouler les tétons entre ses doigts. Les mains de John parcouraient tout le torse de Kate puis descendirent vers son ventre en fusion. D'un doigt, il tâta le bourgeon dur et sentit que son excitation ne cessait de croître. Il se retira alors de la métisse et, prenant sa verge à pleine main, la replongea d'un seul coup dans la sombre cavité. La poussée précipita Kate en avant vers la bouche de son amie qu'elle embrassa malgré elle. La fureur des assauts s'estompant entre ses cuisses, elle vit le visage de Nadège transfiguré par le plaisir de cette profonde pénétration et l'embrassa chaudement.

Elle sentit soudain un corps souple qui tentait de forcer le passage entre leurs lèvres jointes. En ouvrant la bouche, elle goûta la saveur toute particulière d'un sexe masculin. Un troisième ! Ce ne pouvait être que... Elle releva la tête et découvrit Britzer se masturbant au-dessous de leurs visages.

Avec un grand sourire et des yeux rendus globuleux par l'absence de lunettes, il brandissait son énorme sexe noueux et le claquait alternativement sur les joues de Nadège et de Kate. Haletantes de plaisir et prises par le jeu, chacune essaya alors, à quatre pattes, de saisir ce qui passait à sa portée.

« Le but, c'est d'attraper la queue du Mickey ! », songea avec ironie Nadège, en se rappelant les conseils de sa mère, au manège, le dimanche matin après la messe.

Britzer totalement allongé et sexe à la verticale, elle se saisit du gland et le mordilla tandis que Kate s'occupait avec sa langue du testicule poilu qu'elle avait happé dans sa bouche. Puis les deux s'activèrent sur un côté du membre humidifié en lapant ce qu'elles pouvaient, alors que les coups de boutoir de leurs compagnons leur arrachaient des soupirs de plus en plus fréquents.

— C'est bon ! marmonna au bout de quelques allers-retours, le responsable des assistantes.

Les deux hommes se détachèrent des jeunes filles et se masturbèrent alors au-dessus de leur dos. Elles savaient que c'était un des nouveaux plaisirs des hommes, fortement inspirés des séquences pornos. Elles restèrent donc immobiles, activant seulement leur bouche autour de la verge de leur chef. Et lorsque celui-ci, à son tour, referma ses doigts autour de son membre, elles fermèrent les yeux et attendirent. La triple explosion de sperme surgit. Elles reçurent des longues giclées collantes sur le visage et les cheveux et sentirent quelque chose de chaud et humide couler sur leurs reins. Satisfaites de ce premier examen de passage qu'elles estimaient avoir passé avec mention et qui leur avait procuré un intense plaisir, elles échangèrent un long baiser sous le regard du trio masculin qui s'essayait en silence.

Anderson Britzer, qui savourait cet instant unique où le fantasme se réalise enfin, et de manière parfaite, vit que la lumière au cœur de l'horloge française clignotait. Il se rhabilla et quitta la pièce pour décrocher son téléphone fixe.

— Bonjour Anderson, Jocelyn à l'appareil.

Les sens de nouveau en éveil, Britzer ne put réprimer un rictus.

« Encore lui ! », pensa-t-il.

— Oui, Jocelyn, qu'est-ce qui se passe ? fit-il d'un ton volontairement calme.

De l'autre côté de l'appareil, la voix monocorde déroula :

— Je crois que vous aimeriez savoir que le FBI a arrêté Matt Hampshire hier soir. Je ne connais pas tous les détails mais il semblerait s'agir d'une vidéo d'une soirée chaude entre vos assistants.

Britzer, le cœur au bord des lèvres, eut juste l'énergie de remercier son informateur d'un souffle avant de s'asseoir. Les pensées se bousculaient dans son esprit. Ainsi, Matt Hampshire avait filmé leur petite sauterie du Bureau

Ovale. Pourquoi ? Le faire chanter ? Il aurait pu le faire sans problème lors des soirées précédentes. Et qui avait pu le faire entrer dans la pièce secrète derrière le miroir ? Il n'y avait qu'une personne à connaître son existence, hormis lui. Il songea avec stupeur aux yeux de Janet O'Leigh qui le suivaient de leur bleu glacial durant la soirée du Capitole. Janet à qui il avait fièrement exposé les avancées de son Bureau Ovalé, qui l'avait félicité pour la trouvaille du miroir sans tain. Il rassembla le peu d'énergie qui lui restait sur une seule pensée. Qui peu à peu se transforma en certitude. Il devait désormais se méfier de cette femme.

CHAPITRE IX



— Et si on allait en métro à la Bibliothèque du Congrès ? J'en ai marre des voitures officielles...

L'invitation de Tony à Géraldine était de celles qui ne se refusent pas. Le ton était vif et enjoué. Le tutoiement que l'Américaine avait directement provoqué n'était pas pour lui déplaire.

— Va pour le métro. Mais je ne l'ai jamais pris ici, alors tu me dis comment faire, lui sourit Géraldine.

Quittant la rue, elles s'engouffrèrent dans un immense escalator qui les amena au moins à cinquante mètres sous terre. Une grosse machine leur délivra les sésames.

— Dis-moi, il n'y a jamais de resquilleurs ? s'étonna Géraldine en voyant les simples barrières à hauteur des genoux.

— Pas beaucoup. Ici, la majorité des gens respecte la loi.

Ce que Géraldine put aussi constater lorsque les portes de la rame s'ouvrirent. Derrière deux personnes, elles attendirent que la poignée de voyageurs descendît du métro avant d'y entrer.

— Et c'est exactement la même chose à l'heure de pointe, indiqua Toni, anticipant la question qu'elle devinait dans les yeux de sa collègue.

Durant le court trajet jusqu'à la plus grande bibliothèque du monde, Géraldine songea à la réunion qui venait de se terminer au FBI. Une séance pas piquée des hannetons entre les deux mâles du quartier, Corentin et Webb. Le responsable du FBI avait commencé par jouer des épaules en se glorifiant de l'arrestation de Matt Hampshire et la préparation de son prochain interrogatoire qui devrait être décisif.

— Mais nous avons bien vu Anderson Britzer sur la vidéo ? avait lancé Corentin, pas franchement convaincu de la culpabilité du jeune assistant.

— Oui, il est sur le film mais il n'est pas important pour l'instant, avait sèchement répliqué Webb. Je vous rappelle que le jeune Hampshire a avoué qu'il avait filmé la scène. Jusqu'à preuve du contraire, l'aveu constitue un argument irréfutable pour l'inculper. Britzer n'a qu'une participation à cette soirée...

— Une soirée qu'il a organisée en personne, coupa Boris Corentin.

— Ce qui ne fait pas de lui le coupable idéal, *commandant* ! riposta l'ex-militaire en martelant le dernier mot en français dans le texte.

Ils n'étaient que tous les quatre dans le bureau de Webb. Peu désireuse d'intervenir dans ce combat coup pour coup, Géraldine jeta un coup d'œil sur les murs. Partout des images de Webb, en jeune militaire, sur le terrain, décoré. Et pour faire bonne mesure de ce roman photo égocentrique, des diplômes, et les sacro-saintes photos de famille avec enfants sur le bureau. Bref, le bon soldat et le parfait père de famille, songeait-elle.

— Que sait-on précisément de Britzer ? relança Boris Corentin, pour glaner quelques informations et calmer l'impétueux agent spécial.

Celui-ci tapota sur son clavier d'ordinateur et sortit quatre feuilles de l'imprimante. Corentin survola ces pages en quelques secondes.

— Parcours, emplois précédents, qualifications... Ça me paraît un peu court comme renseignements pour un responsable de ce calibre, marmonna-t-il. Excusez-moi, Shelley, mais dans ce chantage qui concerne deux de ses assistantes, il est tout de même au cœur de l'affaire... Qu'il soit coupable ou non.

— Oui, sans doute, admit le gradé en parcourant la squelettique fiche de renseignements. J'ai aussi été surpris en découvrant hier soir cette fiche. Mais

nous avons eu quelques soucis informatiques ces derniers mois. Des problèmes qui ont limité les enquêtes non urgentes...

« En clair, le boulot de routine n'a pas été fait », se dit Boris Corentin.

Il fixa Webb, qui lui semblait très embarrassé.

— Et si on fouillait un peu plus dans le passé de Britzer ? proposa-t-il. Ça pourrait nous donner quelques pistes. Il a bien dû être cité dans des journaux, ce brave homme. En plus, on a quelques heures avant l'interrogatoire de Hampshire.

— Ouais, allez-y si vous n'avez que ça à faire, lâcha avec morgue Webb en fixant de nouveau Corentin. Ou plutôt non... Que Toni et Géraldine aillent à la Bibliothèque du Congrès. C'est le seul endroit à disposer de tous les journaux sous forme de microfilms. Je doute qu'elles trouvent quelque chose d'intéressant, mais bon...

Et après avoir lissé plusieurs fois un coin de son bureau déjà parfaitement propre, il s'était plongé dans un dossier qui tramait sur le bureau, signifiant ainsi que leur présence n'était plus nécessaire...

Arrivées dans le vaste bâtiment central de la Bibliothèque du Congrès, les deux jeunes femmes se rendirent directement vers la salle des journaux.

— Revenez plus tard, leur dit la sexagénaire qui avait reçu l'appel du FBI. La recherche était plus importante que prévue.

— Une visite privée et personnalisée de la Bibliothèque, ça te dirait ? proposa Toni dès qu'elles se furent éloignées. On a une demi-heure devant nous, toutes les deux.

Géraldine sentit un frisson la parcourir quand elle croisa les yeux noisette qui la scrutaient en profondeur. Un regard qu'elle aurait qualifié d'intéressé, d'amusé, voire un rien fripon. Elle accepta sans attendre. Les bibliothèques l'avaient toujours fascinée, tant pour les livres que les rencontres inattendues que l'on pouvait y faire. L'Américaine l'amena sous la grande coupole éclairée de verrières. Elle lui fit découvrir sous le frontispice intérieur le panthéon des principaux écrivains et poètes jusqu'au XVIII^e siècle, date de construction du bâtiment.

— Waoouh, il y a Molière et Hugo ! s'exclama Géraldine. Eh bien, moi qui m'emmerdais à les lire en classe, ça fait tout drôle de les voir ici. Pour un peu, ça me rendrait vachement fière de mon pays.

— Je vais te montrer un autre truc marrant, dit Toni en lui prenant la main et l'amenant au pied de la rampe du grand escalier central. Tu vois ces bébés avec leurs instruments ? Chacun désigne un métier...

Elle désigna du doigt une sculpture joufflue :

— Et celui-là, qu'est-ce qu'il fait ?

— Ah ! ah ! il vide un godet, éclata de rire Géraldine. C'est le plus beau métier du monde...

Et sous le regard outré des touristes figés, elle mit la main devant sa bouche en roulant les yeux. Elle remarqua alors que, durant tout ce temps, sa main était demeurée calée dans celle de l'Américaine. Elles échangèrent un regard complice et Toni se pencha vers elle.

— Maintenant, je vais te guider vers un coin beaucoup moins connu. On dit que la bibliothèque du Congrès est celle de tous les Américains mais très peu de personnes au monde ont visité cet endroit.

Le murmure caressant et surtout les lèvres de l'agent spécial, qui lui avaient effleuré les cheveux, provoquèrent une vaguelette de plaisir dans la nuque de la Française.

« Eh oh, ma belle, fais gaffe si tu ne veux pas te faire avoir », se tança-t-elle intérieurement en se souvenant des conseils de prudence de Boris contre la jeune femme du FBI.

Elle la suivit pourtant à travers les longs couloirs qui serpentaient dans les sous-sols de l'immeuble. Le spectacle était partout. Elles croisaient des salles de repos éclairées par les distributeurs automatiques de la boisson gazeuse la plus célèbre du monde. Dans les couloirs, les plafonds débordaient de fils électriques se chevauchant les uns les autres. Elles se serrèrent pour laisser passer des employés poussant des chariots remplis de livres jusqu'à la gueule. Les voir ahaner sous l'effort lui fit aussitôt penser à des mineurs de fond des temps modernes ramenant des paquets de culture à la surface. Puis ce fut le calme de l'ascenseur et un autre couloir, sans doute à un étage élevé du bâtiment. Toni sortit alors un badge de sa poche et le brandit devant le nez de Géraldine.

— C'est le passeport vers l'Enfer, lui souffla-t-elle avant d'ouvrir la porte.

La salle n'avait rien d'original. Certes, elle était de dimension impressionnante et devait retenir des dizaines de milliers de volumes. Mais Géraldine lui trouvait un air rassurant et protecteur comme d'autres réserves de bibliothèques de province françaises abritant de vieux ouvrages. Elle y voyait une sorte de fil la reliant au passé, loin des excès d'une modernité dérangée. Comme elle restait sur le seuil, Toni lui fit signe d'entrer et s'empessa de refermer la porte derrière elle. Le claquement sec fut suivi d'un silence d'abbaye.

— Tu ne remarques rien de spécial ? l'interrogea Toni.

Géraldine hochant négativement du chef, elle la poussa d'une main douce vers les rayonnages.

— Regarde bien les titres des livres. Ils te disent quelque chose ?

Géraldine déchiffra à grand peine ceux des manuscrits les plus proches d'elle. Puis elle se dirigea vivement vers le rayonnage opposé. Au bout de quelques secondes, elle dévisagea Toni d'un air interloqué.

— Ne me dis pas que c'est, que c'est...

Elle cherchait le mot exact pour décrire ce lieu mythique dont elle avait entendu parler à la dérobée.

— Si, c'est bien l'Enfer de la bibliothèque, lui sourit Toni. Et même l'Enfer mondial des bibliothèques. Il y a ici les ouvrages que tu ne verras jamais ailleurs. Les livres retirés des lieux publics et même certains bouquins qu'une ou deux personnes seulement ont pu lire.

Elle fixait maintenant Géraldine qui n'était qu'à quelques centimètres d'elle.

— Tu as ici la mémoire de ce que l'homme a de plus secret, les mots les plus obscènes jamais écrits, jamais imaginés, glissa-t-elle en lui caressant la joue de son index effilé.

— Et comment tu as eu la clé ? la coupa Géraldine.

— Ah ça, c'est une longue histoire ma chère ! Disons qu'un de mes contacts sur une affaire troublante connaissait l'endroit. Et qu'il me l'a fait découvrir, une nuit.

Elle saisit à nouveau la main de Géraldine :

— Viens, je veux te montrer quelque chose que j'aime beaucoup.

Et passant devant les écrits pornographiques d'hommes politiques européens très coincés en public, Toni la mena dans un coin de la pièce. Elle prit un gros volume, le posa sur une table voisine et montra à la Française les enluminures qui emplissaient la moitié de chaque page.

— Ce livre est magnifique parce qu'il décrit les parties du corps de la femme, miaula Toni en se plaçant derrière Géraldine. C'est très beau, un corps de femme, non ?

Géraldine sentit une chaleur subite prendre possession de son ventre.

« De la chaleur dans l'Enfer, ça ne manque pas de piquant... », pensa-t-elle.

La main de Toni descendait sur son cou alors qu'elle récitait un vers vantant la splendeur des seins blancs. Elle prit appui sur son épaule comme elle évoquait la grotte ruisselante de la femme aimée. La voix de Toni, sensuelle et pleine, l'enveloppait alors que sa main lui caressait un sein. À travers sa robe printanière, Géraldine sentit sa poitrine gonfler de désir. Ses tétons durcirent lorsque les deux mains s'en emparèrent à travers le tissu. Géraldine, qui n'entendait plus aucun mot, soupira et s'appuya sur Toni derrière elle.

Celle-ci la retourna alors et plongea sa bouche dans son cou. Elle la mordilla et remonta par morsures successives jusqu'au lobe de son oreille. Sous la brièveté et la douceur de ces petites piqûres, Géraldine crut défaillir. Elle releva le visage de sa partenaire et l'embrassa à pleine bouche, comme pour désintégrer ces agaceries. Les langues se testèrent, s'agacèrent,

virevoltèrent et leurs dents se frôlèrent. Elles s'accroupirent et se répandirent ensemble sur le sol tandis que leurs mains exploraient mutuellement leurs seins.

Entraînée par la tempête intérieure que déchaînait la belle brune, Géraldine porta sa main en haut du jean de celle-ci qui se dégagea pour lui faciliter le passage. La Française plongeait alors franchement ses doigts et atteignit le léger bout de tissu qui formait un string. En l'écartant, elle sentit les fesses fermes et fraîches. Sa seconde main rejoignit la première et, soulevant Toni, elle lui malaxa les fesses en augmentant la pression. Toutes deux haletaient et s'embrassaient en se picorant les lèvres du bout de la langue.

Géraldine, dont la robe était retroussée, sentit des doigts aller et venir sur son ventre en cercles de plus en plus serrés. Elle se retira des lèvres de Toni et soupira quand l'index de celle-ci souleva sa culotte. Deux doigts caressèrent négligemment sa toison.

— On peut se revoir ce soir, si tu veux... proposa alors Toni, au beau milieu d'un soupir.

La voix agit comme un choc thermique sur la vague de chaleur qui avait pris possession du corps de Géraldine. Le sortilège se dissipa, et le visage de Liselotte lui apparut dans un flash. Sa compagne, la femme qu'elle aimait. Non, elle ne pouvait pas lui faire « ça »...

Elle laissa à regret le corps de Toni et, en se redressant à moitié, remit le bas de sa robe en place.

— Désolée Toni, j'ai une copine, en France et je ne veux pas... fit-elle d'une voix bien moins ferme qu'elle ne l'aurait voulue... Je ne veux pas briser notre équilibre, la faire souffrir. C'est compliqué, parce que tu es là et qu'on pourrait... Mais non, je ne peux pas.

— Je comprends, murmura Toni. C'est l'amour toujours... Décidément, je n'ai pas de chance avec les *Frenchies*...

— Allez, jeune fille, partons loin de ce lieu de perdition ! essaya de plaisanter Géraldine en aidant Toni à se relever.

De retour à la salle des journaux, elles s'installèrent en face des écrans et commencèrent à visionner les articles mentionnant Anderson Britzer. Tout à leur travail de moine, elles restèrent silencieuses durant une bonne heure, notant les moindres détails de la brève carrière du responsable des assistants.

— Il y a un truc qui revient à chaque article sur ses débuts, signala Géraldine en pointant du doigt l'écran. C'est qu'il a toujours eu le soutien actif d'une certaine Janet O'Leigh.

— Ex-directrice de campagne de Hillary Clinton. J'ai souvent vu revenir ce nom, ajouta Toni qui déchiffra à haute voix ses notes. C'est bizarre. Généralement, il y a plusieurs barreaux à l'échelle d'une carrière.

Elle reprit ses notes.

— Elle l'aurait recueilli et nourri. J'ai même trouvé une feuille de potins parlementaires sous-entendant qu'elle l'aurait formé sur tous les aspects... Si tu vois ce que je veux dire, ajouta-t-elle en lui coulant le regard ébauché dans l'Enfer de la Bibliothèque.

Géraldine préféra esquiver les yeux noisette pour se replonger dans l'écran d'ordinateur.

— C'est dingue. Un journaliste parle même de la « maîtresse femme qui l'a sculpté », reprit-elle au bout d'un moment.

La Française se leva brusquement de sa chaise et tourna autour de la table.

— Cette Janet O'Leigh, elle a un lien fort et ancien avec Britzer, fit-elle, l'air absorbé. Je ne sais pas exactement quel genre de rapport ils ont. Mais j'ai l'impression qu'il y a là-dessous quelque chose de vraiment important.

Les yeux dans le vague, elle regardait à travers Toni et reprit :

— Oui, un truc essentiel qu'on n'avait pas remarqué jusqu'ici. Et qui pourrait être décisif pour notre affaire.

CHAPITRE X



La sonnerie très discrète de la pendule de style colonial offerte par Britzer, indiqua à Janet O'Leigh qu'il était trois heures de l'après-midi. Tout en

faisant les cent pas dans son bureau, de la taille d'un demi-court de tennis, elle songea que l'ultimatum allait expirer dans quelques heures. Les vidéos seraient alors envoyées vers leurs destinataires. À moins que le candidat Obama n'annonce son retrait dans son discours qui allait débiter d'ici une dizaine de minutes. Cette intervention, prévue de longue date, se tenait à Philadelphie. Elle était attendue de tous. Bien qu'en tête de la course à l'investiture démocrate, le sénateur métis devait affronter une vive polémique sur son pasteur, qui fustigeait l'Amérique blanche dans ses sermons. Des rumeurs faisaient aussi état de vives tensions dans son camp, résultat d'une campagne qui s'éternisait au-delà des pronostics. Les photos le montraient fatigué, moins enjoué.

— C'est sûr qu'avec notre petit marché en main, il a dû vieillir de quelques années, le « jeune homme » de 46 ans, songea Janet O'Leigh avec un malin plaisir.

Après avoir diminué le volume de la télévision où les commentateurs meublaient en attendant l'entrée en scène du candidat, elle contourna un large fauteuil de cuir club et alla se planter dos à la baie vitrée qui donnait sur le Capitole.

« Tout était allé si vite », songea-t-elle en parcourant les cadres qui habillaient les murs. Elle y contemplait un parfait résumé de sa vie où se côtoyaient diplômes, Unes de news magazine où elle figurait parmi les femmes les plus puissantes des Etats-Unis et photos aux côtés des présidents démocrates. Sans oublier des portraits de ses neveux et nièces sur le bureau pour donner quelques os familiaux en pâture aux visiteurs. Mais elle n'avait pas revu sa famille depuis dix ans. Pianotant des doigts sur le coin de son bureau, elle alla finalement se servir un whisky pour mieux combler l'attente.

— En fait, l'ombre me convient sans doute mieux que la lumière, conclut-elle pour elle-même.

Étrangement, depuis sa démission de la fonction de directrice de campagne de la candidate, les choses semblaient s'emboîter les unes dans les autres sans effort. Elle avait créé une société de consulting et acheté tout un étage d'un immeuble moderne pour s'installer. Son expérience, son réseau, son entregent et sa connaissance des hommes politiques avaient fait le reste. En moins de temps qu'il ne faut à un élu pour renier ses promesses, elle avait rempli son agenda pour deux ans. Après avoir engagé deux consultants juniors, elle avait pu accepter l'offre du chef du groupe 44 et se consacrer à aider de manière très officieuse son amie sur la route de la présidentielle. Son job : mettre des pierres sur la route de son adversaire, de très gros pavés.

— Son enfer est pavé de mes mauvaises intentions, ironisa-t-elle en saisissant son portable. Bon, voyons ce qui se passe à Philadelphie.

— Allo, Rudy, vous m'entendez ? Pourquoi le discours a du retard ? cria-t-elle.

Une voix d'homme répondit, au milieu d'un brouhaha indescriptible. C'était sa taupe dans le camp adverse, débauché à coups de malles de dollars et de quelques gâteries supplémentaires. Même s'il était démesurément prudent, Rudy était un homme utile qui appartenait au deuxième cercle du candidat. Ce qui lui permettait d'avoir la température à instant « T ».

— Obama est très nerveux, indiqua Rudy. Je ne l'avais jamais vu comme cela. Il vient de réécrire une partie de son discours, en sueur, après avoir parlé avec sa femme. Excusez-moi, je vous laisse, il monte sur scène...

Remplissant à moitié son verre d'un Glenfiddich de 15 ans d'âge, son malt préféré, Janet O'Leigh s'assit tout au bord du fauteuil, ses talons frappant le sol à cadence soutenue. Après trois minutes de standing ovation, Barack Obama entama son discours. En bonne pro, elle ne put s'empêcher d'analyser son « langage corporel » et d'admirer son indéniable charisme. La voix grave et chaleureuse, aux intonations variées déroulait un discours très personnel sur sa condition d'élus noirs dans un Etat blanc...

Elle remarqua soudain une tension sur son visage. Agrippant son pupitre, il fit silence. Une éternité à la télé. Cinq secondes.

— Ils ont dit que j'étais trop jeune, reprit enfin Obama, comme s'il scandait un psaume. Ils l'avaient déjà dit à propos de Kennedy. Ils ont ajouté que j'étais noir. Ça n'a pas suffi. Alors, comme l'espoir souffle fort de notre côté, ils ont décidé de menacer mes proches. De mettre en danger la réputation des enfants d'amis très chers...

Janet, tout au bord du fauteuil, comprimait le gros verre de cristal vide entre ses doigts. Elle haletait. Le moment décisif arrivait.

— La politique vaut-elle ces sacrifices ? lança le candidat à la cantonade.

Son « non ! » sonore fut repris en chœur par les spectateurs.

— Dois-je mettre en danger mes amis pour mes idées ?

— Non ! rugit la foule.

Devant l'écran, un demi-sourire s'esquissait sur le visage et des fines rides se formèrent au bord des yeux bleus. Le candidat étendit les mains pour demander le silence. Il tremblait maintenant.

— Est-il normal de subir le chantage quand on défend une juste cause ?

— Non ! explosa la salle.

— Alors, je vous le dis, ajouta-t-il d'un ton plus bas. Je vous le dis avec la plus grande fermeté. Non, je n'abandonnerai pas le combat... Non, je ne céderai pas au chantage le plus ignoble, le plus anonyme. Je poursuis ma route, avec vous, et nous gagnerons, pour la démocratie !

Se levant d'un seul bond de son fauteuil comme si elle avait été électrisée, Janet O'Leigh cria et lança son verre qui éclata contre le mur, renversant le portrait où elle serrait Mickey dans ses bras.

— Ce n'est pas possible ! hurla-t-elle en tapant un poing rageur sur le

bureau.

— Disparaissez ! cria-t-elle à son assistante, accourue sur-le-champ voir ce qui se passait.

Puis elle se laissa tomber dans le fauteuil derrière son bureau et demeura figée durant une bonne minute, reprenant son souffle, le regard dans le vague. La sonnerie de son portable la sortit de sa léthargie. Elle répondit d'une voix blanche.

— Bonjour Janet, fit une voix métallique qui lui semblait très proche. Je suppose que vous avez suivi le discours de Philadelphie. On ne peut pas dire que la première partie de votre plan soit un grand succès...

— En effet, monsieur, répondit-elle en s'efforçant d'avoir le ton le plus neutre possible.

Elle retrouvait progressivement ses esprits. Cette voix, qu'elle reconnaissait entre mille, était celle du chef du groupe 44. Elle prit une légère inspiration :

— J'ai l'impression qu'il va falloir passer à la phase deux et envoyer la vidéo comme prévu.

— Franchement, nous ne pensons plus que ce soit la meilleure solution, reprit la voix. Regardez comme le candidat sort renforcé de son discours. Il nous semble plus efficace de sauter une étape et d'aller directement à la phase trois.

À ces mots, Janet sursauta. Car la phase trois n'était jusqu'ici qu'une formule théorique pour elle. Une phrase sur un plan qui ne viendrait que « en cas de », « et si et si »...

— Êtes-vous vraiment sûr de... ébaucha-t-elle.

La voix coupa sans hésitation. :

— Oui Janet, nous savons ce que nous faisons, ce que nous devons faire. Et vous êtes avec nous. Nous n'avons pas le choix. Faites ce que vous avez à faire. Allez vite et fort. Ne nous décevez pas.

La voix raccrocha, laissant Janet O'Leigh plus perplexe que jamais. Elle fit un effort pour se remémorer les trois étapes du plan soigneusement élaboré durant des semaines.

— La phase trois, c'est faire souffrir, faire terriblement mal, se souvint-elle en prononçant ces mots à haute voix.

Ce n'est qu'après avoir bu son troisième whisky qu'elle retrouva un certain calme. Sur son visage, de nouveau concentré, deux lueurs bleues s'accrochaient à un point invisible. Elle n'avait pas le choix.

CHAPITRE XI



— Allo Anderson ? C'est Janet. J'ai quelque chose à vous demander, fit-elle de sa voix la plus chatoyante.

Après quelques minutes passées à récupérer de sa déception, Janet O'Leigh avait décidé de reprendre la main. Il s'agissait maintenant de s'assurer que les deux filles étaient bien en lieu sûr, pour appliquer la phase trois sans faiblesse.

L'appel de sa protectrice surprit totalement Anderson Britzer qui commentait avec les deux étalons leurs prouesses physiques du matin. L'air soudain plus grave, il s'empessa de parler, de crainte que Janet ne l'entraîne sur un autre chemin.

— Janet, ça tombe bien que vous m'appeliez, j'aimerais que nous discussions. J'ai appris que Matt Hampshire a été arrêté hier soir. Auriez-vous une explication ?

Il eut à peine le temps de finir sa phrase que le velouté vocal de son mentor s'emparait de ses oreilles.

— Nous aurons tout le temps de discuter de cela plus tard, Anderson... Avant cela, répondez à ma question.

Savez-vous où sont Kate et Nadège ce week-end ?

— Elles sont ici même, dans la maison de Chevy Chase, lui répondit Britzer d'un ton qu'il voulut égal mais qui dissimulait mal son contentement.

Ignorant le plan que tramait l'ex-directrice de campagne, il ajouta

benoîtement, comme pour se vanter :

— Elles sont mes invitées pour tout le week-end.

La joie de Janet O’Leigh, elle, fut très bruyante. Un bref cri lui échappa, sorte de couinement qu’elle réprima à peine pour reprendre aussitôt :

— Pouvez-vous les garder dans la maison jusqu’à ce que j’arrive ? Je vous expliquerai. Un beau succès nous attend.

— Mais je... bredouilla le chef des assistants qui perdait pied.

— Faites-moi confiance, Anderson, le coupa la voix de nouveau chatoyante. Vous n’aurez pas à le regretter. Mais, pour cela, elles ne doivent absolument pas communiquer avec l’extérieur. Prenez leur portable. Ne les laissez appeler personne.

Un silence suivit.

— Je peux vous faire confiance, Anderson ?

Face aux deux jeunes hommes qui mâchonnaient des chips sauce blanche, Britzer déglutit et finit par répondre.

— Oui, vous pouvez me faire confiance. Je m’en occupe.

Et il se leva pesamment de sa chaise.

— Où tu as mis mon tee-shirt Britney ? lança Kate de la salle de bains qui jouxtait la chambre de Washington au sous-sol. Tu ne l’aurais pas « emprunté » comme ce pull que tu ne m’as jamais rendu ?

Assise en face de la coiffeuse, Nadège se passait du mascara sur les yeux. Elle partit d’un grand éclat de rire.

— Ah non, ce n’est pas moi ce coup-ci, lui cria-t-elle en se retournant à moitié. Et puis tu as vu la taille de mes seins par rapport aux tiens ? Désolée, on ne joue pas dans la même catégorie, ma vieille. Je le craquerais ton tee-shirt. Je te le laisse, ta *has-been de Britney* !

— Justement, c’est le « comble de la coolitude »... Tu devrais pourtant comprendre ça, toi, une Française, ajouta Kate, sortant de la salle de bains en petite culotte, poitrine à l’air et un bout de tissu à la main. Vous appelez ça comment ? Du deuxième degré, non ?

Là-dessus, elle s’avança vers son amie. Elle vint se placer au-dessus de Nadège et lui déposa un léger baiser au goût frais sur la bouche. Celle-ci se retrouva devant les pointes noires tendres et dressées qu’elle se dépêcha de titiller de sa langue rosée. Elle sentit un frisson la parcourir jusqu’au bas-ventre.

— Eh, calmos, ma belle, fit mine de la gronder Kate en reculant d’un pas. Dis-moi, tu deviens une vraie nymphomane. N’oublie pas que nous venons de sortir d’une petite séance bien épicée. Je suis crevée, moi.

Et après avoir enfilé son tee-shirt, elle se jeta sur le lit à baldaquin blanc.

— Quand même ces gars... Quels athlètes quand ils ont décidé de remettre ça après le repas, reprit-elle. Tu te rappelles quand ils t'ont prise en sandwich ? Waouh, j'aurais bien aimé être à ta place.

Nadège observait, songeuse, le reflet de son amie dans le miroir. Elle pouvait encore sentir les deux membres lourds la pilonner jusqu'au plus profond d'elle-même, dans un mouvement mêlant plaisir et douleur. Mais ce qu'elle n'avait pas avoué à Kate, c'est qu'elle avait pris un pied absolu en voyant le regard de son amie sur leur trio. S'exhiber devant elle avait déversé dans tout son corps des torrents de plaisir.

— En tout cas, si c'est comme ça tout le week-end, on va réinventer le Kamasoutra à nous deux, gloussa-t-elle.

Puis elle contempla la chambre plongée dans une douce lumière artificielle. Se sentant un peu lasse, elle prit la boîte dorée et inspira un nouveau snif de cocaïne. La poudre lui ouvrit à nouveau son monde rempli d'excitation.

— C'est drôle de s'envoyer en l'air dans des chambres historiques, tout de même, poursuivit-elle en arpentant la pièce reconstituée à l'identique. Tu imagines la tête des copains si on leur disait qu'on a baisé dans le lit de Washington ?

Et se retournant vers Kate :

— Tu appellerais qui, toi, pour lui raconter ton concours de galipettes ?

— Ma mère, répondit en pouffant la belle allongée.

— Et moi mon père ! entonna la Française d'une voix surexcitée.

— Que de la gueule !

— Tu vas voir, reprit Nadège en prenant son portable dans son sac.

Elle fit une œillade à son amie tandis qu'on décrochait.

— Allô, papa, c'est moi, Nadège. Devine d'où je t'appelle ?

— Nadège ? Sais-tu ce qui se passe ici depuis que tu es partie ? fit-il d'une voix inquiète.

Mais la jeune fille n'écoutait pas, toute à son excitation :

— Je suis dans la chambre de Washington. Il y a aussi Kate... Elle te dit bonjour... On est dans une maison et nous avons passé la matinée à batifoler en compagnie de deux charmants jeunes hommes, fit-elle précipitamment.

La voix de son père changea monta aussitôt dans les aigus.

— Tu te rends compte de ce que tu fais ? J'ai travaillé dur pour réussir, un poste d'ambassadeur m'était promis et toi...

Il bafouillait de rage trop contenue :

— Toi, tu mets tout en l'air en baisant avec des connards. Tu as brisé ma carrière...

Choquée par la rage de son père, Nadège vit Anderson Britzer entrer dans la chambre. Elle coupa la communication sur-le-champ, avant que celui-ci ne s'approche d'elle.

— Je crois que vous n'en aurez plus besoin pendant le week-end, lui dit-il en se saisissant de son portable, sourire aux lèvres. Plus besoin du tout.

Pour la quatrième fois, Matt Hampshire répétait aux agents spéciaux du FBI ce qu'il n'avait cessé de dire depuis son arrestation. À savoir qu'il avait bien filmé l'orgie des jeunes assistants d'Anderson Britzer mais que, non, il n'était pour rien dans les lettres de menace.

— Je l'ai fait parce que j'étais amoureux de Kate et que je voulais me venger d'elle. Mais c'était seulement une idée et le film n'a jamais quitté mon ordinateur, soupira-t-il, usé par les heures d'interrogatoire.

— Alors, dites-nous où sont les jeunes filles ? le rudoya Shelley Webb.

— Je vous dis que je ne sais pas, s'agaça le jeune lutteur. C'est clair, non ? Je ne sais pas.

Approchant son visage du suspect, l'agent spécial retroussa ses bras de chemise comme s'il allait le frapper. Dans la pièce de petite taille éclairée au néon, la température venait de monter de plusieurs degrés en quelques centièmes de secondes. Boris Corentin, Géraldine Hébert et Toni Adams observaient la scène derrière une vitre sans tain. Sur ordre du responsable du FBI qui entendait cuisiner seul le jeune homme pour obtenir ses aveux. Cette façon de procéder n'avait pas déplu à Corentin qui préférait observer à distance le dialogue flic-suspect.

— Vous ne savez rien, vous n'avez rien vu... Vous voulez jouer à ça, mon garçon ? souffla Webb à son interlocuteur. Et bien, préparez-vous à rester longtemps ici. Jusqu'à ce que nous ayons toutes les réponses à nos questions.

— Et où il est, mon avocat ? renchérit Matt, qui n'avait pu joindre personne depuis son arrivée dans ce sous-sol.

— Il n'est pas là et il n'est pas près d'être là, ça je vous l'assure. Vous êtes accusé d'atteinte à la sûreté de l'Etat. Et selon les nouvelles lois, nous avons 48 heures en tête-à-tête, sans avocat, sans personne. Juste nous deux, précisa Webb, avec un sourire qui dévoilait ses deux canines. Pour parler de vos menaces sur des proches d'un candidat à l'élection présidentielle.

— Ah, elle est belle la démocratie américaine, lâcha Matt, exaspéré. Vous croyez que je voudrais le retrait du seul candidat qui pourrait rompre un peu le règne du fric au pouvoir ?

Dans l'autre pièce, Boris Corentin s'approcha imperceptiblement de la vitre comme pour mieux entendre les phrases retransmises par haut-parleur. Il se concentra sur le visage du suspect. Celui-ci, toujours assis, s'empourprait et

ses oreilles en forme de chou-fleur avaient pris une teinte lie-de-vin très étonnante. Quasiment en apnée, il tapa du poing sur la table.

— Des dynasties et des dynasties au pouvoir depuis plus de deux cent ans. J'en ai assez de ces légendes sur les pères fondateurs. Washington, Jefferson et tous ses copains ! Pendant des dizaines d'années, ce sont les mêmes familles de Virginie, des richissimes, qui se sont partagé les postes. Et ça continue... Après le père, le fils, après le mari, peut-être la femme... Alors la démocratie, vous savez, moi... conclut-il en levant les bras au ciel.

Décontenancé, Shelley Webb se retourna vers les policiers, invisibles depuis sa place.

— C'est bon, la tirade gauchiste est terminée ? Reprenons les questions. Alors, rappelez-moi exactement ce que vous avez fait la nuit de la fête des assistants.

De l'autre côté du miroir, les Français se regardèrent en silence.

— Je ne sais pas comment tu vois ça, grand chef, mais ce grand garçon ne colle pas avec l'image que je me fais d'un maître chanteur spécialiste en scandale sexuel, chuchota Géraldine à Boris.

— Plutôt d'accord avec toi, petit bonhomme...

Corentin ne put finir sa phrase, car son portable sonna. À l'autre bout du fil, si l'on peut dire, Régis de l'Ecluserie, le père de Nadège.

— Ma femme m'a donné votre carte de visite, dit-il fébrilement. Je vous appelle car je viens d'avoir ma fille au téléphone...

— Elle est où ? s'enquit Corentin.

— Je l'ignore complètement.

— Quoi, vous ne lui avez pas demandé ? s'exclama Boris. Alors qu'on la cherche depuis des jours !

— Disons que... je me suis emporté. Je ne l'ai pas laissée beaucoup parler au téléphone, poursuivit le diplomate avec hésitation. Je me suis énervé quand elle m'a avoué avoir couché avec deux hommes le matin même.

— Et elle a dit quelque chose d'inhabituel, qui vous a paru bizarre ? le pressa Corentin.

— En fait, elle était très excitée. Elle délirait même. Elle me répétait qu'elle était dans une maison... Et même dans la chambre de Georges Washington, ajouta le père.

Corentin le remercia d'avoir appelé et rangea lentement le portable dans sa poche de pantalon. Après quelques secondes de réflexion, son visage s'éclaira d'un sourire tout particulier. Celui qui lui venait lorsque son fameux flair se mettait en route. Et, comme souvent, il parla pour mettre ses idées au clair et valider ses suppositions :

— Je viens d'avoir le père de Nadège au téléphone. Elle lui a dit qu'elle était dans la chambre de George Washington. Bon, un président des Etats-

Unis... Vu la sortie que vient de nous faire le jeune lutteur contre la démocratie à l'américaine, on ne peut pas dire qu'il soit fana des grands hommes de la Nation...

— Par contre, on a vu des bouquins sur les présidents il n'y a pas très longtemps, compléta Géraldine en tapotant sa cuisse...

— Dans le bureau d'Anderson Britzer, le chef des assistants, coupa Toni Adams. C'est lui, l'admirateur des présidents...

— Bien vu, Toni, c'est exactement ce que je supposais. Avec la partouze dans le bureau de Kennedy, ça pourrait coller.

— Et maintenant que j'y pense, il y avait deux « GW » dans l'agenda de Nadège, reprit Géraldine. Un pour la soirée, et l'autre sur le week-end. GW pour George Washington.

— Si tout se tient, elle devrait être chez Britzer, compléta Corentin. Elle et sa copine Kate. Allons voir où il crèche, fit-il en se dirigeant vers la porte.

Mais il s'arrêta tout net devant Toni Adams et lui sourit.

— Vous devez prévenir votre supérieur, non ?

L'agente spéciale réfléchit quelques instants.

— Vous venez de faire une simple hypothèse de travail. J'aurais pu la faire moi-même. Pas besoin de le déranger en plein interrogatoire pour si peu, fît-elle dans un sourire. Attendons d'avoir plus d'informations.

Elle ouvrit la porte et les guida dans les couloirs du FBI. Elle faisait confiance aux deux Français. Elle sentait qu'elle partageait leur intuition. Maintenant, il valait mieux trouver rapidement les bonnes informations. Avant que Shelley Web ne s'aperçoive de leur absence. Sinon, elle ne donnait pas cher de sa peau au FBI.

CHAPITRE XII



— Lisa, je file... À demain, lança d'un seul trait Janet O' Leigh à son assistante en galopant devant son bureau.

— Bonsoir madame, répondit dans le vide la secrétaire d'un air blasé.

Tout à sa hâte de rejoindre les deux jeunes filles pour assurer la phase trois du plan, la consultante avait complètement « zappé » sa collaboratrice. C'est d'ailleurs à coups de rares « bonsoir », de peu de « merci » et de fréquents coups de gueule qu'elle avait usé plus de secrétaires en un an qu'elle n'avait eu d'amants. Lisa, en poste depuis deux mois, était le plus résistant de ces « consommables intellectuels » selon l'expression gracieuse utilisée par sa patronne. Elle était efficace, souple, d'une réactivité à toute épreuve et surtout silencieuse. Une qualité indispensable pour supporter les fureurs noires dans lesquelles entrait la consultante... Même face à ses clients. Il était cocasse de voir comment des hommes politiques puissants, riches et impressionnants se retrouvaient comme des petits garçons grondés par la maîtresse.

« Décidément, cette femme a une sacrée part d'ombre », songea l'assistante en humant le sillage du lourd parfum diffusé par sa patronne.

Une minute après son départ en trombe, Janet O'Leigh démarrait sa puissante voiture de marque allemande. Elle quitta le garage dans un vrombissement qui fit sourire le gardien de nuit éthiopien, plutôt habitué aux minis voitures ou aux 4X4 féminisées des épouses bourgeoises.

Les pneus crissèrent sous la pression du virage serré qu'elle prit pour rejoindre l'avenue bordant la Maison Blanche. Bonne cliente de procès-verbaux et autres condamnations qu'elle avait de plus en plus de mal à « faire sauter », la consultante aimait conduire vite.

D'autant que, là, il y avait urgence. Quand elle verrait Britzer, elle devrait lui raconter le piège dont il avait été un participant bien involontaire depuis le début. Bien sûr, il exploserait... Mais elle improviserait pour le convaincre.

Comme elle avait toujours su le faire.

Sur la route pour rejoindre le périphérique, elle devrait passer dans le quartier nord-est, le plus dangereux de la ville. Celui où il y avait eu près de 200 morts par balle l'année passée. Celui où il est déconseillé à un Blanc de s'aventurer à la tombée de la nuit. Comme par hasard, aucun décès par mort violente dans les quartiers ouest, plus huppés. Machinalement, Janet regarda le ciel et constata que des nuages s'amoncelaient à l'horizon, assombrissant cette fin d'après-midi.

Et c'est en franchissant un feu orange qui virait au rouge qu'elle se rappela l'histoire survenue à une de ses amies. Celle-ci roulait de nuit lorsque la voiture qui la précédait de quelques mètres s'était brusquement arrêtée dans un virage. Impossible de l'éviter et elle lui rentra dedans. Le conducteur, un grand Noir, sortit furieux et prétexta un violent mal de tête suite au coup du lapin provoqué par le choc. Pour éviter le procès, les assurances payèrent. Apparemment, elles en avaient l'habitude. Et l'amie en fut quitte pour une belle frayeur.

À cette heure-ci, la circulation était rare. Elle s'arrêta à une station-service, se servit et paya en liquide. Pendant que le pompiste lavait sa voiture, elle se rendit aux toilettes pour se rafraîchir le visage. En levant la tête pour s'essuyer, elle aperçut que deux hommes étaient entrés dans la pièce.

— B'jour m'dame, comment ça va aujourd'hui ? Fait chaud, hein ? lui dit le plus petit, un jeune *WASP* qui portait une salopette de peintre en bâtiment.

Son visage portait encore les giclées de peinture du chantier qu'il venait de quitter.

— Il ne s'est même pas lavé, songea la consultante.

L'autre, un hispano d'une vingtaine d'années, aux cheveux en crête, s'appuya au mur et la regarda comme s'il jugeait un animal, ou même pire...

« Une pute ! frémit Janet. Il me considère comme une vulgaire putain ! »

Toujours silencieuse, elle essaya de s'extirper des toilettes, quand il lui prit le bras.

— Bah alors, vous ne répondez pas à mon copain ? siffla-t-il. C'est pas poli ça m'dame... Surtout pour une pleine aux as comme vous. Hein Johnny ?

— Je peux vous donner de l'argent si c'est ce que vous voulez. Tenez...

Janet O'Leigh essaya d'atteindre son sac, resté près du lavabo.

— Nan, c'est pas tout à fait ce qu'on veut, dit le latino en s'approchant de son visage.

Ses yeux noirs étaient injectés de sang et elle pouvait sentir son haleine imbibée d'alcool.

— Ce qu'on demande, nous, c'est du respect... Qu'on nous parle bien, pas comme à des nazes. Tu comprends ? lui lança le blondinet en la serrant par-derrière.

— Un peu de respect, ça fait pas d'mal, hein ? lui souffla-t-il à l'oreille en lui serrant le bras dans le dos. Je te conseille de t'occuper bien gentiment de mon pote... Sinon, t'es mal.

Et il la força à s'accroupir, devant le lavabo, à hauteur du jean de l'hispano. Celui ci se déboutonna en un éclair et Janet O'Leigh vit apparaître un bout de chair à demi érigé d'une quinzaine de centimètres, très poilu et dont les deux boules lui semblaient, elles, gigantesques.

— Vas-y, ma belle, suce-moi bien, lui intima la voix au-dessus d'elle.

Poussée par le coéquipier qui lui tordait le bras, elle réfréna à peine un mouvement de recul en touchant le membre qui se dressa davantage au contact de la bouche au rouge à lèvres rosé. Son corps moite exhalait la sueur d'une journée de travail, ce qui troubla et excita Janet dont les lèvres s'emparèrent de la verge et aspirèrent un grand coup. Elle se retrouva le visage enfoui dans une masse de poils.

Elle sentit la pression diminuer sur son bras et perçut un mouvement de vêtement derrière elle. Elle en profita pour se saisir de son sac sur le lavabo et le poser à côté d'elle. Tandis qu'elle imprimait un mouvement de va-et-vient au sexe nouveau, elle récupéra un petit revolver qu'elle cacha vite sous sa jupe, le doigt sur la détente. Dès qu'elle sortit la bouche de la verge très tendue, deux mains lui empoignèrent la nuque et la forcèrent à s'occuper des deux énormes sachets qui pendaient dessous.

Désormais insensible à l'odeur qui émanait du corps et des toilettes de ce quartier populaire, elle releva un peu sa jupe, s'agenouilla tout à fait et enfourna une boule chaude en la faisant rouler dans sa bouche.

Au bout de quelques secondes à peine, elle sentit le corps de l'homme se raidir. Puis il poussa un râle et elle vit quelques gouttes tièdes tomber sur ses cheveux. Elle crispa sa main sur le revolver, toute excitée par la libération du plaisir masculin sur son corps. Une chaleur envahissait son bas-ventre, comme une coulée de lave n'attendant que de se répandre hors du volcan.

En se retournant, elle vit le blondinet à moitié nu. Son tee-shirt cerclé de sueur moulait des pectoraux impeccablement bien dessinés et des biceps forgés aux haltères. En baissant les yeux, elle remarqua qu'il avait conservé ses chaussettes et ses chaussures de chantier. Et sous le tee-shirt qui descendait jusqu'aux cuisses blanches et veineuses, forçait un sexe qui devait être de taille tout à fait raisonnable, estima Janet O'Leigh.

Le blondinet la fixa droit dans les yeux, entrouvrit la bouche comme une petite frappe et d'une main lascive, souleva son tee-shirt sur un membre des plus étranges. Janet eut quasiment le souffle coupé devant la taille du gland, en totale disproportion par rapport à la tige qui le soutenait. Bien que d'une taille qui eut fait pâlir bien des échangistes du samedi soir, elle soutenait une espèce de champignon atomique.

Quand elle avança mécaniquement la main pour le toucher, elle reçut une

tape qui la fit sursauter.

— C'est pas toi qui commandes ici, ma belle, sourit le blondinet en la retournant vers le lavabo.

Puis il souleva sans douceur la jupe de son tailleur et descendit la culotte de dentelle noire au milieu de ses bas. Agrippant le bord du lavabo de ses deux mains, la consultante devinait dans le miroir ce qui se tramait dans son dos. Elle sentit une main se glisser sous elle et inspecter l'entrée de son intimité. Deux doigts dégagèrent sa corolle puis allèrent titiller son bouton durci, ce qui lui tira un gémissement spontané. Alors qu'elle essayait d'écarter les jambes pour être dans une position plus agréable, la grosse boule força le sillon étroit de ses deux fesses et s'engouffra sans ménagement en elle. Elle étouffa un cri de douleur.

— Non, je ne suis pas prête... Elle est trop grosse, parvint-elle à dire.

— Ta gueule ! éructa derrière elle une voix étonnamment ferme. C'est pas toi qui vas m'apprendre à baiser. Alors, ferme-là ou je te casse en deux.

Et il commença à pilonner son bas-ventre avec une vigueur peu commune. À chaque mouvement, elle se mordait les lèvres pour ne pas hurler tant elle sentait le corps étranger frotter contre sa peau la plus satinée.

L'hispano, qui observait la scène l'air tout à fait placide, était allé uriner à côté. Quand il revint, il ouvrit nonchalamment la veste de la femme et déboutonna lentement son chemiser. Tandis que son coéquipier poursuivait à un rythme régulier de marteau-piqueur, il sortit à moitié les seins du soutien-gorge et imprima aux mamelons un léger mouvement de torsion. Attentif aux réactions de sa victime, il modulait le pincement en fonction de la douleur qu'elle ressentait.

Après quelques minutes de ce traitement, le blondinet se retira du ventre de Janet O'Leigh et se plaça devant le lavabo.

— Branle-moi, lui dit-il simplement.

Elle s'exécuta et ne put que tressaillir de plaisir en voyant les volutes de liquide gluant s'écouler dans la bonde.

Alors, les deux jeunes hommes se rhabillèrent et, moins de trente secondes plus tard, ils avaient quitté les toilettes. La consultante demeura comme interdite et regarda les lieux comme si elle les découvrait. Elle reprit son souffle, les sens encore en alerte après la cavalcade sexuelle qui venait de se produire. Puis, elle se rafraîchit le visage, n'hésitant pas à se mouiller les cheveux. Et c'est l'esprit clair et de nouveau présentable que Janet O'Leigh revint à l'air libre. Elle découvrit un homme devant sa voiture, qui lui adressa un léger signe de la tête.

— Madame est-elle satisfaite de cette rencontre ? lui demanda-t-il.

— Parfaitement, Jamal, lui répondit-elle en époussetant la manche de son tailleur. Je suis très pressée aujourd'hui, mais bon... Ces jeunes hommes ne

m'ont pas fait perdre mon temps.

Et elle grimpa dans sa sportive en saluant de la main son homme de confiance. Jamal, le gardien de la part d'ombre de Janet O'Leigh. Au service de sa patronne depuis plus de 10 ans, il était le détenteur du secret le mieux enfoui de l'ex-directrice de campagne.

Un fantasme personnel qu'il était chargé d'organiser méticuleusement. Pour cela, il était le seul à disposer de son agenda professionnel et personnel. Il devait la suivre à distance respectable dans tous ses déplacements en voiture. Charge à lui de trouver ses partenaires de jeu, de les informer du scénario et de choisir le bon moment pour les lâcher sur leur proie consentante. Puis de surveiller les alentours. Ce qu'en ancien militaire passé par le FBI, il n'avait aucun mal à faire. En cas de difficulté, il s'assurait du silence des éventuels témoins moyennant quelques billets.

Ces divertissements d'un genre très spécial, ces « surprise parties » disait-elle, étaient nécessaires à l'équilibre de Janet O'Leigh. Son goût pour les mauvais garçons et les prolétaires, jeunes de préférence, faisait office, en quelque sorte, de soupape dans sa vie survoltée.

Quand elle reprit la route vers Anderson Britzer et ses deux otages, Janet O'Leigh se sentit « totalement redevenue elle-même », comme elle l'avait confié à Jamal après une séance particulièrement gratifiante. Ses instincts de panthère assouvis, restait la lionne décidée à appliquer froidement le plan dont elle était le bras armé. Inflexible.

— Vous êtes bien sûr que vous ne devez pas prévenir votre chef ?, s'enquit de nouveau Boris Corentin alors que la jeune agente spéciale du FBI les faisait entrer dans une salle remplie d'ordinateurs.

— Ne vous en faites pas, vous l'avez vu... Il est en train de mener un interrogatoire très important, répéta Toni Adams avec ce que Géraldine ressentit comme un soupçon d'ironie.

Elle leur coula un regard qui manifestait plus que de la sympathie.

— Et puis, nous travaillons sur une simple hypothèse, non ? Nous le préviendrons plus tard, quand nous serons sûrs de notre coup, dit-elle avec plus d'assurance qu'elle n'en avait.

Elle s'assit devant un écran libre et pianota comme une dactylo de premier ordre. Dans la salle, une dizaine de personnes travaillaient. Des caméras numériques étaient installées à chaque coin de la pièce. Derrière elle, les deux policiers français suivaient tant bien que mal les lignes qui s'affichaient à l'écran.

— Qu'est-ce que vous êtes en train de faire ? intervint Géraldine Hébert en chuchotant. Je ne comprends rien du tout.

Toni fit pivoter son fauteuil vers eux et leur fit signe de prendre des sièges. Dès qu'ils furent installés, elle se rapprocha sensiblement de leurs visages et leur parla d'une voix à la limite de l'inaudible.

— Nous sommes dans la salle des recherches, un des seuls endroits du FBI où nous puissions avoir accès à quasiment tous les fichiers informatiques des administrations américaines.

Elle leur montra l'écran qui affichait une page.

— C'est une sorte d'annuaire très très précis, indiqua-t-elle. J'ai pas mal de données personnelles d'Anderson Britzer sur cette page. Son adresse, ses logements des trente dernières années, son revenu moyen et même l'estimation du prix de sa maison.

— Et c'est confidentiel comme information ? demanda Géraldine.

— Non, tout le monde peut y avoir accès moyennant 50 dollars.

— Mais ça ne nous dit pas combien il a de maisons, ce garçon, marmonna Boris Corentin.

Il sortit une feuille pliée en quatre de sa poche et la parcourut d'un œil.

— En plus, j'ai déjà tous ces renseignements. C'est votre chef qui me l'a donné, fit-il en la lui passant devant le nez.

Toni évita son regard, sembla hésiter à parler et finit par chuchoter de nouveau.

— Le *système informatique* du FBI n'est pas extrêmement fiable. L'agence essaie d'en fabriquer un nouveau depuis l'an 2000. Sans succès. Le nouveau devrait sortir en 2009. D'ici là, nous devons vérifier deux fois chaque information.

— Et vous devez taper des tonnes d'instructions avant d'avoir accès aux autres fichiers centraux, ronchonna Corentin.

— Exactement, fit doucement Toni en replongeant sur son clavier.

En l'observant, le commandant français imagina sans peine ce qu'aurait pu ajouter Aimé Brichot, s'il avait été là : « Dire qu'ils se croient les meilleurs du monde. Et même pas capable de pondre une fiche de renseignement ! » Ou quelque chose d'approchant...

Quelques minutes plus tard, Toni confirmait bien l'adresse du responsable des assistants.

— Je vais rechercher dans le fichier des impôts pour voir s'il a déclaré d'autres propriétés, reprit-elle.

Corentin regarda sa montre pour la troisième fois depuis qu'ils étaient entrés.

— Et ça mettra combien de temps, votre histoire ? Parce qu'il a nos deux filles entre les mains, ce propriétaire d'on ne sait combien de maisons, dit-il d'un ton rogue.

— J'arrive, j'arrive... lui répondit tranquillement Toni. Avec les problèmes informatiques, c'est deux fois plus long.

Mais ce fichier, tout comme celui de la Sécurité Sociale – un véritable nid à renseignements – et celui des infractions, ne donna rien d'autre que la même adresse. Boris Corentin, l'air contrarié, fixait l'écran comme s'il pouvait en sortir la solution.

— Jusqu'ici, il a bien masqué son jeu, réfléchit-il à haute voix. Il est trop malin pour les avoir amenées chez lui. Ça ne colle pas. Mais chez qui d'autre pourrait-il être ? Un ami, un parent, une maîtresse...

— Janet O'Leigh ! coupa Géraldine Hébert, en poussant un petit cri qui fit se lever toutes les têtes de la salle.

Elle continua à mi-voix :

— On a vu dans les journaux qu'ils parlent d'elle comme de celle qui « a façonné Britzer ». Elle lui a peut-être payé cette garçonnère.

Et devant la mine interrogatrice de Toni, elle lui expliqua le sens de cette expression bien française. La jeune Américaine se remit aussitôt à l'ouvrage devant l'écran en renouvelant toutes les opérations de saisie. Dans un silence ponctué seulement par le tapotement des touches du clavier, elle accédait aux fichiers et notait les avoirs de l'ex-directrice de campagne.

— Je peux vous dire qu'elle possède deux maisons, une à Boston et l'autre à San Francisco, résuma Toni.

— Un peu loin pour y amener les deux filles, lâcha Corentin dans un soupir. Et elle n'a rien d'autre ?

— Je ne sais pas si ça peut aider mais elle a créé sa propre société, il y a un an, déchiffra-t-elle sur l'écran.

Peut-être que...

— Regardez tous les avoirs de la société, l'interrompit Corentin, en se levant de son siège. Épluchez tout.

Pendant de longues minutes, les trois policiers fixèrent l'écran comme une planche de salut. Toni notait, barrait, en indiquant juste quels fichiers elle consultait. Soudain, la jeune Américaine étouffa un gémissement et se tourna à nouveau vers les Français.

— Sa société possède deux biens immobiliers, dit-elle d'un seul trait. Un appartement à Washington et une maison à Chevy Chase... Tout à côté de Washington !

Et, anticipant la question de Corentin, elle poursuivit :

— J'ai recoupé l'information deux fois ; les données de la ville de Washington, le fichier des impôts et un annuaire d'entreprises. C'est du béton.

— Hum, ça nous fait encore pas mal d'endroits où aller chercher, murmura Corentin. Sauf que le père m'a dit qu'elle appelait d'une maison. Ce qui éliminerait l'appartement. Il nous reste deux maisons : celle de Britzer et

celle de la société...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase qu'une main lourde se posa sur son épaule.

— Que faites-vous là ? siffla Shelley Webb.

Sans se démonter, Boris Corentin planta ses yeux dans ceux de l'ancien Marine et lui raconta ce qu'ils avaient découvert. Au fur et à mesure du récit, le visage de l'Américain se tendit davantage et des gouttes de sueur commencèrent à perler sur ses tempes grisâtres.

— Allons vérifier ce que vous dites, concéda-t-il. Si ça se confirme, je vous préviens... Je suis le chef des opérations. C'est moi qui mènerai l'assaut. Vous ne bougez plus le petit doigt sans me prévenir. Compris ?

Indifférent au ton très agressif de l'agent du FBI, Corentin acquiesça. Il avait bien capté que Webb tenait à rester le « boss ». Il n'allait pas s'en faire un ennemi. Surtout pas maintenant qu'ils approchaient du but, d'une délivrance possible des jeunes filles.

— Toujours voir l'objectif et ne pas s'en détourner.

La formule était de Badolini et son meilleur subordonné l'avait faite sienne. L'Américain convoqua quatre chefs de groupe sur la ligne intérieure du FBI. Sa voix semblait toujours aussi nerveuse.

— Nous encerclerons la maison avant l'assaut pour récupérer les otages, leur expliqua-t-il.

Il avait mobilisé près de quarante hommes sur l'affaire.

« C'est beaucoup trop sur une opération comme celle-ci, ça risque de mal se passer », estima Boris Corentin, qui n'arrivait pas à s'expliquer l'attitude de plus en plus étrange de Shelley Webb. Mais il demeura silencieux et remarqua juste que l'agent du FBI était très pâle quand il franchit la porté.

CHAPITRE XIII



Janet O'Leigh immobilisa sa voiture devant le double garage de la maison dont les colonnes s'élançaient vers la douce nuit d'avril. Juste avant de sortir, elle rajusta son chemisier, se passa du fard à paupières et rectifia son rouge à lèvres rosé. Puis elle vérifia sa toilette comme pour une avant-première.

Finalement, sa petite séance à la station-service s'était révélée très positive. Cette interruption dans une journée très remplie l'avait bien plus revigorée qu'elle ne l'aurait imaginé. Une aubaine. Car elle aurait intérêt à être persuasive pour pousser son protégé à accomplir sa mission délicate.

Mais elle disposait d'un avantage de poids : elle jouait « à domicile », comme disent les sportifs. Cette vaste demeure aménagée selon le bon plaisir de Britzer, c'était elle qui l'avait achetée, elle qui la lui avait confiée, qui avait fermé les yeux sur ses soirées très privées. Son protégé savait qu'il y avait un prix à payer pour tout. Ce soir, elle allait présenter la note. Gentiment mais fermement. Et elle saurait se montrer convaincante.

— Bonsoir Anderson, comment vont tes invitées ? lui demanda-t-elle dès que celui-ci lui ouvrit, sans s'embarrasser de formules de politesse.

Elle pénétra dans la maison sous le regard étonné de son hôte. Aucun bruit. En s'avançant vers la salle à manger, elle remarqua que le décor n'avait pas évolué depuis sa dernière visite, deux ans auparavant. Elle se laissa tomber dans un fauteuil, demanda un whisky et lui conseilla de s'en servir un lui-même.

Cette fois-ci, contrairement au téléphone, elle ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche. Elle se composa un visage grave :

— Est-ce que les filles sont en sécurité ?

— Je les ai enfermées dans une pièce sans fenêtre en leur enlevant leur portable comme vous me l'aviez demandé. Mais qu'est-ce que...

— J'ai quelque chose d'important à te révéler, trancha-t-elle. Écoute-moi

bien. Je ne t'ai pas dit toute la vérité.

Et elle lui raconta l'idée folle qui avait germé, la vidéo, les lettres, l'existence du groupe 44, les différentes étapes du plan. Quand elle raconta l'épisode du chantage, elle mit les formes car elle voyait bien les yeux de Britzer passer de l'incrédulité à l'incompréhension puis à l'agacement.

— Mais vous m'avez manipulé ! s'écria-t-il, alors qu'elle entamait le récit des dernières heures. Depuis le début. C'est odieux, vous êtes, vous êtes...

Il bafouillait à présent, submergé par le flot des émotions contradictoires en lui. Elle le laissa déverser sa colère sans rien dire ni esquisser un geste de rapprochement.

— Vous m'avez trompé, abusé, alors que je vous faisais confiance !

Sur ces derniers mots, il se tut, épuisé, le regard dans le vide, décroché de tout.

— Pas plus que toi, tu ne m'as trompé, Anderson. Cela fait des années que je laisse faire tes petites galipettes avec tes jeunes assistantes, sans rien dire. Je t'ai fourni le logis, je t'ai couvert auprès de parents un peu trop insistants. Toi aussi, tu as bénéficié de ma position. Qui est le plus coupable ? Est-ce qu'il y a une aussi grande différence entre nos actes ?

Britzer se prit la tête dans les mains.

— Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? Avec elles... fit-il en désignant le sous-sol de la maison d'un signe de la tête.

La consultante se mit à genoux devant son protégé. Elle lui releva la tête d'une main et lui caressa la joue en affichant un sourire de compassion.

— On n'a plus le choix, Anderson. Le chef du groupe 44 veut que nous passions à la troisième étape, celle où nous devons les faire souffrir.

— Il n'y a pas de « nous », qui tienne, se ressaisit le responsable des assistants. Je ne suis pas dans votre plan, moi !

— Si, tu y es... Malgré toi, peut-être, mais nous sommes dans la même galère, que tu le veuilles ou non, fit-elle d'une voix plus ferme.

Elle accentua sa caresse vers les cheveux du quadragénaire, recroquevillé sur son fauteuil.

— Alors, autant voir le bon côté des choses. C'est l'occasion ou jamais pour toi de faire un bond dans la hiérarchie. Tu voulais réussir ? L'occasion se présente. Personne n'a jamais réussi en gardant les mains propres.

Elle s'avança davantage vers lui. Les pointes de ses seins tendaient son chemisier et frôlaient son pantalon. Concentré sur les bouts dressés qui perçaient à travers le soutien-gorge, Britzer entendit la voix chaude lui murmurer à l'oreille :

— Je te promets que tu auras un poste très important dans la hiérarchie après la victoire de notre candidate. Proche de la présidente, dans le premier cercle, tout à côté de moi.

Sur ce, elle ouvrit d'un seul coup la braguette de son partenaire et descendit son pantalon. Découvrant le caleçon qui était déjà tendu, elle en sortit une verge fort vaillante qu'elle engloutit d'un seul tenant dans sa bouche. La sensation déclencha un frisson sur tout le corps de Britzer. Jamais, au cours des années passées, sa protectrice ne lui avait administré un tel traitement de faveur. Et tandis qu'il se laissait aller à la volupté du cercle doux des lèvres enveloppant sa hampe, il se rappela la phrase définitive – croyait-il – de sa Pygmalionne :

— Ce genre de pratiques est bon pour les prostituées et les dépravées. C'est avilissant. Si ça t'intéresse, va te faire sucer ailleurs...

Et il se vit glisser vers des plaisirs aquatiques. La langue experte de Janet O'Leigh tournoyait autour du membre épais enduit de salive et titillait les poches qu'il soutenait.

Bien décidée à ne pas faire durer le plaisir, celle-ci entreprit de masturber énergiquement le piton d'une main tandis que de l'autre, elle enserrait les boules chaudes. Ainsi, pris entre deux étaux et terriblement excité par la situation inédite, Britzer ne tarda pas à se répandre dans la bouche de sa bienfaitrice, le corps raidi en ponctuant ses jets puissants de râles qui ne l'étaient pas moins.

En se relevant, Janet O'Leigh, songea qu'elle venait de faire sa « figure imposée » pour la deuxième fois en moins d'une heure. Et elle se dit que, décidément, cette journée était pleine de surprises. Sauf que là, deux jeunes filles allaient en avoir une très désagréable, de surprise. Et, suivie de Britzer, elle descendit vers les entrailles de la maison.

Toni Adams conduisait la voiture qui roulait à vive allure vers le domicile officiel d'Anderson Britzer. Celui-ci était situé à Bethesda, une banlieue assez chic de Washington, qui regroupait, à côté des cadres supérieurs américains, la plupart des Français expatriés dans la capitale américaine.

À 100 mètres derrière eux suivaient trois autres voitures en soutien. Le reste des effectifs était affecté à l'autre maison, celle de Chevy Chase où se rendait l'agent du FBI.

Boris Corentin, assis à côté de Toni, ne pouvait s'empêcher de penser que les choses se goupillaient bizarrement. Cet énervement de Shelley Webb, tout à l'heure, dans le bureau, sa nervosité, sa volonté d'avoir autant de monde... Tout cela ne laissait rien présager de très rationnel. Or, quand on fait une interpellation, garder la tête froide est le plus important.

En bon chef, il avait gardé ses idées pour lui, ne voulant pas effrayer inutilement ses jeunes coéquipières, qui n'avaient pas la même expérience de ces situations chaudes. Mais il se promit de redoubler de vigilance. C'est alors que la voiture s'arrêta.

— On est arrivé, dit simplement Toni Adams.

Ils se postèrent en face de la maison, les autres policiers en retrait. Au

bout d'un quart d'heure, comme rien ne bougeait à l'intérieur, Boris Corentin envoya Toni Adams en éclaireuse. Sa mission : jouer à la militante récoltant de l'argent pour le candidat républicain. Elle revint quelques instants plus tard sans avoir surpris le moindre mouvement. Un coup de fil au numéro qu'ils avaient récolté ne donna rien. Tandis qu'ils rejoignaient leur voiture, le portable de Corentin bourdonna dans sa poche.

— On débarque tout de suite, fit-il d'un ton claquant.

Il se tourna vers Toni et Géraldine :

— C'était Webb. Ils ont repéré Britzer dans l'autre maison. Combien de temps faut-il pour les rejoindre ?

— À peu près dix minutes, répondit l'Américaine en démarrant brusquement.

Le compte à rebours était lancé. Mais la voix blanche de son interlocuteur ne disait rien qui vaille au flic français.

Arrivée en bas des escaliers qui menaient au sous-sol, Janet O'Leigh prit une profonde inspiration. Ce qu'elle devait faire la révoltait mais elle n'avait pas le choix. Britzer lui ouvrit la porte et elle découvrit les deux assistantes assises l'une à côté de l'autre sur le grand lit à baldaquin blanc. Apeurées, elles réprimèrent un gémissement quand elles virent la femme qui s'avançait vers elle. Ses yeux, surtout, les impressionnaient, deux fentes d'un bleu glacial.

— Mais vous êtes Janet O'Leigh ! s'exclama Nadège qui avait reconnu l'invitée spéciale de la soirée au Capitole. Qu'est-ce que vous faites là ?

— C'est une longue histoire que je n'ai pas le temps de vous raconter, lâcha celle-ci.

Derrière elle, Anderson était accompagné des deux étalons munis de cordes. Leur visage était devenu plus dur, inexpressif.

— Occupez-vous d'elles, ordonna la consultante, alors que les jeunes filles s'étaient levées. Et faites en sorte qu'elles ne puissent plus bouger.

Chacun s'empara d'une assistante et l'attacha aux montants du lit. Puis ils les bâillonnèrent. Les yeux des deux filles reflétaient à la fois l'incompréhension et la montée de la terreur. Britzer, qui contemplait le spectacle, ne put s'empêcher de ressentir un souffle chaud sur son visage.

Elles étaient excitantes, exposées ainsi, bras et jambes tendus. Nadège, surtout, formait une croix parfaite au pied du lit. Plus elles essayaient de tirer sur les cordes, plus celles-ci s'enfonçaient dans la chair tendre des poignets.

Janet les observa longuement. De si jolies filles... C'était dommage d'en passer par là. Mais elle devait le faire, sinon... Sinon, elle pouvait se préparer à passer de mauvais moments.

— Un accident est si vite arrivé, lui avait négligemment dit un jour le chef du groupe 44, en parlant d'un partenaire qui avait failli et dont la maison avait proprement explosé.

Une bouffée violente remonta du plus profond d'elle-même, qu'elle ne put endiguer. Elle s'approcha de Nadège et la gifla violemment. Puis elle alla se planter à côté de Britzer. Elle fit alors un léger signe de la tête aux deux étalons qui s'approchèrent des prisonnières.

Le blondinet se posta face à Nadège de l'Ecluserie, porta sa main au cou de la jeune fille, serra un peu, descendit entre ses seins et déchira d'un coup sec sa robe. Sous la force du geste, la Française se débattit, en vain. Ses yeux regardaient dans tous les sens en cherchant un point d'appui. Dans son champ de vision, elle vit Janet O'Leigh impassible, le regard dans le vague, comme si elle était peu concernée par ce qui se passait. En tournant la tête, elle découvrit son responsable qui regardait par terre. Elle entendit derrière elle les cris étouffés de Kate.

Ne pas voir son amie tout en entendant ses gémissements, deviner ce qui se passait dans son dos était le plus effrayant. Sa peur avait grimpé de plusieurs degrés alors que la main de son assaillant fouillait son intimité. Et à voir les yeux brillants du blondinet, ce n'était que le début de son cauchemar.

Juste les premières notes.

Lorsque Toni Adams gara la voiture à une cinquantaine de mètres de la maison, il pleuvait depuis quelques minutes. Elle éteignit les phares par souci de discrétion et le monde autour d'eux devint opaque et ténébreux.

— Une chance que ces putains de réverbères n'éclairent pas, remarqua Géraldine Hébert en chuchotant.

Le trio rejoignit le responsable du FBI, installé un peu plus loin.

— Il y a eu peu de mouvements dans la maison, dit Shelley Webb en fixant la demeure. On ajuste vu Britzer faire un tour dans la cuisine.

— On avait raison, marmonna Géraldine.

La pluie, qui tombait régulièrement, assourdit ses paroles que seul Boris Corentin entendit. D'un geste de la main, il lui fit signe de se taire.

— Maintenant que vous êtes là, on va pouvoir commencer l'opération, fit Webb.

Et il leur expliqua les différents rayons d'action, leur montra les agents du FBI postés ici et là, en cercle autour de la demeure.

La pluie tombait de plus en plus drue, formant un rideau quasiment ininterrompu.

— Le plus difficile va être quand les hommes auront pénétré à l'intérieur. Car nous n'avons pas encore repéré dans quelle pièce ils se trouvent. Il faudra aller vite et espérer qu'il n'y ait pas de dégâts humains, poursuivit Webb.

— Quand comptez-vous déclencher l'assaut ? demanda Corentin.

— Dès qu'il y a aura mouvement de leur part, répondit le responsable du FBI dont la respiration était de plus en plus courte.

Boris Corentin se tourna vers lui. Son visage était couvert de grosses gouttes de sueur et il haletait presque. Shelley Webb essaya de le rassurer.

— Ce n'est rien, ne vous en faites pas, un léger vertige qui va passer. Je continue à gérer l'opération. Je vous dirai...

Son souffle était de plus en plus saccadé. Comme pris d'un vertige, Shelley Webb fit avec difficulté quelques pas pour s'asseoir à l'intérieur d'un gros 4X4. Loin de se calmer, il commença à trembler. Ses mains tout d'abord puis le corps sembla gagné d'une étrange agitation.

— Shelley, vous n'êtes pas dans votre état normal. Qu'est-ce qui se passe ? lui demanda Boris en s'agenouillant devant lui. Qu'est-ce que vous avez ?

— Hyperventilation, put dire l'Américain dans un souffle. Trouvez-moi un sac en papier.

Corentin dénicha un sac kraft dans la voiture, de ceux dont on emballe les bouteilles d'alcool. Webb respira dedans durant quelques secondes et regarda le Français avec intensité.

— C'est à vous de prendre le commandement. Je ne peux pas assurer l'opération. Vous êtes le plus qualifié.

Boris Corentin le regarda avec attention.

— Non, répondit-il après un moment de réflexion. Je préfère que Toni Adams s'en charge. Elle connaît votre fonctionnement bien mieux que moi. Je serai plus utile sur le terrain.

— Bonne décision, ajouta péniblement Webb. Et bonne chance.

Puis il regarda la maison qui prenait un air fantomatique à travers la pluie incessante.

Les deux jeunes filles étaient nues, bras et jambes en croix sur le lit à baldaquin. Nadège de L'Ecluserie commençait à ne plus sentir ses membres engourdis. Elle avait l'impression d'être enfermée depuis des heures. Elle avait bien essayé de se libérer des cordes qui la reliaient aux montants en bois mais en pure perte. Elle n'avait fait qu'entailler davantage ses poignets. Le moindre mouvement lui arrachait des gémissements de douleur. Elle était prisonnière de ce bâillon qui l'étouffait. Et surtout, elle ne savait pas ce qu'ils lui voulaient. Ce qui était le pire. L'ignorance l'épuisait.

Voyant que ses protégées semblaient à bout, Anderson Britzer leur dit qu'il allait leur ôter leur bâillon. Il ajouta que, de toute façon, il était inutile de crier car la pièce était bien calfeutrée.

— Qu'est-ce que vous nous voulez ? demanda Nadège dès qu'elle eut

respiré.

Silence des geôliers. Elle reprit alors, haletante :

— C'est de l'argent que vous voulez ? C'est ça ? Je peux téléphoner à mon père ? Rendez-moi mon portable...

— Pour que tu dises encore des conneries comme tout à l'heure ? s'emporta Britzer.

Sortant de son inertie, Janet O'Leigh le fixa avec attention :

— Qu'est-ce que tu dis Anderson ? Elle a eu des contacts avec l'extérieur ?

— Elle appelait son père avant que je les retienne dans la pièce.

Le raidissement soudain de l'attitude de sa protectrice lui indiqua qu'il venait de commettre une grosse erreur. Que cette gaffe allait coûter la vie aux deux jeunes filles innocentes qu'il retenait dans cette pièce. Nadège, qui faisait face à Janet O'Leigh, comprit aussi qu'il venait de signer sa condamnation à mort.

La consultante fit quelques pas vers Britzer et lui chuchota à l'oreille d'un ton dur, sans réplique :

— Va me chercher un couteau à la cuisine.

Toni Adams regarda autour d'elle et prit une profonde inspiration. C'était son premier assaut. Sortie major de l'école du FBI, elle connaissait toutes les subtilités théoriques de ce genre d'opération. Elle avait, bien sûr, mené des dizaines d'entraînements. Mais, elle n'avait jamais ressenti quelque chose comme la boule qui venait de se loger au fond de sa gorge.

Elle appela les quatre chefs de groupe, leur expliqua la nouvelle configuration et leur fit préciser leur rôle dans le plan. Géraldine Hébert validait les positions de chacun sur une carte grossie du quartier. Le talkie-walkie de Toni grésilla.

— Mouvement dans la cuisine de la maison, fit une voix baignée dans la friture. C'est Anderson Britzer...

— Reçu, fit Toni d'une voix claire. Attendez mes ordres pour y aller.

— Grand chef, il y a un problème de surveillance sur le derrière de la maison, annonça Géraldine Hébert.

Boris Corentin se pencha sur la carte et en informa l'Américaine.

— On n'a mis que deux agents parce qu'il n'y a pas d'ouverture de ce côté-là, précisa-t-elle. Mais vous avez raison. Je vais quand même...

Elle n'eut pas le temps de finir sa phrase. Un hurlement déchira le rideau de pluie. Il venait de l'intérieur de la maison.

Anderson Britzer allait ouvrir le tiroir à côté de l'évier quand il crut

apercevoir des mouvements devant le jardin. En se penchant un peu, il devina des ombres. Manifestement pas des curieux, vu la pluie qui tombe, se dit-il. En scrutant davantage la nuit d'encre, il dénombra cinq personnes, à demi baissées, qui se faufilaient devant la maison. D'un regard périphérique, il constata qu'il y avait beaucoup de voitures garées devant chez les voisins. Bien plus que d'ordinaire.

— Les flics ! dit-il à haute voix.

Il s'en doutait depuis les confidences de Janet O'Leigh. Ils étaient recherchés, on les avait repérés. Il devait se défendre maintenant, se protéger. Contre elle et sa folle volonté de puissance. Et, tandis qu'il se saisissait d'un couteau à large lame inoxydable, il sursauta en entendant un hurlement. Le cri venait du sous-sol.

Il se précipita vers la chambre de Washington.

Et découvrit le grand blond qui commençait à étouffer Nadège à l'aide d'une corde.

— *Go* ! cria Toni Adams dans son talkie-walkie, comme pour faire taire le hurlement qu'elle venait d'entendre.

Sans attendre, Géraldine Hébert et Boris Corentin se précipitèrent vers l'arrière de la demeure. Les équipes d'infiltration montèrent à l'assaut par le jardin. Le commandant français entendit le bruit du bélier qui défonçait la porte de la maison. Les échelles qui s'adossaient aux murs pour les pièces du haut. Les hommes s'encourageaient par des cris.

Il y eut une nouvelle série d'explosions rapprochées. Celles-là étaient étouffées. Les équipes d'assaut avaient lancé des grenades aveuglantes et assourdissantes pour neutraliser d'éventuels occupants dans les chambres du haut.

Quelques secondes s'écoulèrent. Pas de coup de feu. La neutralisation devait être en cours.

Silence.

Mais aucun appel ne signalait la fin de l'opération.

Des cris, soudain :

— Ici cercle, attention ! tentative d'évasion par l'arrière...

Toni Adams transmet ses instructions :

— À tout le dispositif, restez en place !

À la vue de Nadège qui suffoquait, Anderson Britzer avait fondu sur Janet O'Leigh et l'avait attrapée par-derrière. D'une main, il lui tordit les deux bras derrière le dos, de l'autre il lui mit son couteau sous la gorge.

— Ne bougez pas ou je vous tue ! aboya-t-il.

Les deux étalons relâchèrent leur pression du cou des jeunes filles comme s'il s'était adressé à eux. D'un mouvement vif, Britzer amena alors sa

prisonnière dans la salle de bain et referma la porte à clef derrière eux. Puis il ouvrit une porte très discrète qui donnait sur l'arrière de la maison.

— Je vous conseille de vous taire, si vous voulez sauver votre peau, susurra-t-il à l'oreille de sa captive.

Ils s'engagèrent sous la pluie battante. Britzer marchait à tâtons, découvrant de nuit un nouvel environnement façonné par l'eau. Craignant de tomber, il guettait devant lui le moindre mouvement de terrain. Leurs chaussures s'enfonçaient dans le sol détrempé. Accaparé par sa progression difficile et ralenti par son otage, il ne vit pas les deux ombres s'approcher de lui par les côtés.

Sous la pluie, Boris Corentin longea le mur de la demeure. Il avait indiqué à Géraldine Hébert de passer par l'autre côté. Celle-ci avait dégainé son arme, fait remonter une balle dans la chambre. Puis avait couru sans s'arrêter en serrant de près les haies qui bordaient la demeure. Arrivée à la hauteur du mur arrière de la maison, elle attendit quelques secondes. La pluie dégoulinait le long de son visage et s'incrustait dans ses vêtements.

Soudain, elle vit une ombre se détacher du mur. Elle se rendit compte, au bout d'un instant, que ce n'était pas une mais deux personnes, collées l'une à l'autre, qui avançaient. En plissant les yeux, elle distingua une autre ombre, plus loin, qui progressait pour aller se recroqueviller derrière un arbre. Boris Corentin, sans aucun doute : elle avait reconnu sa démarche.

Durant quelques secondes, elle n'entendit plus que la pluie frapper la terre. Tous les sons étaient étouffés par la nuit et l'eau.

Masqué par l'érable, Boris Corentin reprit son souffle. Anderson Britzer poussait fermement Janet O'Leigh devant lui et tenait un long couteau sur son cou. Ils progressaient difficilement et semblaient ne pas l'avoir vu.

Il les laissa le dépasser. Géraldine Hébert les suivit. Le bruit que faisait la pluie en martelant le sol isolait chacun dans un cylindre d'eau. Arrivée à cinq mètres d'eux, elle s'immobilisa. La pluie redoubla de violence.

— Police ! cria-t-elle en pointant son arme sur le dos de Britzer.

Le couple s'arrêta.

— J'ai un otage. Si vous bougez, je la tue ! hurla Britzer qui commença à bouger.

Il se retournait vers elle. Le couteau sur la gorge de sa complice. Il se tournait lentement, sans à-coups. Dans quelques instants, ils seraient face à elle, elle aurait la femme en ligne de mire et elle ne pourrait plus rien faire.

Géraldine Hébert fixait le couteau d'Anderson Britzer. Ses mains tremblaient, son ventre était contracté à la faire plier en deux. Elle ne pensait plus qu'à ce couteau qui caressait la carotide de la jeune femme.

Il lui fallait prendre une décision.

Maintenant.

Elle tira et Britzer tituba, touché à l'épaule. Puis il s'affala de tout son long dans la boue en gémissant. Géraldine lui arracha un cri quand elle le dépouilla de son arme en lui pressant un genou sur le dos.

La détonation avait attiré deux agents du FBI qui n'eurent aucun mal à se saisir de Janet O'Leigh, dont les hauts talons s'étaient retrouvés englués dans la terre.

Sitôt Anderson Britzer et Janet O'Leigh mis hors de position, Boris Corentin se précipita vers la porte de la maison restée ouverte. Il fallait maintenant délivrer les jeunes filles. S'il était encore temps.

À peine franchi le seuil de la salle de bain, il entendit des cris étouffés. Il avança prudemment vers la chambre de Georges Washington et découvrit Nadège de l'Ecluserie, le cou pris dans une corde qu'un homme blond serrait de plus en plus fort. Il vit aussi Kate, attachée de l'autre côté du lit à baldaquin, dont le visage reposait sur ses épaules.

— Halte ! cria-t-il en marchant vers la Française, pistolet à la main.

Il eut juste le temps d'apercevoir du coin de l'œil, une ombre qui tombait vers lui sur le côté de la porte. Il se protégea par réflexe avec le bras et dévia le coup de poing qu'il reçut au haut du crâne.

Il s'agenouilla au sol pour amortir la douleur mais ne put éviter le pied qui l'atteignit au ventre. De loin, il vit que le pistolet était allé se loger près du lavabo de la salle de bain. Se relevant, il s'interposa entre le grand baraqué barbu et celle-ci. Il s'assura du regard qu'aucun des deux hommes n'était armé et feinta devant son adversaire en profitant de ces quelques secondes pour reprendre son souffle.

Celui-ci lui décocha un direct du droit qui ne trouva que l'air et Corentin le frappa à la pommette qui explosa sous la violence du coup. Profitant de son avantage, il fit aussitôt un pas vers le barbu qui se protégeait la joue et lui asséna une série au ventre qui le courba de douleur. Comme il armait de nouveau son poing, Corentin fut immobilisé par les deux bras du blondinet qui l'empêcha d'avancer. Il était bloqué. Le barbu se dirigeait vers la salle de bain quand Géraldine Hébert apparut et le mit en joue.

— Vous le lâchez, vous ! cria-t-elle en anglais au blond qui desserra sa prise et rejoignit son complice contre le mur.

Boris Corentin s'approcha alors de Kate Richardson et défit ses liens très doucement. Les poignets étaient bien entaillés et la corde avait marqué son cou d'une ligne violacée. Il l'allongea sur le lit, la recouvrit d'un drap et sentit son pouls, qui battait plus faiblement. Puis il laissa la place au médecin, arrivé sur les lieux comme on emportait les étalons menottés hors de la maison. Celui-ci confirma qu'elle n'était qu'évanouie et que les séquelles de l'étranglement ne seraient pas irrémédiables. Puis il lui administra une piqûre

de sédatif qui la plongeait rapidement dans le sommeil.

Quand Boris Corentin coupa les liens de Nadège de L'Ecluserie, celle-ci, à bout de forces mais toujours consciente, lui tomba comme une chiffonnette molle dans les bras, les seins nus contre sa poitrine. Il la déposa délicatement sur le lit et la recouvrit de sa robe déchirée.

Il regarda alors Géraldine Hébert et Toni Adams, qui venait de pénétrer dans la pièce, et leur sourit.

— Grand chef, je crois que Nadège veut te parler, lança Géraldine.

Corentin se retourna et pencha la tête vers l'adolescente. Elle le regardait les yeux embués.

— Vous êtes mon sauveur... dit-elle d'une toute petite voix, comme dans un rêve.

Avant de s'endormir tout à fait sur le lit à baldaquin de la fausse chambre de Georges Washington.

CHAPITRE XIV



— Salut à tous ! lança Géraldine Hébert en entrant dans le bureau des Affaires recommandées. Vous avez passé de bonnes vacances ?

Un vague gargouillis fut la réponse collégiale des deux hommes partageant son bureau. On était le 29 août et les congés estivaux n'étaient plus

pour eux qu'un simple souvenir depuis une semaine. C'est dire s'ils se firent prier pour raconter les leurs.

Aimé Brichot résuma en cinq minutes : il avait loué un gîte dans le sud-ouest avec interdiction formelle de refaire du vélo. Son entorse de la cheville gauche était totalement guérie mais sa femme s'était mise en tête qu'il s'agissait d'une blessure chronique. Et elle l'avait chouchouté, sa Jeannette. Bilan, à coups de foie gras et de petits vins locaux, la balance accusait trois kilos de plus qu'à l'aller.

— Quant à votre serviteur, il a fait un peu de sports aquatiques dans la Méditerranée, sourit Boris Corentin qui avait conservé son hâle. J'ai occupé mes nuits de diverses manières plus agréables les unes que les autres. Et toi, petit bonhomme, tu as fait quoi, cet été ?

— On est allé avec Liselotte dans sa Norvège natale. Il faisait... plutôt frais. Inutile de dire que j'ai exigé des vacances au soleil pour l'année prochaine, même si je dois y aller seule, fit Géraldine en allumant son ordinateur.

— Oh merde ! plus de 300 messages dans ma boîte mail, soupira-t-elle. Ça va me prendre la journée... J'espère que le travail ne se bouscule pas, grand chef ?

— Non, c'est plutôt calme en ce moment. J'ai pensé à toi, ce matin, en voyant que Barack Obama avait accepté sa nomination par le parti démocrate, fit Boris Corentin.

— C'est drôle, Toni Adams m'a écrit, rétorqua Géraldine, en ébauchant un sourire. Elle nous donne des nouvelles du front.

— Ah oui, la jolie agente très spéciale du FBI, la charria Boris en entamant son troisième café de la matinée. Il me semble me souvenir vaguement d'une jolie brune qui m'avait fait du pied quand on avait dîné ensemble...

— Quoi ? Et où j'étais à ce moment-là ?, sursauta Géraldine.

— En train de te repoudrer le nez, petit bonhomme. Tu as tout manqué.

— Mais bon, ajouta-t-il d'un air bonnasse, je lui ai dit que j'étais fatigué. Et puis j'avais vu qu'elle te plaisait plutôt, non ?

En se remémorant l'épisode de la bibliothèque du Congrès, Géraldine piqua un fard digne d'un coup de soleil infligé à un Irlandais sur la Côte d'Azur.

— Si je ne vous dérange pas, les Don Juan, j'aimerais bien savoir le fin mot de votre périple américain, bougonna Aimé Brichot.

Géraldine déchiffra le message en anglais durant une bonne minute.

— Si je comprends bien ce qu'elle dit, Toni Adams a été promue et augmentée pour son brillant interim durant l'assaut de la maison.

— Et Webb ? s'enquit Corentin. Qu'est-ce qu'il est devenu ?

— Il a eu un problème d'hyperventilation, si je me souviens bien ? intervint Aimé Brichot. Une histoire d'Iraq, vous m'aviez dit en revenant.

— Oui... confirma Géraldine Toni avait dit qu'il avait caché avoir été traumatisé par des combats plutôt durs et que de temps en temps, ça lui embrouillait les esprits.

Elle replongea vers l'écran :

— Eh bien, Webb a eu quelques semaines d'arrêt et il doit maintenant aller causer avec un psychologue toutes les semaines. Il devrait prendre un poste moins exposé.

Elle se détourna de l'écran.

— Quand même, sans ton réflexe d'aller à l'arrière de la maison, on était mal, enchaîna Géraldine en regardant Boris Corentin.

— Et les Américains donc ! renchérit Aimé. Sans votre intervention à tous les deux, pas de jeunes filles sauvées et pas de candidat démocrate !

Boris Corentin regardait dans le vague. Il pensait à leur retour en France, deux jours après le dénouement de l'opération, et aux paroles de Charlie Badolini lorsque celui-ci l'avait invité à rester seul dans son bureau, après les avoir félicités tous les deux.

— Boris, vous m'avez épaté sur ce coup-là, lui avait dit son patron. Ça fait un paquet d'années que je travaille avec vous mais j'avoue que je découvre une facette de vous que je ne connaissais pas.

Il avait levé la main pour demander à son fils spirituel de le laisser poursuivre.

— J'ai lu votre rapport, j'ai eu les huiles du FBI au téléphone. Et je peux vous dire que vous leur avez laissé une excellente impression. C'est votre calme et votre patience qui ont le plus marqué votre contact américain là-bas. Vous vieillissez, mon jeune ami, faites attention... fit-il le regard rempli d'une tendre ironie.

Et il ajouta dans un rire rauque de fumeur compulsif qu'il était :

— Si vous ne parliez pas un anglais aussi approximatif, ils seraient prêts à vous engager sur-le-champ.

Et comme Corentin se levait pour partir, il reprit :

— Ah, un dernier mot. Bien sûr, le ministère nous demande d'observer la plus extrême discrétion sur cette affaire...

L'esprit de Boris revint dans le bureau, alors que Géraldine décrivait Toni Adams avec chaleur à un Aimé Brichot plutôt indifférent. Partir aux Etats-Unis... L'idée ne l'avait jamais effleuré, avant cette conversation avec Charlie Badolini. Depuis, elle lui traversait l'esprit par flashes. Mais non, les différences entre les deux pays étaient vraiment trop importantes. Une dizaine d'années auparavant, pourquoi pas ? Mais là... Et puis les mœurs étaient plus serrées. Il n'aurait pas toute la liberté de mouvement dont il disposait en

France.

— Et Boris qui n'a même pas demandé des nouvelles des deux ados dépravées, glissa malicieusement Aimé Brichot, en coulant un regard vers son ami.

— Toni Adams dit qu'elles ont été envoyées pour de très longues vacances en Europe, indiqua Géraldine. Elles vont reprendre leurs études à la rentrée. Kate reste à Washington mais le père de Nadège a obtenu un poste de conseiller diplomatique à Rome, qu'il rejoindra après l'élection générale de novembre.

La jeune femme releva la tête de son écran.

— Au fait, vous avez vu que le candidat républicain, John McCain, a choisi une femme comme vice-présidente s'il est élu ? Une certaine Sarah Palin...

— Ouais, il veut juste récupérer les voix de celles qui avaient voté pour Hillary Clinton aux primaires, lâcha Aimé Brichot. Il aura peut-être celle de votre folle, là, Janet quelque chose au lit...

— Pas si sûr, rétorqua Géraldine. Toni me dit que son procès est prévu après les élections mais qu'elle répète en boucle qu'elle a agi seule. Anderson Britzer l'a chargée mais il n'a aucune preuve de ce qu'il dit. Lui risque très gros avec ses sauterelles en compagnie de mineures.

— Et les coups de fil avec cet homme du groupe 44 qui lui dit de les faire morfler ? interrogea Boris Corentin.

— Elle ne voit pas de quoi on parle, elle est restée muette comme une carpe, précisa Géraldine.

— Bref, elle m'a l'air de vouloir se laisser condamner en attendant des jours meilleurs, fit pensivement Boris. De toute façon, avec un bon avocat et une demande de pardon publique à la télé, larmes à l'appui, elle devrait sortir d'ici la prochaine élection présidentielle.

— Tu veux dire que c'est un éternel recommencement, cette histoire ? renchérit Aimé Brichot.

— Pas si sûr, réfléchit Boris Corentin. Les deux candidats promettent du changement. On verra ce qui se passera en novembre.

Il se retourna vers Géraldine Hébert :

— Et Toni ne dit rien d'autre ?

— Si mais des trucs sans importance, répondit celle-ci en rougissant de nouveau.

Boris la fixa d'un air gourmand :

— Bon, il va falloir que j'appelle ta copine pour lui conseiller fortement de prendre la crème solaire et de réserver dans le sud. Sinon, je sens que tu vas passer tes prochaines vacances d'été en solo sous le soleil de Washington !

Les deux policiers firent semblant de ne pas remarquer la façon soudain dont s'était empourpré le visage de leur jeune et jolie collègue...

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

[1] Nom de l'autoroute inter-états qui entoure Washington... Comme le périphérique parisien.

[2] Ancien gouverneur de New-York considéré comme un incorruptible. Reconnu client d'un réseau de prostitution par le FBI en mars 2008, il aurait dépensé 80 000 dollars.